CLASSIQUES GARNIER

LAMARTINE

MÉDITATIONS POÉTIQUES

PREMIÈRES MÉDITATIONS

NOUVELLES MÉDITATIONS

LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

— PARIS —

MÉDITATIONS POÉTIQUES

LAMARTINE

MÉDITATIONS POÉTIQUES

PREMIÈRES MÉDITATIONS — NOUVELLES MÉDITATIONS

AVEC UNE INTRODUCTION

PAR

JEAN DES COGNETS

PARIS
LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6
1925

INTRODUCTION

La présente édition diffère des éditions courantes sur deux points.

Elle contient les pièces seules qui figuraient dans les premières éditions [1], dans le même ordre et le même appareil, en les allégeant des *Commentaires* que le poète y avait ajoutés dans l'édition de 1849, dite « des souscripteurs ». Les commentaires n'ont pas seulement le tort d'alourdir le texte, ils en altèrent le sens. Lamartine, en se mettant personnellement en scène et en dissipant le mystère dont il avait eu l'art d'envelopper son inspiration, ne l'a point enrichie de vérité, mais gâtée de romanesque. Car la Julie des *Confidences* et des commentaires ne ressemble pas davantage à la véritable Mme Charles que l'Elvire immatérielle du *Lac* et du *Souvenir*, toute spiritualisée, sœur céleste de la Béatrice du Dante. L' « histoire » de ses sentiments, que Lamartine substitue à leur expression purement lyrique, accentue le caractère personnel et

1. *Aux pièces contenues dans la première édition, nous avons cru devoir joindre seulement trois méditations :* A Elvire, Ode, Philosophie, *ajoutées par Lamartine lui-même dans la 9e édition (cf. Lanson). Ces trois pièces se rattachent visiblement à l'inspiration générale du recueil. Par contre, nous avons rejeté parmi les* Poésies diverses, *où nous grouperons à la suite des* Recueillements *(tome III de la présente édition) les poésies écrites à diverses époques et que Lamartine a réparties arbitrairement en* Méditations *et en* Harmonies, *trois pièces de circonstance :* La Retraite, La Naissance du duc de Bordeaux, *et l'*Ode à M. de Bonald : Le Génie.

romantique de sa première manière, et diminue d'autant son caractère classique de généralité. M. Lanson a dit très justement dans l'admirable *Introduction*, si savante, si intelligente et si pénétrante qu'il a placée en tête de sa grande édition critique : « Lorsqu'on a parlé de l'impudeur naturelle au lyrique moderne, le mot certes ne pouvait s'appliquer aux *Méditations* de 1820 ; elles contiennent si peu d'indiscrétion qu'une biographie qui s'y documenterait serait grossièrement inexacte et surtout à peu près vide. Il s'appliquerait mieux au recueil tel que l'a fait le commentaire de 1849... En s'idéalisant, Lamartine s'est, si je puis dire, généralisé : le *moi* poétique qu'il a substitué à son *moi* réel a pris une valeur de type. »

C'est précisément pour permettre au lecteur de mieux goûter ce charme éternel des *Méditations* que, rompant avec une tradition gênante, nous avons rejeté les commentaires à la fin du volume, où les curieux d'anecdotes pourront les consulter. Nous y avons joint quelques notes brèves qui en corrigent les plus grosses inexactitudes. Pour les relever toutes, il faudrait écrire un commentaire des commentaires, qui nous entraînerait trop loin.

***

Par une seconde innovation, en apparence plus hardie, nous avons réuni en un seul volume les deux recueils de méditations, les Premières et les Nouvelles. Nous estimons en effet qu'elles s'éclairent et se complètent nécessairement et ne constituent qu'une seule œuvre.

Si Lamartine a donné à son second ouvrage poé-

tique le même titre qu'au premier, ce n'est ni par nonchalance de gentilhomme insoucieux des détails du « métier », ni par habileté d'auteur habile à redoubler et prolonger le succès. — c'est par intention réfléchie de marquer l'unité et la continuité de son inspiration. Cette unité est indéniable, et nous avons voulu, à notre tour, la rendre plus sensible en ne séparant pas les secondes *Méditations* des premières. Une rapide analyse des deux volumes démontrera d'ailleurs que cette conception s'appuie sur les meilleures raisons.

Qu'est-ce que la critique a invité le public à chercher dans les premières *Méditations* et qu'y a-t-il trouvé, aimé et admiré ?

Un poète royaliste et chrétien d'abord. Ceci représente le côté politique de l'éclatante et soudaine victoire remportée par le poète nouveau. A la France, qui venait de recouvrer un roi légitime, Genoude et ses amis prétendaient révéler un successeur de Racine qui, renouant la tradition classique, peut-être inaugurait un grand siècle. Cette pensée et cette espérance enflamment la petite troupe très brillante et très influente que Lamartine a recrutée dans les salons du faubourg Saint-Germain, et avec laquelle il a mené vigoureusement la campagne malheureuse de *Saül*. Comme il arrive, l'échec n'eut pour effet que de surexciter l'ardeur de ce bataillon d'élite que Genoude (pour qui Lamartine se montra plus tard trop peu reconnaissant) rallia, stimula et mena de de main de maître au triomphe.

Un poète lyrique, ensuite, héritier de Parny et de Chaulieu dans l'élégie, de Voltaire dans le discours philosophique, de J.-B. Rousseau et de Lebrun dans

l'ode. C'est ce disciple des maîtres encore incontestés que salua — avec beaucoup de réserves — le public des connaisseurs et des habiles.

Un poète d'amour enfin — et c'est celui-là que *sentit* le grand public et qui emporta la part de beaucoup la plus large et la plus décisive de l'immense succès. Tout jeune homme eut pour Elvire les yeux de Lamartine — toute femme rêva d'être aimée comme elle. Touchées d'un christianisme plus sentimental que pratique, les femmes de la Restauration, lasses des libertinages du XVIII^e^ siècle et des brutales bacchanales du Directoire et de l'Empire, ont trouvé dans les *Méditations* l'idéal voluptueux de la passion spiritualisée que leur instinct attendait. Elles souhaitaient garder leur corps de souillures, sans sevrer leur cœur de tendresse, ne respirer que le parfum du péché, mêlé de quelques effluves d'encens, et défaillir sans trop de remords dans une chaste et brûlante étreinte d'âmes. Une d'elles, bienheureuse, avait connu ces délices du ciel, dont la chère vallée d'Aix ne lui fut pas avare — pourquoi ne connaîtraient-elles point le même bonheur, puisque l'événement prouvait qu'il n'était pas tout chimérique ? Pour voir vivre une des innombrables Elvires qui peuplèrent à cette époque les provinces de France et les pays les plus reculés d'Europe, il nous suffit de regarder avec les yeux de Léon, Emma Bovary, dans le temps qu'elle commence à se lasser de la simple honnêteté conjugale :

Elle lui parut si vertueuse et si inaccessible que toute espérance, même la plus vague, l'abandonna. Mais, par ce renoncement, il la plaçait en des conditions extraordinaires. Elle se dégagea pour lui des qualités

charnelles, dont il n'avait rien à obtenir et elle alla dans son cœur, montant toujours, et s'en détachant, à la manière magnifique d'une apothéose qui s'envole. C'était un de ces sentiments purs qui n'embarrassent pas l'exercice de la vie, que l'on cultive parce qu'ils sont rares et dont la perte affligerait plus que la possession n'est réjouissante. Emma maigrit, ses joues pâlirent, sa figure s'allongea. Avec ses beaux cheveux noirs, ses grands yeux, son nez droit, sa démarche d'oiseau, et toujours silencieuse maintenant, ne semblait-elle pas traverser l'existence en y touchant à peine et porter au front la vague empreinte de quelque prédestination sublime ? Elle était si triste et si calme, si douce à la fois et si réservée que l'on se sentait, près d'elle, pris par un charme glacial, comme l'on frissonne dans les églises sous le parfum des fleurs mêlé au froid des marbres.

Tout ce tableau, et même le portrait physique, semble peint d'après l'idéale Elvire à qui tant de contemporaines, enivrées de sublime, s'efforcèrent de ressembler.

Et la raison profonde de l'échec des secondes *Méditations* — que Lamartine ne donne pas lorsqu'il tente de l'expliquer platement par le moindre attrait de nouveauté, mais dont cependant — nous le verrons — il s'est avisé plus tard, réside tout entier dans le désaccord entre la personnalité réelle d'Elvire et de son amant et la représentation romanesque que le public s'en était formée. Car tous les éléments du premier recueil, et souvent de qualité supérieure en chaque genre, se retrouvaient dans le second. Mais celui-ci avait le défaut de serrer de plus près que le premier la réalité des faits et d'en accuser les contours.

Il dérangeait et bouleversait le travail, déjà poussé si loin, de l'imagination collective Il ramenait à l'histoire, poétique encore sans doute, des esprits envolés déjà en pleine légende, et qui se refusaient à retomber sur la terre.

Quoi ! cette céleste Elvire, voici qu'on nous ramène à son lit d'agonie pour nous la montrer, baisant son crucifix de ses lèvres glacées ! Son amant prêt à mourir, et que nous avions vu expirant en effet, dans une froide chambrette, entre les bras de l'abbé de Rohan, voici qu'il ressuscite, et pour chanter gaillardement les joies de sa lune de miel et les charmes de l'amour conjugal ! En vérité, ce fut un scandale

La désillusion fut universelle. Au faubourg Saint-Germain, les pieuses dames qui avaient toutes espéré convertir le beau garde du corps blessé d'amour surent qu'il avait épousé une riche Anglaise et obtenu un poste brillant dans la diplomatie. Fi ! le roman s'achevait en prose dorée... Et puis ce Lamartine commençait à laisser deviner l'affreux libéral qu'il allait devenir. Stendhal renseigne fort exactement ses correspondants anglais lorsqu'il écrit : « L'*Edinburg Review* s'est complètement trompée en faisant de M. de Lamartine le poète du parti *ultra*... Il est vrai que ce parti... a procuré à M. de Lamartine neuf éditions de ses poésies, mais le véritable poète de parti c'est M. Victor Hugo. » En outre, l'attrait du mystère n'agit plus : en 1819, les poésies du jeune gentilhomme bourguignon circulaient sous le manteau, copiées par les mains les plus aristocratiques. On ne chuchotait son nom qu'aux oreilles sûres. Tout cela prenait un air de conspiration qui flattait chez les initiés la vanité que l'on a toujours de savoir quelque chose quelques jours

plus tôt que le reste du monde. Mais le beau mérite de prôner un poète dont toute femme de chambre un peu frottée d'esprit sait les vers par cœur ? Les duchesses s'en désintéressèrent.

Pour les habiles, qui se piquaient de s'y connaître en poésie, ils avaient subi durant ces trois années l'influence des novateurs. Nous avons vu qu'une partie des *ultras* adoptaient le jeune Hugo. Les libéraux désertaient en catimini le culte, décidément périmé, des Chaulieu, des Parny, des Rousseau, pour reporter leur faveur et leur espoir sur Casimir Delavigne dont les *Messéniennes* avaient été saluées avec un enthousiasme bruyant, où entrait certainement pour beaucoup l'intention de faire pièce aux *Méditations*. Et les tenants du classicisme, décidés à tenir Lamartine pour ennemi, ne se laissèrent point toucher des grâces un peu surannées de *Tristesse* ou d'*Elégie* comme ils l'avaient été, sans trop s'en défendre, de celles du *Golfe de Baïa* et de l'*Hymne au Soleil*.

Ainsi s'expliquent les fortunes contraires que connurent deux ouvrages de même inspiration et de même valeur lyrique. Sainte-Beuve, dont le goût est si délicat en poésie, sans doute parce qu'il est lui-même un des poètes capitaux du XIXe siècle, professait dès 1830 que si « les *Méditations* sont divines... les secondes sont encore supérieures aux premières ». Et de tous ceux qui jugèrent publiquement les *Méditations*, Talleyrand dit le mot le plus juste et le plus profond : « Il y a là un homme. » C'est l'homme vrai, si riche de sève, de souplesse, de ressources intérieures, d'élans vers la vie, qu'achèvent de nous montrer les secondes *Méditations*, bien plus nettement que les premières. Si la vérité de cette âme ainsi dé-

voilée a heurté les goûts du public, tant pis pour le public, qui avait tort.

Et pourtant, par une sorte de mimétisme qui n'est pas sans exemple en littérature, ni en politique, le poète a paru lui donner raison. Car il a fini par se plier lui-même à la fantaisie du public, et il s'est chargé, en écrivant ses commentaires, puis Raphaël, de fixer et d'authentifier l'image fausse et romanesque d'Elvire et de son amant qu'avait esquissée et vaguement modelée la piété populaire. Par bonheur, l'érudition a pu démontrer que cette seconde image, n'était point la vraie, et que la vraie était plus belle, et s'accordait bien mieux au texte même des immortelles poésies. M. Henry Bordeaux a tort de tenir ce résultat pour négligeable : il est du plus vif intérêt, et pour l'histoire littéraire et pour l'histoire des mœurs. On s'en apercevrait si quelqu'un s'avisait d'écrire une histoire du sentiment de l'amour dans la poésie et dans la société française. L'amour idéal, éthéré, platonique si l'on veut, de Julie Charles et d'Alphonse de Lamartine, tel que l'a rêvé Emma Bovary, n'a jamais été vécu. C'est une passion plus troublée, plus complexe et plus profonde qui anime les *Méditations* et qui, pourtant, par son caractère de généralité et de réalité humaine, leur assure une gloire toute classique, c'est-à-dire indépendante de toutes les modes littéraires, parce qu'elle reste émouvante pour tous les hommes, dans tous les temps.

***

Dans le dessein de rendre évidente l'unité d'inspiration des premières et des secondes *Méditations*,

nous proposons au lecteur un tableau de classement où les pièces de ces deux volumes sont disposées selon leur genre, et, pour les poésies intimes, dans leur ordre logique.

Que l'on relise dans cet ordre les poésies intimes où Lamartine a chanté ses amours, ses tristesses et ses joies et l'on suivra le développement harmonieux et pathétique du véritable roman de son cœur. On remarquera que ce classement logique suit, à peu près, les dates mêmes de composition des poésies, Lamartine ayant presque toujours écrit sous l'empire de son émotion toute vive. Cependant je me suis permis de placer *le Crucifix* (dont on ignore la date exacte de composition) vers la fin de 1819, époque où il fut sans doute conçu. D'autre part, j'ai placé *le Désespoir* parmi les poésies intimes, en le séparant de *la Providence à l'Homme* parce que la *Correspondance* atteste que *le Désespoir* fut l'expression d'un état d'âme profondément senti tandis que *la Providence à l'Homme* n'est qu'une pièce de circonstance, écrite pour des raisons de haute convenance, en vue de rendre possible sans esclandre l'insertion du *Désespoir* dans le volume offert au public.

L'*Invocation*, la seule des méditations à laquelle Lamartine n'ait pas donné de commentaire, est aussi la seule que lui ait sans doute inspirée la présence de Mme Charles. C'est l'aveu d'amour à la femme que déjà la mort lui dispute. *Le Lac*, l'*Immortalité* sont les chants de l'absence et de l'espérance que l'amant exilé adresse à l'amante lointaine, aux prises avec le mal inexorable. L'*Isolement* est le chant de deuil : l'amant n'aspire plus qu'à rejoindre au céleste séjour

celle qui, en le quittant, a dépeuplé la terre. *Le Désespoir* c'est le cri de la douleur exaspérée, lorsque déçu dans tous ses désirs, l'homme terrassé ne voit plus autour de lui, au ciel et sur la terre, qu'universelles ténèbres. *Le Soir* et *le Souvenir* annoncent l'apaisement. La douceur du printemps agit sur ce jeune cœur qui commence à trouver du charme à sa mélancolie. *Le Vallon* et l'*Automne* accentuent ce retour vers la sérénité. L'amitié l'a réconforté, la terre natale lui a rendu ses forces. Il reprend goût à la vie et déjà laisse entendre un appel vers les promesses d'un bonheur nouveau — de ce pâle et calme bonheur qui sourit aux âmes épuisées de souffrir. Maria-Elisa paraît sur l'horizon... *Consolation* nous livre tout le sens de son mariage, qui n'a rien de « romanesque », mais qu'il souhaite raisonnablement pour « rentrer dans l'ordre », pour connaître à son tour les douceurs de cette vie de famille, qui charmèrent son enfance au foyer paternel. *Le Crucifix* chante l'adieu définitif à Elvire. Elle est désormais pour lui une sainte à qui il fait hommage de la foi chrétienne enfin acceptée, et qu'il osera choisir pour patronne de sa fille Julia. *Le Chant d'Amour* et *Ischia* avouent les ivresses de l'amour partagé.

Enfin *le Passé* dit l'adieu à la jeunesse, à ses amours, à ses amitiés, à ses rêves. Graziella y reparaît timidement dans le sillage lumineux d'Elvire. C'est bien l'époque des *Méditations* qui s'achève. Lamartine se croit parvenu au port, et en possession de la paix intérieure. Il ne voit pas encore se former sur l'horizon ces « orages » qu'il ne désire plus, mais qui accourent, et vont bientôt l'emporter à nouveau « dans les espaces d'une autre vie. »

Classement général des Méditations *contenues dans les premières éditions et dans le présent volume.*
(Les premières Méditations *sont désignées par* P. M., *les secondes par* N. M.*)*

Poésies de jeunesse.

*A El****, N. M. (1813 ? 1815 ?) page : 144.
Le Temple, P. M. (1814 ?), page : 59.
Sapho, N. M. (1815 ?), p. : 108.
Le golfe de Baia, P. M. (1815 ?) page : 56.
Adieu, P. M. (1815 ?), page : 67.
Elégie, N. M. (1816 ?), page : 146.
Tristesse, N. M. (1816 ?), page : 133.
A Elvire, P. M. (1815 ?), page : 91.
Hymne au Soleil, P. M. (1816?) page : 65.
La Sagesse, N. M. (1816 ?), page : 198.

Poésies intimes et amoureuses.

Invocation, P. M. (oct. 1816), page : 49.
Le Lac, P. M. (août 1817), page : 39.
L'Immortalité, P. M. (oct. 1817), page : 16.
L'Isolement, P. M. (avril 1818), page : 3.
Le Désespoir, P. M. (juil.-nov. 1818), page : 24.
Apparition, N. M. (1818 ?), page : 201.
Le Soir, P. M. (mai 1819 ?), page : 14.
Le Souvenir, P. M. (juin 1819 ?), page : 33.
Le Vallon, P. M. (août-sept. 1819), page : 21.
L'Automne, P. M. (nov. 1819), page : 80.
Consolation, N. M. (juin 1819 ?), page : 160.
Le Crucifix, N. M. (juin 1819 ?), page : 194.
Chant d'Amour, N. M. (juin-juil. 1820), page : 203.
Ischia, N. M. (sept.-octobre 1820), page : 139.
Le Poète mourant, N. M. (1822 ?), page : 148.
Les Préludes, N. M. (juin 1823), page : 150.
Le Passé, N. M. (1821), page : 126.

Poésies religieuses.

La Foi, P. M. (août 1818), page : 50.
La Poésie sacrée, P. M. (mars 1819), page : 82.
La Semaine Sainte, P. M. (avril 1819), page : 70.
Le Chrétien mourant, P. M. (avril 1819), page : 73.
Dieu, P. M. (mai 1819), page : 74.
La Prière, P. M. (oct. 1819), page : 45.
L'Homme, P. M. (oct. 1819), page : 5.
Les Étoiles, N. M. (sept. 1821-juin 1822 ?), page : 120.
Stances, N. M. (1822 ?), page : 183.
L'Esprit de Dieu, N. M. (mai 1822), page : 105.
La Grande Chartreuse, N. M. (avril 1823), page : 212.

Poésies politiques, fragments et feuilles d'album.

L'Ange (extrait de *Clovis*), 1820 (?), N. M., page : 154.
Fragments divers de *Saül* (1818), pages : 61 et 176.
L'Enthousiasme (mars 1819), P. M., page : 36.
La Gloire (mai 1817), P. M. page : 42.
Ode (sept. 1817), P. M., page : 93.
Adieux à la Mer, N. M. (oct. 1820), page : 190.
Bonaparte, N. M. (juil.-août 1821), page : 114.
La Solitude, N. M. (été 1821), page : 135.
Philosophie, P. M. (nov. 1821), page : 98.
La Liberté, N. M. (1821-22 ?), page : 185.
La branche d'Amandier, N. M. (1821 ?), page : 143.
Le Papillon, N. M. (mai 1823), page : 125.
Adieux à la Poésie (1823 ?), page : 214.

QUELQUES DATES

Les *Méditations* contiennent des pièces écrites entre 1815 et 1823 (voir tableau page XI). Lamartine a rencontré Elvire, à Aix-les-Bains pour la première fois, au début de juillet 1816. Il avait tout près de 26 ans, étant né le 21 octobre 1790. Du 3 au 27 octobre, Lamartine se retrouve à Aix avec M^me^ Charles et pendant une partie du séjour, avec Louis de Vignet. Le 8 janvier 1817, Lamartine rejoint M^me^ Charles à Paris, et y retrouve Virieu. Il repart le 20 pour Mâcon. Le 21 août, Lamartine arrive à Aix, pour attendre M^me^ Charles qui, mourante, ne viendra pas au rendez-vous. *Le Lac* fut écrit là, dans les derniers jours d'août. Dans les derniers jours d'octobre, M^me^ Charles qui s'est retirée à Viroflay, reçoit les derniers sacrements. Elle meurt le 18 décembre 1817 à midi, à l'Institut où on l'avait ramenée et où son mari était logé comme secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences. Lamartine apprend la nouvelle de sa mort le 25 décembre, à Milly. De 1818 à 1819 il travaille à *Saül*, aux *Méditations*, et essaie de se faire nommer dans la diplomatie par Monnier, Rayneval, Montmorency. En juillet et août 1819 il est à Chambéry et à Aix avec Virieu et Vignet, voit pour la première fois M^lle^ Birch, et forme le projet de l'épouser. Nouveau voyage à Paris. Le 2 mars 1820 il est officieusement nommé secrétaire d'ambassade à Naples.

Entre le 5 et le 11 mars, paraissent les *Premières Méditations*, chez Nicolle, rue de Seine, à Paris. 24 mars. nomination officielle à Naples, 25 mai, signature de son contrat de mariage avec M^lle^ Birch. 6 juin, mariage catholique à Chambéry. 8 juin, mariage protestant à Genève. Même mois, arrivée à Turin, puis Florence, Rome, et en juillet, arrivée à Naples, avec sa femme. Au début d'août séjour à Ischia. 16 février 1821, naissance de son fils, à Rome, Rentrée en France. Mai 1822, naissance à Mâcon de sa fille Julia. Juillet-août, séjour à Londres. Novembre 1822, mort de son fils, à Mâcon. Les *Nouvelles Méditations* paraissent entre le 20 et le 22 septembre 1823, chez Urbain Canel.

PREMIÈRES MÉDITATIONS

(1820)

L'ISOLEMENT

Souvent sur la montagne, à l'ombre du vieux chêne,
Au coucher du soleil, tristement je m'assieds ;
Je promène au hasard mes regards sur la plaine,
Dont le tableau changeant se déroule à mes pieds.

Ici gronde le fleuve aux vagues écumantes ;
Il serpente, et s'enfonce en un lointain obscur ;
Là, le lac immobile étend ses eaux dormantes
Où l'étoile du soir se lève dans l'azur.

Au sommet de ces monts couronnés de bois sombres,
Le crépuscule encor jette un dernier rayon ;
Et le char vaporeux de la reine des ombres
Monte, et blanchit déjà les bords de l'horizon.

Cependant, s'élançant de la flèche gothique,
Un son religieux se répand dans les airs ;
Le voyageur s'arrête, et la cloche rustique
Aux derniers bruits du jour mêle de saints concerts.

Mais à ces doux tableaux mon âme indifférente
N'éprouve devant eux ni charme ni transports ;
Je contemple la terre ainsi qu'une ombre errante
Le soleil des vivants n'échauffe plus les morts.

De colline en colline en vain portant ma vue,
Du sud à l'aquilon, de l'aurore au couchant,

Je parcours tous les points de l'immense étendue,
Et je dis : « Nulle part le bonheur ne m'attend. »

Que me font ces vallons, ces palais, ces chaumières,
Vains objets dont pour moi le charme est envolé ?
Fleuves, rochers, forêts, solitudes si chères,
Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé !

Que le tour du soleil ou commence ou s'achève,
D'un œil indifférent je le suis dans son cours ;
En un ciel sombre ou pur qu'il se couche ou se lève,
Qu'importe le soleil ? je n'attends rien des jours.

Quand je pourrais le suivre en sa vaste carrière,
Mes yeux verraient partout le vide et les déserts :
Je ne désire rien de tout ce qu'il éclaire,
Je ne demande rien à l'immense univers.

Mais peut-être au delà des bornes de sa sphère,
Lieux où le vrai soleil éclaire d'autres cieux,
Si je pouvais laisser ma dépouille à la terre,
Ce que j'ai tant rêvé paraîtrait à mes yeux !

Là, je m'enivrerais à la source où j'aspire ;
Là, je retrouverais et l'espoir et l'amour,
Et ce bien idéal que toute âme désire,
Et qui n'a pas de nom au terrestre séjour !

Que ne puis-je, porté sur le char de l'Aurore,
Vague objet de mes vœux, m'élancer jusqu'à toi !
Sur la terre d'exil pourquoi resté-je encore ?
Il n'est rien de commun entre la terre et moi.

Quand la feuille des bois tombe dans la prairie,
Le vent du soir s'élève et l'arrache aux vallons ;
Et moi, je suis semblable à la feuille flétrie :
Emportez-moi comme elle, orageux aquilons !

L'HOMME

A LORD BYRON

Toi, dont le monde encore ignore le vrai nom,
Esprit mystérieux, mortel, ange ou démon,
Qui que tu sois, Byron, bon ou fatal génie,
J'aime de tes concerts la sauvage harmonie
Comme j'aime le bruit de la foudre et des vents
Se mêlant dans l'orage à la voix des torrents !
La nuit est ton séjour, l'horreur est ton domaine :
L'aigle, roi des déserts, dédaigne ainsi la plaine ;
Il ne veut, comme toi, que des rocs escarpés
Que l'hiver a blanchis, que la foudre a frappés,
Des rivages couverts des débris du naufrage,
Ou des champs tout noircis des restes de carnage ;
Et, tandis que l'oiseau qui chante ses douleurs
Bâtit au bord des eaux son nid parmi les fleurs,
Lui des sommets d'Athos franchit l'horrible cime,
Suspend aux flancs des monts son aire sur l'abîme,
Et là, seul, entouré de membres palpitants,
De rochers d'un sang noir sans cesse dégouttants,
Trouvant sa volupté dans les cris de sa proie,
Bercé par la tempête, il s'endort dans sa joie.

Et toi, Byron, semblable à ce brigand des airs,
Les cris du désespoir sont tes plus doux concerts.
Le mal est ton autel, et l'homme est ta victime.
Ton œil, comme Satan, a mesuré l'abîme,
Et ton âme, y plongeant loin du jour et de Dieu,
A dit à l'espérance un éternel adieu !

Comme lui maintenant, régnant dans les ténèbres,
Ton génie invincible éclate en chants funèbres ;
Il triomphe, et ta voix, sur un mode infernal,
Chante l'hymne de gloire au sombre Dieu du mal.
Mais que sert de lutter contre sa destinée ?
Que peut contre le sort la raison mutinée ?
Elle n'a, comme l'œil, qu'un étroit horizon.
Ne porte pas plus loin tes yeux ni ta raison :
Hors de là tout nous fuit, tout s'éteint, tout s'efface ;
Dans ce cercle borné Dieu t'a marqué ta place.
Comment ? pourquoi ? qui sait ? De ses puissantes mains
Il a laissé tomber le monde et les humains,
Comme il a dans nos champs répandu la poussière,
Ou semé dans les airs la nuit et la lumière ;
Il le sait, il suffit : l'univers est à lui,
Et nous n'avons à nous que le jour d'aujourd'hui !
Notre crime est d'être homme et de vouloir connaître ;
Ignorer et servir, c'est la loi de notre être.
Byron, ce mot est dur, longtemps j'en ai douté ;
Mais pourquoi reculer devant la vérité ?
Ton titre devant Dieu, c'est d'être son ouvrage,
De sentir, d'adorer ton divin esclavage ;
Dans l'ordre universel faible atome emporté,
D'unir à ses desseins ta libre volonté,
D'avoir été conçu par son intelligence,
De le glorifier par ta seule existence :
Voilà, voilà ton sort. Ah ! loin de l'accuser,
Baise plutôt le joug que tu voudrais briser ;
Descends du rang des dieux qu'usurpait ton audace ;
Tout est bien, tout est bon, tout est grand à sa place ;
Aux regards de Celui qui fit l'immensité
L'insecte vaut un monde : ils ont autant coûté !

Mais cette loi, dis-tu, révolte ta justice ;
Elle n'est à tes yeux qu'un bizarre caprice,
Un piège où la raison trébuche à chaque pas.

Confessons-la, Byron, et ne la jugeons pas.
Comme toi, ma raison en ténèbres abonde,
Et ce n'est pas à moi de t'expliquer le monde.
Que celui qui l'a fait t'explique l'univers :
Plus je sonde l'abîme, hélas ! plus je m'y perds.
Ici-bas, la douleur à la douleur s'enchaîne,
Le jour succède au jour, et la peine à la peine.
Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,
L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux :
Soit que, déshérité de son antique gloire,
De ses destins perdus il garde la mémoire ;
Soit que de ses désirs l'immense profondeur
Lui présage de loin sa future grandeur.
Imparfait ou déchu, l'homme est le grand mystère.
Dans la prison des sens enchaîné sur la terre,
Esclave, il sent un cœur né pour la liberté ;
Malheureux, il aspire à la félicité ;
Il veut sonder le monde, et son œil est débile ;
Il veut aimer toujours : ce qu'il aime est fragile !
Tout mortel est semblable à l'exilé d'Éden :
Lorsque Dieu l'eut banni du céleste jardin,
Mesurant d'un regard les fatales limites,
Il s'assit en pleurant aux portes interdites.
Il entendit de loin dans le divin séjour
L'harmonieux soupir de l'éternel amour,
Les accents du bonheur, les saints concerts des anges
Qui, dans le sein de Dieu, célébraient ses louanges ;
Et, s'arrachant du ciel dans un pénible effort,
Son œil avec effroi retomba sur son sort.

Malheur à qui du fond de l'exil de la vie
Entendit ces concerts d'un monde qu'il envie !
Du nectar idéal sitôt qu'elle a goûté,
La nature répugne à la réalité ;
Dans le sein du possible en songe elle s'élance ;
Le réel est étroit, le possible est immense ;

L'âme avec ses désirs s'y bâtit un séjour
Où l'on puise à jamais la science et l'amour ;
Où, dans des océans de beauté, de lumière,
L'homme, altéré toujours, toujours se désaltère,
Et, de songes si beaux enivrant son sommeil,
Ne se reconnaît plus au moment du réveil.

Hélas ! tel fut ton sort, telle est ma destinée.
J'ai vidé comme toi la coupe empoisonnée ;
Mes yeux, comme les tiens, sans voir se sont ouverts ;
J'ai cherché vainement le mot de l'univers,
J'ai demandé sa cause à toute la nature,
J'ai demandé sa fin à toute créature ;
Dans l'abîme sans fond mon regard a plongé ;
De l'atome au soleil j'ai tout interrogé,
J'ai devancé les temps, j'ai remonté les âges :
Tantôt passant les mers pour écouter les sages,
Mais le monde à l'orgueil est un livre fermé !
Tantôt, pour deviner le monde inanimé,
Fuyant avec mon âme au sein de la nature,
J'ai cru trouver un sens à cette langue obscure.
J'étudiai la loi par qui roulent les cieux ;
Dans leurs brillants déserts Newton guida mes yeux ;
Des empires détruits je méditai la cendre ;
Dans ses sacrés tombeaux Rome m'a vu descendre ;
Des mânes les plus saints troublant le froid repos,
J'ai pesé dans mes mains la cendre des héros :
J'allais redemander à leur vaine poussière
Cette immortalité que tout mortel espère.
Que dis-je ? suspendu sur le lit des mourants,
Mes regards la cherchaient dans des yeux expirants ;
Sur ces sommets noircis par d'éternels nuages,
Sur ces flots sillonnés par d'éternels orages,
J'appelais, je bravais le choc des éléments.
Semblable à la sibylle en ses emportements,
J'ai cru que la nature, en ces rares spectacles,

Laissait tomber pour nous quelqu'un de ses oracles :
J'aimais à m'enfoncer dans ces sombres horreurs.
Mais en vain dans son calme, en vain dans ses fureurs,
Cherchant ce grand secret sans pouvoir le surprendre,
J'ai vu partout un Dieu sans jamais le comprendre !
J'ai vu le bien, le mal, sans choix et sans dessein,
Tomber comme au hasard, échappés de son sein ;
J'ai vu partout le mal où le mieux pouvait être,
Et je l'ai blasphémé, ne pouvant le connaître ;
Et ma voix, se brisant contre ce ciel d'airain,
N'a pas même eu l'honneur d'irriter le destin.

Mais, un jour que, plongé dans ma propre infortune,
J'avais lassé le ciel d'une plainte importune,
Une clarté d'en haut dans mon sein descendit,
Me tenta de bénir ce que j'avais maudit ;
Et, cédant sans combattre au souffle qui m'inspire,
L'hymne de la raison s'élança de ma lyre :

« Gloire à toi dans les temps et dans l'éternité,
Éternelle raison, suprême volonté !
Toi, dont l'immensité reconnaît la présence,
Toi, dont chaque matin annonce l'existence !
Ton souffle créateur s'est abaissé sur moi ;
Celui qui n'était pas a paru devant toi !
J'ai reconnu ta voix avant de me connaître,
Je me suis élancé jusqu'aux portes de l'Etre :
Me voici ! le néant te salue en naissant ;
Me voici ! mais que suis-je ? un atome pensant.
Qui peut entre nous deux mesurer la distance ?
Moi, qui respire en toi ma rapide existence,
A l'insu de moi-même, à ton gré façonné,
Que me dois-tu, Seigneur, quand je ne suis pas né ?
Rien avant, rien après : gloire à la fin suprême !
Qui tira tout de soi se doit tout à soi-même.
Jouis, grand artisan, de l'œuvre de tes mains ;

Je suis pour accomplir tes ordres souverains ;
Dispose, ordonne, agis ; dans les temps, dans l'espace,
Marque-moi pour ta gloire et mon jour et ma place :
Mon être, sans se plaindre et sans t'interroger,
De soi-même, en silence, accourra s'y ranger.
Comme ces globes d'or qui dans les champs du vide
Suivent avec amour ton ombre qui les guide,
Noyé dans la lumière ou perdu dans la nuit,
Je marcherai comme eux où ton doigt me conduit :
Soit que, choisi par toi pour éclairer les mondes,
Réfléchissant sur eux les feux dont tu m'inondes,
Je m'élance entouré d'esclaves radieux,
Et franchisse d'un pas tout l'abîme des cieux ;
Soit que, me reléguant loin, bien loin de ta vue,
Tu ne fasses de moi, créature inconnue,
Qu'un atome oublié sur les bords du néant,
Ou qu'un grain de poussière emporté par le vent,
Glorieux de mon sort, puisqu'il est ton ouvrage,
J'irai, j'irai partout te rendre un même hommage,
Et, d'un égal amour accomplissant ta loi,
Jusqu'aux bords du néant murmurer : « Gloire à toi ! »

« Ni si haut, ni si bas ! simple enfant de la terre,
Mon sort est un problème, et ma fin un mystère ;
Je ressemble, Seigneur, au globe de la nuit,
Qui, dans la route obscure où ton doigt le conduit,
Réfléchit d'un côté les clartés éternelles,
Et de l'autre est plongé dans les ombres mortelles.
L'homme est le point fatal où les deux infinis
Par la toute-puissance ont été réunis.
A tout autre degré, moins malheureux peut-être,
J'eusse été... Mais je suis ce que je devais être ;
J'adore sans la voir ta suprême raison :
Gloire à toi qui m'as fait ! ce que tu fais est bon.
Cependant, accablé sous le poids de ma chaîne,
Du néant au tombeau l'adversité m'entraîne ;

Je marche dans la nuit par un chemin mauvais,
Ignorant d'où je viens, incertain où je vais,
Et je rappelle en vain ma jeunesse écoulée,
Comme l'eau du torrent dans sa source troublée.
Gloire à toi ! Le malheur en naissant m'a choisi ;
Comme un jouet vivant ta droite m'a saisi ;
J'ai mangé dans les pleurs le pain de ma misère,
Et tu m'as abreuvé des eaux de ta colère.
Gloire à toi ! J'ai crié, tu n'as pas répondu ;
J'ai jeté sur la terre un regard confondu ;
J'ai cherché dans le ciel le jour de ta justice ;
Il s'est levé, Seigneur, et c'est pour mon supplice.
Gloire à toi ! L'innocence est coupable à tes yeux :
Un seul être, du moins, me restait sous les cieux ;
Toi-même de nos jours avais mêlé la trame,
Sa vie était ma vie, et son âme mon âme ;
Comme un fruit encor vert du rameau détaché,
Je l'ai vu de mon sein avant l'âge arraché !
Ce coup, que tu voulais me rendre plus terrible,
La frappa lentement pour m'être plus sensible :
Dans ses traits expirants, où je lisais mon sort,
J'ai vu lutter ensemble et l'amour et la mort ;
J'ai vu dans ses regards la flamme de la vie,
Sous la main du trépas par degrés assoupie,
Se ranimer encore au souffle de l'amour.
Je disais chaque jour : « Soleil, encore un jour ! »
Semblable au criminel qui, plongé dans les ombres,
Et descendu vivant dans les demeures sombres,
Près du dernier flambeau qui doive l'éclairer,
Se penche sur sa lampe et la voit expirer,
Je voulais retenir l'âme qui s'évapore ;
Dans son dernier regard je la cherchais encore !
Ce soupir, ô mon Dieu, dans ton sein s'exhala :
Hors du monde avec lui mon espoir s'envola !
Pardonne au désespoir un moment de blasphème,
J'osai... Je me repens : Gloire au maître suprême !

Il fit l'eau pour couler, l'aquilon pour courir,
Les soleils pour brûler, et l'homme pour souffrir !

« Que j'ai bien accompli cette loi de mon être !
La nature insensible obéit sans connaître ;
Moi seul, te découvrant sous la nécessité,
J'immole avec amour ma propre volonté ;
Moi seul je t'obéis avec intelligence ;
Moi seul je me complais dans cette obéissance ;
Je jouis de remplir en tout temps, en tout lieu,
La loi de ma nature et l'ordre de mon Dieu ;
J'adore en mes destins ta sagesse suprême,
J'aime ta volonté dans mes supplices même :
Gloire à toi ! gloire à toi ! Frappe, anéantis-moi !
Tu n'entendras qu'un cri : « Gloire à jamais à toi ! »

Ainsi ma voix monta vers la voûte céleste :
Je rendis gloire au ciel, et le ciel fit le reste.
Mais silence, ô ma lyre ! Et toi, qui dans tes mains
Tiens le cœur palpitant des sensibles humains,
Byron, viens en tirer des torrents d'harmonie :
C'est pour la vérité que Dieu fit le génie.
Jette un cri vers le ciel, ô chantre des enfers !
Le ciel même aux damnés enviera tes concerts.
Peut-être qu'à ta voix, de la vivante flamme
Un rayon descendra dans l'ombre de ton âme ;
Peut-être que ton cœur, ému de saints transports,
S'apaisera soi-même à tes propres accords,
Et qu'un éclair d'en haut perçant ta nuit profonde,
Tu verseras sur nous la clarté qui t'inonde.

Ah ! si jamais ton luth, amolli par tes pleurs,
Soupirait sous tes doigts l'hymne de tes douleurs,
Ou si, du sein profond des ombres éternelles,
Comme un ange tombé tu secouais tes ailes,
Et, prenant vers le jour un lumineux essor,

Parmi les chœurs sacrés tu t'essayais encor ;
Jamais, jamais l'écho de la céleste voûte,
Jamais ces harpes d'or que Dieu lui-même écoute,
Jamais des séraphins les chœurs mélodieux,
De plus divins accords n'auraient ravi les cieux !
Courage, enfant déchu d'une race divine !
Tu portes sur ton front ta superbe origine ;
Tout homme, en te voyant, reconnaît dans tes yeux
Un rayon éclipsé de la splendeur des cieux !
Roi des chants immortels, reconnais-toi toi-même !
Laisse aux fils de la nuit le doute et le blasphème ;
Dédaigne un faux encens qu'on t'offre de si bas :
La gloire ne peut être où la vertu n'est pas.
Viens reprendre ton rang dans ta splendeur première,
Parmi ces purs enfants de gloire et de lumière,
Que d'un souffle choisi Dieu voulut animer,
Et qu'il fit pour chanter, pour croire et pour aimer !

LE SOIR

Le soir ramène le silence.
Assis sur ces rochers déserts,
Je suis dans le vague des airs
Le char de la nuit qui s'avance.

Vénus se lève à l'horizon ;
A mes pieds l'étoile amoureuse
De sa lueur mystérieuse
Blanchit les tapis de gazon.

De ce hêtre au feuillage sombre
J'entends frissonner les rameaux :
On dirait autour des tombeaux
Qu'on entend voltiger une ombre.

Tout à coup, détaché des cieux,
Un rayon de l'astre nocturne,
Glissant sur mon front taciturne,
Vient mollement toucher mes yeux.

Doux reflet d'un globe de flamme,
Charmant rayon, que me veux-tu ?
Viens-tu dans mon sein abattu
Porter la lumière à mon âme ?

Descends-tu pour me révéler
Des mondes le divin mystère,

Ces secrets cachés dans la sphère
Où le jour va te rappeler ?

Une secrète intelligence
T'adresse-t-elle aux malheureux ?
Viens-tu, la nuit, briller sur eux
Comme un rayon de l'espérance ?

Viens-tu dévoiler l'avenir
Au cœur fatigué qui t'implore ?
Rayon divin, es-tu l'aurore
Du jour qui ne doit pas finir ?

Mon cœur à ta clarté s'enflamme,
Je sens des transports inconnus,
Je songe à ceux qui ne sont plus :
Douce lumière, es-tu leur âme ?

Peut-être ces mânes heureux
Glissent ainsi sur le bocage.
Enveloppé de leur image,
Je crois me sentir plus près d'eux !

Ah ! si c'est vous, ombres chéries,
Loin de la foule et loin du bruit,
Revenez ainsi chaque nuit
Vous mêler à mes rêveries.

Ramenez la paix et l'amour
Au sein de mon âme épuisée,
Comme la nocturne rosée
Qui tombe après les feux du jour.

Venez !... Mais des vapeurs funèbres
Montent des bords de l'horizon :
Elles voilent le doux rayon,
Et tout rentre dans les ténèbres.

L'IMMORTALITÉ

Le soleil de nos jours pâlit dès son aurore ;
Sur nos fronts languissants à peine il jette encore
Quelques rayons tremblants qui combattent la nuit :
L'ombre croît, le jour meurt, tout s'efface et tout fuit.

Qu'un autre à cet aspect frissonne et s'attendrisse,
Qu'il recule en tremblant des bords du précipice,
Qu'il ne puisse de loin entendre sans frémir
Le triste chant des morts tout prêt à retentir,
Les soupirs étouffés d'une amante ou d'un frère
Suspendus sur les bords de son lit funéraire,
Ou l'airain gémissant, dont les sons éperdus
Annoncent aux mortels qu'un malheureux n'est plus.

Je te salue, ô mort ! Libérateur céleste,
Tu ne m'apparais point sous cet aspect funeste
Que t'a prêté longtemps l'épouvante ou l'erreur ;
Ton bras n'est point armé d'un glaive destructeur,
Ton front n'est point cruel, ton œil n'est point perfide :
Au secours des douleurs un Dieu clément te guide ;
Tu n'anéantis pas, tu délivres : ta main,
Céleste messager, porte un flambeau divin ;
Quand mon œil fatigué se ferme à la lumière,
Tu viens d'un jour plus pur inonder ma paupière ;
Et l'espoir près de toi, rêvant sur un tombeau,
Appuyé sur la foi, m'ouvre un monde plus beau.

Viens donc, viens détacher mes chaînes corporelles !
Viens, ouvre ma prison ; viens, prête-moi tes ailes !
Que tardes-tu ? Parais ; que je m'élance enfin
Vers cet être inconnu, mon principe et ma fin !

Qui m'en a détaché ? Qui suis-je, et que dois-je être ?
Je meurs, et ne sais pas ce que c'est que de naître.
Toi qu'en vain j'interroge, esprit, hôte inconnu,
Avant de m'animer, quel ciel habitais-tu ?
Quel pouvoir t'a jeté sur ce globe fragile ?
Quelle main t'enferma dans ta prison d'argile ?
Par quels nœuds étonnants, par quels secrets rapports
Le corps tient-il à toi comme tu tiens au corps ?
Quel jour séparera l'âme de la matière ?
Pour quel nouveau palais quitteras-tu la terre ?
As-tu tout oublié ? Par delà le tombeau,
Vas-tu renaître encor dans un oubli nouveau ?
Vas-tu recommencer une semblable vie ?
Ou, dans le sein de Dieu, ta source et ta patrie,
Affranchi pour jamais de tes liens mortels,
Vas-tu jouir enfin de tes droits éternels ?

Oui, tel est mon espoir, ô moitié de ma vie !
C'est par lui que déjà mon âme raffermie
A pu voir sans effroi sur tes traits enchanteurs
Se faner du printemps les brillantes couleurs ;
C'est par lui que, percé du trait qui me déchire,
Jeune encore, en mourant vous me verrez sourire,
Et que des pleurs de joie, à nos derniers adieux,
A ton dernier regard, brilleront dans mes yeux.

« Vain espoir ! » s'écriera le troupeau d'Épicure
Et celui dont la main disséquant la nature,
Dans un coin du cerveau nouvellement décrit
Voit penser la matière et végéter l'esprit.
« Insensé, diront-ils, que trop d'orgueil abuse,

Regarde autour de toi : tout commence et tout s'use,
Tout marche vers un terme et tout naît pour mourir :
Dans ces prés jaunissants tu vois la fleur languir,
Tu vois dans ces forêts le cèdre au front superbe
Sous le poids de ses ans tomber, ramper sous l'herbe ;
Dans leurs lits desséchés tu vois les mers tarir ;
Les cieux même, les cieux commencent à pâlir ;
Cet astre dont le temps a caché la naissance,
Le soleil, comme nous, marche à sa décadence,
Et dans les cieux déserts les mortels éperdus
Le chercheront un jour et ne le verront plus !
Tu vois autour de toi dans la nature entière
Les siècles entasser poussière sur poussière,
Et le temps, d'un seul pas confondant ton orgueil,
De tout ce qu'il produit devenir le cercueil.
Et l'homme, et l'homme seul, ô sublime folie !
Au fond de son tombeau croit retrouver la vie,
Et dans le tourbillon au néant emporté,
Abattu par le temps, rêve l'éternité ! »

Qu'un autre vous réponde, ô sages de la terre !
Laissez-moi mon erreur : j'aime, il faut que j'espère ;
Notre faible raison se trouble et se confond.
Oui, la raison se tait ; mais l'instinct vous répond.
Pour moi, quand je verrais dans les célestes plaines
Les astres, s'écartant de leurs routes certaines,
Dans les champs de l'éther l'un par l'autre heurtés,
Parcourir au hasard les cieux épouvantés ;
Quand j'entendrais gémir et se briser la terre ;
Quand je verrais son globe errant et solitaire,
Flottant loin des soleils, pleurant l'homme détruit,
Se perdre dans les champs de l'éternelle nuit ;
Et quand, dernier témoin de ces scènes funèbres,
Entouré du chaos, de la mort, des ténèbres,
Seul je serais debout : seul, malgré mon effroi,
Être infaillible et bon, j'espérerais en toi,

Et, certain du retour de l'éternelle aurore,
Sur les mondes détruits je t'attendrais encore !

Souvent, tu t'en souviens, dans cet heureux séjour
Où naquit d'un regard notre immortel amour,
Tantôt sur les sommets de ces rochers antiques,
Tantôt aux bords déserts des lacs mélancoliques,
Sur l'aile du désir, loin du monde emportés,
Je plongeais avec toi dans ces obscurités.
Les ombres, à longs plis descendant des montagnes,
Un moment à nos yeux dérobaient les campagnes ;
Mais bientôt, s'avançant sans éclat et sans bruit,
Le chœur mystérieux des astres de la nuit,
Nous rendant les objets voilés à notre vue,
De ses molles lueurs revêtait l'étendue.
Telle, en nos temples saints par le jour éclairés,
Quand les rayons du soir pâlissent par degrés,
La lampe, répandant sa pieuse lumière,
D'un jour plus recueilli remplit le sanctuaire.

Dans ton ivresse alors tu ramenais mes yeux
Et des cieux à la terre, et de la terre aux cieux :
« Dieu caché, disais-tu, la nature est ton temple !
L'esprit te voit partout quand notre œil la contemple ;
De tes perfections, qu'il cherche à concevoir,
Ce monde est le reflet, l'image, le miroir ;
Le jour est ton regard, la beauté ton sourire ;
Partout le cœur t'adore et l'âme te respire ;
Éternel, infini, tout-puissant et tout bon,
Ces vastes attributs n'achèvent pas ton nom ;
Et l'esprit, accablé sous ta sublime essence,
Célèbre ta grandeur jusque dans son silence.
Et cependant, ô Dieu ! par sa sublime loi,
Cet esprit abattu s'élance encore à toi,
Et, sentant que l'amour est la fin de son être,
Impatient d'aimer, brûle de te connaître. »

Tu disais ; et nos cœurs unissaient leurs soupirs
Vers cet être inconnu qu'attestaient nos désirs :
A genoux devant lui, l'aimant dans ses ouvrages,
Et l'aurore et le soir lui portaient nos hommages,
Et nos yeux enivrés contemplaient tour à tour
La terre notre exil, et le ciel son séjour.

Ah ! si dans ces instants où l'âme fugitive
S'élance et veut briser le sein qui la captive,
Ce Dieu, du haut du ciel répondant à nos vœux,
D'un trait libérateur nous eût frappés tous deux ;
Nos âmes, d'un seul bond remontant vers leur source,
Ensemble auraient franchi les mondes dans leur course ;
A travers l'infini, sur l'aile de l'amour,
Elles auraient monté comme un rayon du jour,
Et, jusqu'à Dieu lui-même arrivant éperdues,
Se seraient dans son sein pour jamais confondues !
Ces vœux nous trompaient-ils ? Au néant destinés,
Est-ce pour le néant que les êtres sont nés ?
Partageant le destin du corps qui la recèle,
Dans la nuit du tombeau l'âme s'engloutit-elle ?
Tombe-t-elle en poussière ? où, prête à s'envoler,
Comme un son qui n'est plus va-t-elle s'exhaler ?
Après un vain soupir, après l'adieu suprême
De tout ce qui t'aimait, n'est-il plus rien qui t'aime ?
Ah ! sur ce grand secret n'interroge que toi !
Vois mourir ce qui t'aime, Elvire, et réponds-moi !

LE VALLON

Mon cœur, lassé de tout, même de l'espérance,
N'ira plus de ses vœux importuner le sort :
Prêtez-moi seulement, vallon de mon enfance,
Un asile d'un jour pour attendre la mort.

Voici l'étroit sentier de l'obscure vallée ;
Du flanc de ces coteaux pendent des bois épais,
Qui, courbant sur mon front leur ombre entremêlée,
Me couvrent tout entier de silence et de paix.

Là, deux ruisseaux cachés sous des ponts de verdure
Tracent en serpentant les contours du vallon ;
Ils mêlent un moment leur onde et leur murmure,
Et non loin de leur source ils se perdent sans nom.

La source de mes jours comme eux s'est écoulée ;
Elle a passé sans bruit, sans nom et sans retour :
Mais leur onde est limpide, et mon âme troublée
N'aura pas réfléchi les clartés d'un beau jour.

La fraîcheur de leurs lits, l'ombre qui les couronne,
M'enchaînent tout le jour sur les bords des ruisseaux
Comme un enfant bercé par un chant monotone,
Mon âme s'assoupit au murmure des eaux.

Ah ! c'est là qu'entouré d'un rempart de verdure,
D'un horizon borné qui suffit à mes yeux,

J'aime à fixer mes pas, et, seul dans la nature,
A n'entendre que l'onde, à ne voir que les cieux.

J'ai trop vu, trop senti, trop aimé dans ma vie ;
Je viens chercher vivant le calme du Léthé.
Beaux lieux, soyez pour moi ces bords où l'on oublie :
L'oubli seul désormais est ma félicité.

Mon cœur est en repos, mon âme est en silence ;
Le bruit lointain du monde expire en arrivant,
Comme un son éloigné qu'affaiblit la distance,
A l'oreille incertaine apporté par le vent.

D'ici je vois la vie, à travers un nuage,
S'évanouir pour moi dans l'ombre du passé ;
L'amour seul est resté, comme une grande image
Survit seule au réveil dans un songe effacé.

Repose-toi, mon âme, en ce dernier asile,
Ainsi qu'un voyageur qui, le cœur plein d'espoir,
S'assied, avant d'entrer, aux portes de la ville,
Et respire un moment l'air embaumé du soir.

Comme lui, de nos pieds secouons la poussière ;
L'homme par ce chemin ne repasse jamais :
Comme lui, respirons au bout de la carrière
Ce calme avant-coureur de l'éternelle paix.

Tes jours, sombres et courts comme les jours d'automne,
Déclinent comme l'ombre au penchant des coteaux ;
L'amitié te trahit, la pitié t'abandonne,
Et, seule, tu descends le sentier des tombeaux.

Mais la nature est là qui t'invite et qui t'aime ;
Plonge-toi dans son sein qu'elle t'ouvre toujours :
Quand tout change pour toi, la nature est la même,
Et le même soleil se lève sur tes jours.

De lumière et d'ombrage elle t'entoure encore :
Détache ton amour des faux biens que tu perds ;
Adore ici l'écho qu'adorait Pythagore,
Prête avec lui l'oreille aux célestes concerts.

Suis le jour dans le ciel, suis l'ombre sur la terre ;
Dans les plaines de l'air vole avec l'aquilon ;
Avec le doux rayon de l'astre du mystère
Glisse à travers les bois dans l'ombre du vallon.

Dieu, pour le concevoir, a fait l'intelligence :
Sous la nature enfin découvre son auteur !
Une voix à l'esprit parle dans son silence :
Qui n'a pas entendu cette voix dans son cœur ?

LE DÉSESPOIR

Lorsque du Créateur la parole féconde
Dans une heure fatale eut enfanté le monde
Des germes du chaos,
De son œuvre imparfaite il détourna sa face,
Et, d'un pied dédaigneux le lançant dans l'espace,
Rentra dans son repos.

« Va, dit-il, je te livre à ta propre misère ;
Trop indigne à mes yeux d'amour ou de colère,
Tu n'es rien devant moi :
Roule au gré du hasard dans les déserts du vide ;
Qu'à jamais loin de moi le Destin soit ton guide,
Et le Malheur ton roi ! »

Il dit. Comme un vautour qui plonge sur sa proie,
Le Malheur, à ces mots, pousse, en signe de joie,
Un long gémissement ;
Et, pressant l'univers dans sa serre cruelle,
Embrasse pour jamais de sa rage éternelle
L'éternel aliment.

Le mal dès lors régna dans son immense empire ;
Dès lors tout ce qui pense et tout ce qui respire
Commença de souffrir ;
Et la terre, et le ciel, et l'âme, et la matière,
Tout gémit ; et la voix de la nature entière
Ne fut qu'un long soupir.

Levez donc vos regards vers les célestes plaines,
Cherchez Dieu dans son œuvre, invoquez dans vos peines
Ce grand consolateur :
Malheureux ! sa bonté de son œuvre est absente ;
Vous cherchez votre appui ? l'univers vous présente
Votre persécuteur.

De quel nom te nommer, ô fatale puissance ?
Qu'on t'appelle Destin, Nature, Providence,
Inconcevable loi ;
Qu'on tremble sous ta main, ou bien qu'on la blasphème,
Soumis ou révolté, qu'on te craigne ou qu'on t'aime ;
Toujours, c'est toujours toi !

Hélas ! ainsi que vous j'invoquai l'Espérance ;
Mon esprit abusé but avec complaisance
Son philtre empoisonneur :
C'est elle qui, poussant nos pas dans les abîmes,
De festons et de fleurs couronne les victimes
Qu'elle livre au Malheur.

Si du moins au hasard il décimait les hommes,
Ou si sa main tombait sur tous tant que nous sommes
Avec d'égales lois !
Mais les siècles ont vu les âmes magnanimes,
La beauté, le génie, ou les vertus sublimes,
Victimes de son choix.

Tel, quand des dieux de sang voulaient en sacrifice
Des troupeaux innocents les sanglantes prémices
Dans leurs temples cruels,
De cent taureaux choisis on formait l'hécatombe,
Et l'agneau sans souillure ou la blanche colombe
Engraissaient leurs autels.

Créateur tout-puissant, principe de tout être,
Toi pour qui le possible existe avant de naître,
Roi de l'immensité,
Tu pouvais cependant, au gré de ton envie,
Puiser pour tes enfants le bonheur et la vie
Dans ton éternité !

Sans t'épuiser jamais, sur toute la nature
Tu pouvais à longs flots répandre sans mesure
Un bonheur absolu :
L'espace, le pouvoir, le temps, rien ne te coûte.
Ah ! ma raison frémit ! tu le pouvais sans doute,
Tu ne l'as pas voulu.

Quel crime avons-nous fait pour mériter de naître ?
L'insensible néant t'a-t-il demandé l'être,
Ou l'a-t-il accepté ?
Sommes-nous, ô hasard, l'œuvre de tes caprices ?
Ou plutôt, Dieu cruel, fallait-il nos supplices
Pour ta félicité ?

Montez donc vers le ciel, montez, encens qu'il aime,
Soupirs, gémissements, larmes, sanglots, blasphèmes,
Plaisirs, concerts divins ;
Cris du sang, voix des morts, plaintes inextinguibles,
Montez, allez frapper les voûtes insensibles
Du palais des destins !

Terre, élève ta voix ; cieux, répondez ; abîmes,
Noir séjour où la mort entasse ses victimes,
Ne formez qu'un soupir !
Qu'une plainte éternelle accuse la nature,
Et que la douleur donne à toute créature
Une voix pour gémir !

Du jour où la nature, au néant arrachée,
S'échappa de tes mains comme une œuvre ébauchée,
Qu'as-tu vu cependant ?
Aux désordres du mal la matière asservie,
Toute chair gémissant, hélas ! et toute vie
Jalouse du néant !

Des éléments rivaux les luttes intestines ;
Le Temps, qui flétrit tout, assis sur les ruines
Qu'entassèrent ses mains,
Attendant sur le seuil tes œuvres éphémères ;
Et la mort étouffant, dès le sein de leurs mères,
Les germes des humains !

La vertu succombant sous l'audace impunie,
L'imposture en honneur, la vérité bannie ;
L'errante liberté
Aux dieux vivants du monde offerte en sacrifice ;
Et la force, partout, fondant de l'injustice
Le règne illimité !

La valeur sans les dieux décidant les batailles !
Un Caton libre encor déchirant ses entrailles
Sur la foi de Platon ;
Un Brutus qui, mourant pour la vertu qu'il aime,
Doute au dernier moment de cette vertu même,
Et dit : « Tu n'es qu'un nom !... »

La fortune toujours du parti des grands crimes ;
Les forfaits couronnés devenus légitimes ;
La gloire au prix du sang ;
Les enfants héritant l'iniquité des pères ;
Et le siècle qui meurt racontant ses misères
Au siècle renaissant !

Hé quoi ! tant de tourments, de forfaits, de supplices,
N'ont-ils pas fait fumer d'assez de sacrifices
Tes lugubres autels ?
Ce soleil, vieux témoin des malheurs de la terre,
Ne fera-t-il pas naître un seul jour qui n'éclaire
L'angoisse des mortels ?

Héritiers des douleurs, victimes de la vie,
Non, non, n'espérez pas que sa rage assouvie
Endorme le Malheur,
Jusqu'à ce que la Mort, ouvrant son aile immense,
Engloutisse à jamais dans l'éternel silence
L'éternelle douleur !

LA PROVIDENCE A L'HOMME

Quoi ! le fils du néant a maudit l'existence !
Quoi ! tu peux m'accuser de mes propres bienfaits !
Tu peux fermer tes yeux à la magnificence
Des dons que je t'ai faits !

Tu n'étais pas encor, créature insensée,
Déjà de ton bonheur j'enfantais le dessein ;
Déjà, comme son fruit l'éternelle pensée
Te portait dans son sein.

Oui, ton être futur vivait dans ma mémoire ;
Je préparais les temps selon ma volonté.
Enfin ce jour parut ; je dis : « Nais pour ma gloire
Et ta félicité ! »

Tu naquis : ma tendresse, invisible et présente,
Ne livra pas mon œuvre aux chances du hasard ;
J'échauffai de tes sens la sève languissante
Des feux de mon regard.

D'un lait mystérieux je remplis la mamelle ;
Tu t'enivras sans peine à ces sources d'amour.
J'affermis les ressorts, j'arrondis la prunelle
Où se peignit le jour.

Ton âme, quelque temps par les sens éclipsée,
Comme tes yeux au jour, s'ouvrit à la raison :

Tu pensas ; la parole acheva ta pensée,
Et j'y gravai mon nom.

En quel éclatant caractère
Ce grand nom s'offrit à tes yeux !
Tu vis ma bonté sur la terre,
Tu lus ma grandeur dans les cieux !
L'ordre était mon intelligence ;
La nature, ma providence ;
L'espace, mon immensité !
Et, de mon être ombre altérée,
Le temps te peignit ma durée,
Et le destin, ma volonté !

Tu m'adoras dans ma puissance,
Tu me bénis dans ton bonheur,
Et tu marchas en ma présence
Dans la simplicité du cœur ;
Mais aujourd'hui que l'infortune
A couvert d'une ombre importune
Ces vives clartés du réveil,
Ta voix m'interroge et me blâme,
Le nuage couvre ton âme,
Et tu ne crois plus au soleil.

« Non, tu n'es plus qu'un grand problème
Que le sort offre à la raison ;
Si ce monde était ton emblème,
Ce monde serait juste et bon. »
Arrête, orgueilleuse pensée !
A la loi que je t'ai tracée
Tu prétends comparer ma loi ?
Connais leur différence auguste :
Tu n'as qu'un jour pour être juste ;
J'ai l'éternité devant moi !

Quand les voiles de ma sagesse
A tes yeux seront abattus,
Ces maux dont gémit ta faiblesse
Seront transformés en vertus.
De ces obscurités cessantes
Tu verras sortir triomphantes
Ma justice et ta liberté :
C'est la flamme qui purifie
Le creuset divin où la vie
Se change en immortalité !

Mais ton cœur endurci doute et murmure encore :
Ce jour ne suffit pas à tes yeux révoltés,
Et dans la nuit des sens tu voudrais voir éclore
De l'éternelle aurore
Les célestes clartés !

Attends ; ce demi-jour, mêlé d'une ombre obscure,
Suffit pour te guider en ce terrestre lieu :
Regarde qui je suis, et marche sans murmure,
Comme fait la nature
Sur la foi de son Dieu.

La terre ne sait pas la loi qui la féconde ;
L'Océan, refoulé sous mon bras tout-puissant,
Sait-il comment, au gré du nocturne croissant,
De sa prison profonde
La mer vomit son onde,
Et des bords qu'elle inonde
Recule en mugissant ?

Ce soleil éclatant, ombre de ma lumière,
Sait-il où le conduit le signe de ma main ?
S'est-il tracé lui-même un glorieux chemin ?
Au bout de sa carrière,
Quand j'éteins sa lumière,

Promet-il à la terre
Le soleil de demain ?

Cependant tout subsiste et marche en assurance.
Ma voix chaque matin réveille l'univers ;
J'appelle le soleil du fond de ses déserts :
Franchissant la distance,
Il monte en ma présence,
Me répond, et s'élance
Sur le trône des airs !

Et toi, dont mon souffle est la vie.
Toi, sur qui mes yeux sont ouverts,
Peux-tu craindre que je t'oublie,
Homme, roi de cet univers ?
Crois-tu que ma vertu sommeille ?
Non, mon regard immense veille
Sur tous les mondes à la fois !
La mer qui fuit à ma parole,
Ou la poussière qui s'envole,
Suivent et comprennent mes lois.

Marche au flambeau de l'espérance
Jusque dans l'ombre du trépas,
Assuré que ma providence
Ne tend point de piège à tes pas !
Chaque aurore la justifie,
L'univers entier s'y confie,
Et l'homme seul en a douté !
Mais ma vengeance paternelle
Confondra ce doute infidèle
Dans l'abîme de ma bonté.

SOUVENIR

En vain le jour succède au jour,
Ils glissent sans laisser de trace ;
Dans mon âme rien ne t'efface,
O dernier songe de l'amour !

Je vois mes rapides années
S'accumuler derrière moi,
Comme le chêne autour de soi
Voit tomber ses feuilles fanées.

Mon front est blanchi par le temps ;
Mon sang refroidi coule à peine,
Semblable à cette onde qu'enchaîne
Le souffle glacé des autans.

Mais ta jeune et brillante image,
Que le regret vient embellir,
Dans mon sein ne saurait vieillir :
Comme l'âme, elle n'a point d'âge.

Non, tu n'as pas quitté mes yeux ;
Et quand mon regard solitaire
Cessa de te voir sur la terre,
Soudain je te vis dans les cieux.

Là, tu m'apparais telle encore
Que tu fus à ce dernier jour,

Quand vers ton céleste séjour
Tu t'envolas avec l'aurore.

Ta pure et touchante beauté
Dans les cieux même t'a suivie ;
Tes yeux, où s'éteignait la vie,
Rayonnent d'immortalité !

Du zéphyr l'amoureuse haleine
Soulève encor tes longs cheveux ;
Sur ton sein leurs flots onduleux
Retombent en tresses d'ébène.

L'ombre de ce voile incertain
Adoucit encor ton image,
Comme l'aube qui se dégage
Des derniers voiles du matin.

Du soleil la céleste flamme
Avec les jours revient et fuit ;
Mais mon amour n'a pas de nuit,
Et tu luis toujours sur mon âme.

C'est toi que j'entends, que je vois :
Dans le désert, dans le nuage ;
L'onde réfléchit ton image ;
Le zéphyr m'apporte ta voix.

Tandis que la terre sommeille,
Si j'entends le vent soupirer,
Je crois t'entendre murmurer
Des mots sacrés à mon oreille.

Si j'admire ces feux épars
Qui des nuits parsèment le voile,
Je crois te voir dans chaque étoile
Qui plaît le plus à mes regards.

Et si le souffle du zéphyre
M'enivre du parfum des fleurs,
Dans ses plus suaves odeurs
C'est ton souffle que je respire.

C'est ta main qui sèche mes pleurs,
Quand je vais, triste et solitaire,
Répandre en secret ma prière
Près des autels consolateurs.

Quand je dors, tu veilles dans l'ombre ;
Tes ailes reposent sur moi ;
Tous mes songes viennent de toi,
Doux comme le regard d'une ombre.

Pendant mon sommeil, si ta main
De mes jours déliait la trame,
Céleste moitié de mon âme,
J'irais m'éveiller dans ton sein !

Comme deux rayons de l'aurore,
Comme deux soupirs confondus,
Nos deux âmes ne forment plus
Qu'une âme, et je soupire encore !

L'ENTHOUSIASME

Ainsi, quand l'aigle du tonnerre
Enlevait Ganymède aux cieux,
L'enfant, s'attachant à la terre,
Luttait contre l'oiseau des dieux ;
Mais entre ses serres rapides
L'aigle, pressant ses flancs timides,
L'arrachait aux champs paternels ;
Et, sourd à la voix qui l'implore,
Il le jetait, tremblant encore,
Jusques aux pieds des immortels.

Ainsi quand tu fonds sur mon âme,
Enthousiasme, aigle vainqueur,
Au bruit de tes ailes de flamme
Je frémis d'une sainte horreur ;
Je me débats sous ta puissance,
Je fuis, je crains que ta présence
N'anéantisse un cœur mortel,
Comme un feu que la foudre allume,
Qui ne s'éteint plus, et consume
Le bûcher, le temple et l'autel.

Mais à l'essor de la pensée
L'instinct des sens s'oppose en vain :
Sous le dieu mon âme oppressée
Bondit, s'élance, et bat mon sein.
La foudre en mes veines circule :
Étonné du feu qui me brûle,

Je l'irrite en le combattant,
Et la lave de mon génie
Déborde en torrents d'harmonie,
Et me consume en s'échappant.

Muse, contemple ta victime !
Ce n'est plus ce front inspiré ;
Ce n'est plus ce regard sublime
Qui lançait un rayon sacré :
Sous ta dévorante influence,
A peine un reste d'existence
A ma jeunesse est échappé ;
Mon front, que la pâleur efface,
Ne conserve plus que la trace
De la foudre qui m'a frappé.

Heureux le poète insensible !
Son luth n'est point baigné de pleurs :
Son enthousiasme paisible
N'a point ces tragiques fureurs.
De sa veine féconde et pure
Coulent, avec nombre et mesure,
Des ruisseaux de lait et de miel ;
Et ce pusillanime Icare,
Trahi par l'aile de Pindare,
Ne retombe jamais du ciel.

Mais nous, pour embraser les âmes,
Il faut brûler, il faut ravir
Au ciel jaloux ses triples flammes :
Pour tout peindre, il faut tout sentir.
Foyers brûlants de la lumière,
Nos cœurs de la nature entière
Doivent concentrer les rayons ;
Et l'on accuse notre vie !

Mais ce flambeau qu'on nous envie
S'allume au feu des passions.

Non, jamais un sein pacifique
N'enfanta ces divins élans,
Ni ce désordre sympathique
Qui soumet le monde à nos chants.
Non, non, quand l'Apollon d'Homère,
Pour lancer ses traits sur la terre,
Descendait des sommets d'Éryx,
Volant aux rives infernales,
Il trempait ses armes fatales
Dans les eaux bouillantes du Styx.

Descendez de l'auguste cime
Qu'indignent de lâches transports !
Ce n'est que d'un luth magnanime
Que partent les divins accords.
Le cœur des enfants de la lyre
Ressemble au marbre qui soupire
Sur le sépulcre de Memnon :
Pour lui donner la voix et l'âme,
Il faut que de sa chaste flamme
L'œil du jour lui lance un rayon.

Et tu veux qu'éveillant encore
Des feux sous la cendre couverts,
Mon reste d'âme s'évapore
En accents perdus dans les airs !
La gloire est le rêve d'une ombre ;
Elle a trop retranché le nombre
Des jours qu'elle devait charmer.
Tu veux que je lui sacrifie
Ce dernier souffle de ma vie !
Je veux le garder pour aimer.

LE LAC

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour ?

O lac ! l'année à peine a fini sa carrière,
Et, près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde ! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir !

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes ;
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés ;
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il ? nous voguions en silence ;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux.

Tout à coup des accents inconnus à la terre
Du rivage charmé frappèrent les échos ;
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
Laissa tomber ces mots :

« O temps, suspends ton vol ! et vous, heures propices,
Suspendez votre cours !

Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours !

« Assez de malheureux ici-bas vous implorent :
Coulez, coulez pour eux ;
Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent ;
Oubliez les heureux.

« Mais je demande en vain quelques moments encore,
Le temps m'échappe et fuit ;
Je dis à cette nuit : « Sois plus lente » ; et l'aurore
Va dissiper la nuit.

« Aimons donc, aimons donc ! de l'heure fugitive,
Hâtons-nous, jouissons !
L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive :
Il coule, et nous passons ! »

Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse,
Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,
S'envolent loin de nous de la même vitesse
Que les jours de malheur ?

Hé quoi ! n'en pourrons-nous fixer au moins la trace ?
Quoi ! passés pour jamais ? quoi ! tout entiers perdus ?
Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,
Ne nous les rendra plus ?

Éternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez ?
Parlez : nous rendrez-vous ces extases sublimes
Que vous nous ravissez ?

O lac ! rochers muets ! grottes ! forêt obscure !
Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir !

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
Beau lac, et dans l'aspect de tes riants coteaux,
Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
Qui pendent sur tes eaux !

Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,
Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
De ses molles clartés !

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise : « Ils ont aimé ! »

LA GLOIRE

A UN POÈTE EXILÉ

Généreux favoris des filles de Mémoire,
Deux sentiers différents devant vous vont s'ouvrir :
L'un conduit au bonheur, l'autre mène à la gloire ;
Mortels, il faut choisir.

Ton sort, ô Manoël, suivit la loi commune ;
La muse t'enivra de précoces faveurs,
Tes jours furent tissus de gloire et d'infortune,
Et tu verses des pleurs !

Rougis plutôt, rougis d'envier au vulgaire
Le stérile repos dont son cœur est jaloux :
Les dieux ont fait pour lui tous les biens de la terre ;
Mais la lyre est à nous.

Les siècles sont à toi, le monde est ta patrie.
Quand nous ne sommes plus, notre ombre a des autels
Où le juste avenir prépare à ton génie
Des honneurs immortels.

Ainsi l'aigle superbe au séjour du tonnerre
S'élance, et, soutenant son vol audacieux,
Semble dire aux mortels : « Je suis né de la terre,
Mais je vis dans les cieux ».

Oui, la gloire t'attend ; mais arrête, et contemple
A quel prix on pénètre en ces parvis sacrés ;
Vois : l'Infortune, assise à la porte du temple,
En garde les degrés.

Ici c'est un vieillard que l'ingrate Ionie
A vu de mers en mers promener ses malheurs :
Aveugle, il mendiait au prix de son génie
Un pain mouillé de pleurs.

Là le Tasse, brûlé d'une flamme fatale,
Expiant dans les fers sa gloire et son amour,
Quand il va recueillir la palme triomphale,
Descend au noir séjour.

Partout des malheureux, des proscrits, des victimes,
Luttant contre le sort ou contre les bourreaux ;
On dirait que le ciel aux cœurs plus magnanimes
Mesure plus de maux.

Impose donc silence aux plaintes de ta lyre :
Des cœurs nés sans vertu l'infortune est l'écueil ;
Mais toi, roi détrôné, que ton malheur t'inspire
Un généreux orgueil !

Que t'importe, après tout, que cet ordre barbare
T'enchaîne loin des bords qui furent ton berceau ?
Que t'importe en quels lieux le destin te prépare
Un glorieux tombeau ?

Ni l'exil, ni les fers de ces tyrans du Tage
N'enchaîneront ta gloire aux bords où tu mourras :
Lisbonne la réclame, et voilà l'héritage
Que tu lui laisseras !

Ceux qui l'ont méconnu pleureront le grand homme ;
Athène à des proscrits ouvre son Panthéon ;

Coriolan expire, et les enfants de Rome
Revendiquent son nom.

Aux rivages des morts avant que de descendre,
Ovide lève au ciel ses suppliantes mains :
Aux Sarmates grossiers il a légué sa cendre,
Et sa gloire aux Romains.

LA PRIÈRE

Le roi brillant du jour, se couchant dans sa gloire,
Descend avec lenteur de son char de victoire :
Le nuage éclatant qui le cache à nos yeux
Conserve en sillons d'or sa trace dans les cieux,
Et d'un reflet de pourpre inonde l'étendue.
Comme une lampe d'or dans l'azur suspendue,
La lune se balance aux bords de l'horizon ;
Ses rayons affaiblis dorment sur le gazon,
Et le voile des nuits sur les monts se déplie.
C'est l'heure où la nature, un moment recueillie,
Entre la nuit qui tombe et le jour qui s'enfuit,
S'élève au créateur du jour et de la nuit,
Et semble offrir à Dieu, dans son brillant langage,
De la création le magnifique hommage.

Voilà le sacrifice immense, universel !
L'univers est le temple et la terre est l'autel ;
Les cieux en sont le dôme, et ses astres sans nombre,
Ces feux demi-voilés, pâle ornement de l'ombre,
Dans la voûte d'azur avec ordre semés,
Sont les sacrés flambeaux pour ce temple allumés :
Et ces nuages purs qu'un jour mourant colore,
Et qu'un souffle léger, du couchant à l'aurore,
Dans les plaines de l'air repliant mollement,
Roule en flocons de pourpre aux bords du firmament,
Sont les flots de l'encens qui monte et s'évapore
Jusqu'au trône du Dieu que la nature adore.

Mais ce temple est sans voix. Où sont les saints concerts ?
D'où s'élèvera l'hymne au roi de l'univers ?
Tout se tait : mon cœur seul parle dans ce silence.
La voix de l'univers, c'est mon intelligence.
Sur les rayons du soir, sur les ailes du vent,
Elle s'élève à Dieu comme un parfum vivant,
Et, donnant un langage à toute créature,
Prête, pour l'adorer, mon âme à la nature.
Seul, invoquant ici son regard paternel,
Je remplis le désert du nom de l'Éternel ;
Et celui qui, du sein de sa gloire infinie,
Des sphères qu'il ordonne écoute l'harmonie,
Écoute aussi la voix de mon humble raison,
Qui contemple sa gloire et murmure son nom.

Salut, principe et fin de toi-même et du monde !
Toi qui rends d'un regard l'immensité féconde,
Ame de l'univers, Dieu, père, créateur,
Sous tous ces noms divers, je crois en toi, Seigneur ;
Et, sans avoir besoin d'entendre ta parole,
Je lis au front des cieux mon glorieux symbole.
L'étendue à mes yeux révèle ta grandeur,
La terre ta bonté, les astres ta splendeur.
Tu t'es produit toi-même en ton brillant ouvrage !
L'univers tout entier réfléchit ton image,
Et mon âme à son tour réfléchit l'univers.
Ma pensée, embrassant tes attributs divers,
Partout autour de toi te découvre et t'adore,
Se contemple soi-même, et t'y découvre encore :
Ainsi l'astre du jour éclate dans les cieux,
Se réfléchit dans l'onde et se peint à mes yeux.

C'est peu de croire en toi, bonté, beauté suprême !
Je te cherche partout, j'aspire à toi, je t'aime !
Mon âme est un rayon de lumière et d'amour
Qui, du foyer divin détaché pour un jour,

De désirs dévorants loin de toi consumée,
Brûle de remonter à sa source enflammée.
Je respire, je sens, je pense, j'aime en toi !
Ce monde qui te cache est transparent pour moi ;
C'est toi que je découvre au fond de la nature,
C'est toi que je bénis dans toute créature.
Pour m'approcher de toi, j'ai fui dans ces déserts :
Là, quand l'aube, agitant son voile dans les airs,
Entr'ouvre l'horizon qu'un jour naissant colore,
Et sème sur les monts les perles de l'aurore,
Pour moi c'est ton regard qui, du divin séjour,
S'entr'ouvre sur le monde et lui répand le jour.
Quand l'astre à son midi, suspendant sa carrière,
M'inonde de chaleur, de vie et de lumière,
Dans ses puissants rayons, qui raniment mes sens,
Seigneur, c'est ta vertu, ton souffle que je sens ;
Et quand la nuit, guidant son cortège d'étoiles,
Sur le monde endormi jette ses sombres voiles,
Seul, au sein du désert et de l'obscurité,
Méditant de la nuit la douce majesté,
Enveloppé de calme, et d'ombre, et de silence,
Mon âme de plus près adore ta présence ;
D'un jour intérieur je me sens éclairer,
Et j'entends une voix qui me dit d'espérer.

Oui, j'espère, Seigneur, en ta magnificence :
Partout à pleines mains prodiguant l'existence,
Tu n'auras pas borné le nombre de mes jours
A ces jours d'ici-bas, si troublés et si courts.
Je te vois en tous lieux conserver et produire :
Celui qui peut créer dédaigne de détruire.
Témoin de ta puissance et sûr de ta bonté,
J'attends le jour sans fin de l'immortalité.
La mort m'entoure en vain de ses ombres funèbres.
Ma raison voit le jour à travers ces ténèbres ;
C'est le dernier degré qui m'approche de toi,

C'est le voile qui tombe entre ta face et moi.
Hâte pour moi, Seigneur, ce moment que j'implore ;
Ou, si dans tes secrets tu le retiens encore,
Entends du haut du ciel le cri de mes besoins !
L'atome et l'univers sont l'objet de tes soins :
Des dons de ta bonté soutiens mon indigence,
Nourris mon corps de pain, mon âme d'espérance ;
Réchauffe d'un regard de tes yeux tout-puissants
Mon esprit éclipsé par l'ombre de mes sens,
Et, comme le soleil aspire la rosée,
Dans ton sein à jamais absorbe ma pensée !

INVOCATION

O toi qui m'apparus dans ce désert du monde,
Habitante du ciel, passagère en ces lieux !
O toi qui fis briller dans cette nuit profonde
Un rayon d'amour à mes yeux ;
A mes yeux étonnés montre-toi tout entière ;
Dis-moi quel est ton nom, ton pays, ton destin :
Ton berceau fut-il sur la terre ?
Ou n'es-tu qu'un souffle divin ?

Vas-tu revoir demain l'éternelle lumière ?
Ou dans ce lieu d'exil, de deuil et de misère,
Dois-tu poursuivre encor ton pénible chemin ?
Ah ! quel que soit ton nom, ton destin, ta patrie,
O fille de la terre ou du divin séjour,
Ah ! laisse-moi toute ma vie
T'offrir mon culte ou mon amour.

Si tu dois comme nous achever ta carrière,
Sois mon appui, mon guide, et souffre qu'en tous lieux
De tes pas adorés je baise la poussière.
Mais si tu prends ton vol, et si, loin de nos yeux,
Sœur des anges, bientôt tu remontes près d'eux,
Après m'avoir aimé quelques jours sur la terre,
Souviens-toi de moi dans les cieux !

LA FOI

O néant ! ô Dieu seul que je puisse comprendre !
Silencieux abîme où je vais redescendre,
Pourquoi laissas-tu l'homme échapper de ta main ?
De quel sommeil profond je dormais dans ton sein !
Dans l'éternel oubli j'y dormirais encore :
Mes yeux n'auraient pas vu ce faux jour que j'abhorre,
Et dans ta longue nuit mon paisible sommeil
N'aurait jamais connu si songes ni réveil.

— Mais puisque je naquis, sans doute il fallait naître.
Si l'on m'eût consulté, j'aurais refusé l'être.
Vains regrets ! le destin me condamnait au jour,
Et je viens, ô soleil, te maudire à mon tour.

— Cependant, il est vrai, cette première aurore,
Ce réveil incertain d'un être qui s'ignore,
Cet espace infini s'ouvrant devant ses yeux,
Ce long regard de l'homme interrogeant les cieux,
Ce vague enchantement, ces torrents d'espérance,
Éblouissent les yeux au seuil de l'existence.
Salut, nouveau séjour où le temps m'a jeté,
Globe, témoin futur de ma félicité !
Salut, sacré flambeau qui nourris la nature,
Soleil, premier amour de toute créature !
Vastes cieux, qui cachez le Dieu qui vous a faits !
Terre, berceau de l'homme, admirable palais !
Homme semblable à moi, mon compagnon, mon frère,
Toi plus belle à mes yeux, à mon âme plus chère !

Salut, objets, témoins, instruments de bonheur !
Remplissez vos destins, je vous apporte un cœur...

— Que ce rêve est brillant ! mais, hélas ! c'est un rêve.
Il commençait alors ; maintenant il s'achève.
La douleur lentement m'entr'ouvre le tombeau :
Salut, mon dernier jour ! sois mon jour le plus beau !

J'ai vécu ; j'ai passé ce désert de la vie,
Où toujours sous mes pas chaque fleur s'est flétrie ;
Où toujours l'espérance, abusant ma raison,
Me montrait le bonheur dans un vague horizon ;
Où du vent de la mort les brûlantes haleines
Sous mes lèvres toujours tarissaient les fontaines.
Qu'un autre, s'exhalant en regrets superflus,
Redemande au passé ses jours qui ne sont plus,
Pleure de son printemps l'aurore évanouie,
Et consente à revivre une seconde vie :
Pour moi, quand le destin m'offrirait, à mon choix,
Le sceptre du génie ou le trône des rois,
La gloire, la beauté, les trésors, la sagesse,
Et joindrait à ses dons l'éternelle jeunesse,
J'en jure par la mort, dans un monde pareil,
Non, je ne voudrais pas rajeunir d'un soleil.
Je ne veux pas d'un monde où tout change, où tout passe ;
Où, jusqu'au souvenir, tout s'use et tout s'efface ;
Où tout est fugitif, périssable, incertain ;
Où le jour du bonheur n'a pas de lendemain.

— Combien de fois ainsi, trompé par l'existence,
De mon sein pour jamais j'ai banni l'espérance !
Combien de fois ainsi mon esprit abattu
A cru s'envelopper d'une froide vertu,
Et, rêvant de Zénon la trompeuse sagesse,
Sous un manteau stoïque a caché sa faiblesse !
Dans son indifférence un jour enseveli,

Pour trouver le repos il invoquait l'oubli :
Vain repos, faux sommeil ! — Tel qu'au pied des collines
Où Rome sort du sein de ses propres ruines,
L'œil voit dans ce chaos, confusément épars,
D'antiques monuments, de modernes remparts,
Des théâtres croulants, dont les frontons superbes
Dorment dans la poussière ou rampent sous les herbes,
Les palais des héros par les ronces couverts,
Des dieux couchés au seuil de leurs temples déserts,
L'obélisque éternel ombrageant la chaumière,
La colonne portant une image étrangère,
L'herbe dans le forum, les fleurs dans les tombeaux,
Et ces vieux panthéons peuplés de dieux nouveaux ;
Tandis que, s'élevant de distance en distance,
Un faible bruit de vie interrompt ce silence...
Telle est notre âme après ces longs ébranlements :
Secouant la raison jusqu'en ses fondements,
Le malheur n'en fait plus qu'une immense ruine,
Où comme un grand débris le désespoir domine ;
De sentiments éteints silencieux chaos,
Éléments opposés, sans vie et sans repos,
Restes des passions par le temps effacées,
Combat désordonné de vœux et de pensées,
Souvenirs expirants, regrets, dégoûts, remord.
Si du moins ces débris nous attestaient sa mort !
Mais sous ce vaste deuil l'âme encore est vivante ;
Ce feu sans aliment soi-même s'alimente ;
Il renaît de sa cendre, et ce fatal flambeau
Craint de brûler encore au delà du tombeau.

Ame, qui donc es-tu ? flamme qui me dévore,
Dois-tu vivre après moi ? dois-tu souffrir encore ?
Hôte mystérieux, que vas-tu devenir ?
Au grand flambeau du jour vas-tu te réunir ?
Peut-être de ce feu tu n'es qu'une étincelle,
Qu'un rayon égaré, que cet astre rappelle ;

Peut-être que, mourant lorsque l'homme est détruit,
Tu n'es qu'un suc plus pur que la terre a produit,
Une fange animée, une argile pensante...
Mais que vois-je ? A ce mot tu frémis d'épouvante :
Redoutant le néant, et lasse de souffrir,
Hélas ! tu crains de vivre et trembles de mourir.

— Qui te révélera, redoutable mystère ?
J'écoute en vain la voix des sages de la terre :
Le doute égare aussi ces sublimes esprits,
Et de la même argile ils ont été pétris.
Rassemblant les rayons de l'antique sagesse,
Socrate te cherchait aux beaux jours de la Grèce,
Platon à Sunium te cherchait après lui :
Deux mille ans sont passés, je te cherche aujourd'hui ;
Deux mille ans passeront, et les enfants des hommes
S'agiteront encor dans la nuit où nous sommes.
La vérité rebelle échappe à nos regards,
Et Dieu seul réunit tous ses rayons épars.

— Ainsi, prêt à fermer mes yeux à la lumière,
Nul espoir ne viendra consoler ma paupière :
Mon âme aura passé, sans guide et sans flambeau,
De la nuit d'ici-bas dans la nuit du tombeau,
Et j'emporte au hasard, au monde où je m'élance,
Ma vertu sans espoir, mes maux sans récompense.
Réponds-moi, Dieu cruel ! S'il est vrai que tu sois,
J'ai donc le droit fatal de maudire tes lois !
Après le poids du jour, du moins le mercenaire
Le soir s'assied à l'ombre, et reçoit son salaire ;
Et moi, quand je fléchis sous le fardeau du sort,
Quand mon jour est fini, mon salaire est la mort !

. . . . . .
. . . . . .

— Mais, tandis qu'exhalant le doute et le blasphème,
Les yeux sur mon tombeau, je pleure sur moi-même,
La foi, se réveillant comme un doux souvenir,
Jette un rayon d'espoir sur mon pâle avenir,
Sous l'ombre de la mort me ranime et m'enflamme,
Et rend à mes vieux jours la jeunesse de l'âme.
Je remonte, aux lueurs de ce flambeau divin,
Du couchant de ma vie à son riant matin ;
J'embrasse d'un regard la destinée humaine ;
A mes yeux satisfaits tout s'ordonne et s'enchaîne ;
Je lis dans l'avenir la raison du présent ;
L'espoir ferme après moi les portes du néant,
Et, rouvrant l'horizon à mon âme ravie,
M'explique par la mort l'énigme de la vie.

Cette foi qui m'attend au bord de mon tombeau,
Hélas ! il m'en souvient, plana sur mon berceau.
De la terre promise immortel héritage,
Les pères à leurs fils l'ont transmis d'âge en âge.
Notre esprit la reçoit à son premier réveil,
Comme les dons d'en haut, la vie et le soleil ;
Comme le lait de l'âme, en ouvrant la paupière,
Elle a coulé pour nous des lèvres d'une mère ;
Elle a pénétré l'homme en sa tendre saison ;
Son flambeau dans les cœurs précéda la raison.
L'enfant, en essayant sa première parole,
Balbutie au berceau son sublime symbole,
Et, sous l'œil maternel germant à son insu,
Il la sent dans son cœur croître avec la vertu.

Ah ! si la vérité fut faite pour la terre,
Sans doute elle a reçu ce simple caractère ;
Sans doute, dès l'enfance offerte à nos regards,
Dans l'esprit par les sens entrant de toutes parts,
Comme les purs rayons de la céleste flamme,
Elle a dû dès l'aurore environner notre âme,

De l'esprit par l'amour descendre dans les cœurs,
S'unir au souvenir, se fondre dans les mœurs ;
Ainsi qu'un grain fécond que l'hiver couvre encore,
Dans notre sein longtemps germer avant d'éclore,
Et, quand l'homme a passé son orageux été,
Donner son fruit divin pour l'immortalité.

Soleil mystérieux, flambeau d'une autre sphère,
Prête à mes yeux mourants ta mystique lumière !
Pars du sein du Très-Haut, rayon consolateur !
Astre vivifiant, lève-toi dans mon cœur !
Hélas ! je n'ai que toi : dans mes heures funèbres,
Ma raison qui pâlit m'abandonne aux ténèbres ;
Cette raison superbe, insuffisant flambeau,
S'éteint comme la vie aux portes du tombeau.
Viens donc la remplacer, ô céleste lumière !
Viens d'un jour sans nuage inonder ma paupière ;
Tiens-moi lieu du soleil que je ne dois plus voir,
Et brille à l'horizon comme l'astre du soir !

LE GOLFE DE BAIA

Vois-tu comme le flot paisible
Sur le rivage vient mourir ?
Vois-tu le volage zéphyr
Rider, d'une haleine insensible,
L'onde qu'il aime à parcourir ?
Montons sur la barque légère
Que ma main guide sans efforts,
Et de ce golfe solitaire
Rasons timidement les bords.

Loin de nous déjà fuit la rive :
Tandis que d'une main craintive
Tu tiens le docile aviron,
Courbé sur la rame bruyante,
Au sein de l'onde frémissante
Je trace un rapide sillon.

Dieu ! quelle fraîcheur on respire !
Plongé dans le sein de Téthys,
Le soleil a cédé l'empire
A la pâle reine des nuits :
Le sein des fleurs demi-fermées
S'ouvre, et de vapeurs embaumées
En ce moment remplit les airs ;
Et du soir la brise légère
Des plus doux parfums de la terre
A son tour embaume les mers.

Quels chants sur ces flots retentissent ?
Quels chants éclatent sur ces bords ?
De ces doux concerts qui s'unissent
L'écho prolonge les accords.
N'osant se fier aux étoiles,
Le pêcheur, repliant ses voiles,
Salue, en chantant, son séjour ;
Tandis qu'une folle jeunesse
Pousse au ciel des cris d'allégresse,
Et fête son heureux retour.

Mais déjà l'ombre plus épaisse
Tombe, et brunit les vastes mers ;
Le bord s'efface, le bruit cesse,
Le silence occupe les airs.
C'est l'heure où la Mélancolie
S'assied pensive et recueillie
Aux bords silencieux des mers,
Et, méditant sur les ruines,
Contemple au penchant des collines
Ce palais, ces temples déserts.

O de la liberté vieille et sainte patrie !
Terre autrefois féconde en sublimes vertus,
Sous d'indignes Césars [1] maintenant asservie,
Ton empire est tombé, tes héros ne sont plus !
Mais dans ton sein l'âme agrandie
Croit sur leurs monuments respirer leur génie,
Comme on respire encor dans un temple aboli
La majesté du dieu dont il était rempli.
Mais n'interrogeons pas vos cendres généreuses,
Vieux Romains, fiers Catons, mânes des deux Brutus !
Allons redemander à ces murs abattus
Des souvenirs plus doux, des ombres plus heureuses.

1. Ceci était écrit en 1813.

Horace, dans ce frais séjour,
Dans une retraite embellie
Par le plaisir et le génie,
Fuyait les pompes de la cour ;
Properce y visitait Cynthie,
Et sous les regards de Délie
Tibulle y modulait les soupirs de l'amour.
Plus loin, voici l'asile où vint chanter le Tasse,
Quand, victime à la fois du génie et du sort,
Errant dans l'univers, sans refuge et sans port,
La pitié recueillit son illustre disgrâce.
Non loin des mêmes bords, plus tard il vint mourir ;
La gloire l'appelait, il arrive, il succombe :
La palme qui l'attend devant lui semble fuir,
Et son laurier tardif n'ombrage que sa tombe.

Colline de Baïa ! poétique séjour !
Voluptueux vallon qu'habita tour à tour
Tout ce qui fut grand dans le monde,
Tu ne retentis plus de gloire ni d'amour.
Pas une voix qui me réponde,
Que le bruit plaintif de cette onde,
Ou l'écho réveillé des débris d'alentour !

Ainsi tout change, ainsi tout passe ;
Ainsi nous-mêmes nous passons,
Hélas ! sans laisser plus de trace
Que cette barque où nous glissons
Sur cette mer où tout s'efface.

LE TEMPLE

Qu'il est doux, quand du soir l'étoile solitaire,
Précédant de la nuit le char silencieux,
S'élève lentement dans la voûte des cieux,
Et que l'ombre et le jour se disputent la terre ;
Qu'il est doux de porter ses pas religieux
Dans le fond du vallon, vers ce temple rustique
Dont la mousse a couvert le modeste portique,
Mais où le ciel encor parle à des cœurs pieux !

Salut, bois consacré ! Salut, champ funéraire,
Des tombeaux du village humble dépositaire !
Je bénis en passant tes simples monuments.
Malheur à qui des morts profane la poussière !
J'ai fléchi le genou devant leur humble pierre,
Et la nef a reçu mes pas retentissants.

Quelle nuit ! quel silence ! Au fond du sanctuaire
A peine on aperçoit la tremblante lumière
De la lampe qui brûle auprès des saints autels.
Seule elle luit encor quand l'univers sommeille,
Emblème consolant de la bonté qui veille
Pour recueillir ici les soupirs des mortels.

Avançons. Aucun bruit n'a frappé mon oreille ;
Le parvis frémit seul sous mes pas mesurés ;
Du sanctuaire enfin j'ai franchi les degrés.
Murs sacrés, saints autels ! je suis seul, et mon âme

Peut verser devant vous ses douleurs et sa flamme,
Et confier au ciel des accents ignorés,
Que lui seul connaîtra, que vous seuls entendrez.

Mais quoi ! de ces autels j'ose approcher sans crainte !
J'ose apporter, grand Dieu, dans cette auguste enceinte
Un cœur encor brûlant de douleur et d'amour !
Et je ne tremble pas que ta majesté sainte
Ne venge le respect qu'on doit à son séjour !
Non, je ne rougis plus du feu qui me consume :
L'amour est innocent quand la vertu l'allume.
Aussi pur que l'objet à qui je l'ai juré,
Le mien brûle mon cœur, mais c'est d'un feu sacré ;
La constance l'honore et le malheur l'épure.
Je l'ai dit à la terre, à toute la nature ;
Devant tes saints autels je l'ai dit sans effroi :
J'oserais, Dieu puissant, la nommer devant toi.
Oui, malgré la terreur que ton temple m'inspire,
Ma bouche a murmuré tout bas le nom d'Elvire ;
Et ce nom répété de tombeaux en tombeaux,
Comme l'accent plaintif d'une ombre qui soupire,
De l'enceinte funèbre a troublé le repos.

Adieu, froids monuments ! adieu, saintes demeures !
Deux fois l'écho nocturne a répété les heures,
Depuis que devant vous mes larmes ont coulé :
Le ciel a vu ces pleurs, et je sors consolé.
Peut-être au même instant, sur un autre rivage,
Elvire veille aussi, seule avec mon image,
Et dans un temple obscur, les yeux baignés de pleurs,
Vient aux autels déserts confier ses douleurs.

CHANTS LYRIQUES DE SAUL

IMITATION DES PSAUMES DE DAVID

Je répandrai mon âme au seuil du sanctuaire,
Seigneur ; dans ton nom seul je mettrai mon espoir ;
Mes cris t'éveilleront, et mon humble prière
S'élèvera vers toi comme l'encens du soir !

Dans quel abaissement ma gloire s'est perdue !
J'erre sur la montagne ainsi qu'un passereau ;
Et, par tant de rigueurs mon âme confondue,
Mon âme est devant toi comme un désert sans eau.

Pour mes fiers ennemis ce deuil est une fête ;
Ils se montrent, Seigneur, ton Christ humilié.
« Le voilà, disent-ils ; ses dieux l'ont oublié ;
Et Moloch en passant a secoué la tête
Et souri de pitié ! »

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Seigneur, tendez votre arc ; levez-vous, jugez-moi !
Remplissez mon carquois de vos flèches brûlantes !
Que des hauteurs du ciel vos foudres dévorantes
Portent sur eux la mort qu'ils appelaient sur moi !

Dieu se lève, il s'élance : il abaisse la voûte
De ces cieux éternels ébranlés sous ses pas ;
Le soleil et la foudre ont éclairé sa route ;
Ses anges devant lui font voler le trépas.

Le feu de son courroux fait monter la fumée,
Son éclat a fendu les nuages des cieux ;
La terre est consumée
D'un regard de ses yeux.

Il parle ; sa voix foudroyante
A fait chanceler d'épouvante
Les cèdres du Liban, les rochers des déserts ;
Le Jourdain montre à nu sa source reculée ;
De la terre ébranlée
Les os sont découverts.

Le Seigneur m'a livré la race criminelle
Des superbes enfants d'Ammon.
Levez-vous, ô Saül ! et que l'ombre éternelle
Engloutisse jusqu'à leur nom !

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Que vois-je ? vous tremblez, orgueilleux oppresseurs !
Le héros prend sa lance,
Il l'agite, il s'élance ;
A sa seule présence,
La terreur de ses yeux a passé dans vos cœurs.

Fuyez !... Il est trop tard : sa redoutable épée
Décrit autour de vous un cercle menaçant,
En tout lieu vous poursuit, en tout lieu vous attend,
Et, déjà mille fois dans votre sang trempée,
S'enivre encor de votre sang.

Son coursier superbe
Foule comme l'herbe
Le corps des mourants ;
Le héros l'excite,
Et le précipite
A travers les rangs ;
Les feux l'environnent,
Les casques résonnent
Sous ses pieds sanglants :
Devant sa carrière
Cette foule altière
Tombe tout entière
Sous ses traits brûlants,
Comme la poussière
Qu'emportent les vents.

Où sont ces fiers Ismaélites,
Ces enfants de Moab, cette race d'Édom,
Iduméens, guerriers d'Ammon,
Et vous, superbes fils de Tyr et de Sidon,
Et vous, cruels Amalécites ?

Les voilà devant moi comme un fleuve tari,
Et leur mémoire même avec eux a péri !...
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Que de biens le Seigneur m'apprête !
Qu'il couronne d'honneurs la vieillesse du roi !
Éphraïm, Manassé, Galaad, sont à moi ;
Jacob, mon bouclier, est l'appui de ma tête.
Que de biens le Seigneur m'apprête !
Qu'il couronne d'honneurs la vieillesse du roi !

Des bords où l'aurore se lève
Aux bords où le soleil achève
Son cours tracé par l'Éternel,
L'opulente Saba, la grasse Éthiopie,
La riche mer de Tyr, les déserts d'Arabie,
Adorent le roi d'Israël.

Peuples, frappez des mains ! le Roi des rois s'avance !
Il monte, il s'est assis sur son trône éclatant ;
Il pose de Sion l'éternel fondement ;
La montagne frémit de joie et d'espérance.
Peuples, frappez des mains ! le Roi des rois s'avance !
Il pose de Sion l'éternel fondement.

De sa main pleine de justice
Il verse aux nations l'abondance et la paix.
Réjouis-toi, Sion ! sous ton ombre propice,
Ainsi que le palmier qui parfume Cadès,
La paix et l'équité fleurissent à jamais.
De sa main pleine de justice
Il verse aux nations l'abondance et la paix.

Dieu chérit de Sion les sacrés tabernacles
Plus que les tentes d'Israël ;
Il y fait sa demeure, il y rend ses oracles,
Il y fait éclater sa gloire et ses miracles :
Sion, ainsi que lui ton nom est immortel.
Dieu chérit de Sion les sacrés tabernacles
Plus que les tentes d'Israël.

C'est là qu'un jour vaut mieux que mille ;
C'est là qu'environné de la troupe docile
De ses nombreux enfants, sa gloire et son appui,
Le roi vieillit, semblable à l'olivier fertile
Qui voit ses rejetons fleurir autour de lui.

HYMNE AU SOLEIL

Vous avez pris pitié de sa longue douleur ;
Vous me rendez le jour, Dieu que l'amour implore !
Déjà mon front, couvert d'une molle pâleur,
Des teintes de la vie à ses yeux se colore ;
Déjà dans tout mon être une douce chaleur
Circule avec mon sang, remonte dans mon cœur :
Je renais pour aimer encore !

Mais la nature aussi se réveille en ce jour ;
Au doux soleil de mai nous la voyons renaître :
Les oiseaux de Vénus autour de ma fenêtre,
Du plus chéri des mois proclament le retour !
Guide mes premiers pas dans nos vertes campagnes,
Conduis-moi, chère Elvire, et soutiens ton amant.
Je veux voir le soleil s'élever lentement,
Précipiter son char du haut de nos montagnes,
Jusqu'à l'heure où dans l'onde il ira s'engloutir,
Et cédera les airs au nocturne zéphyr.
Viens ! Que crains-tu pour moi ? le ciel est sans nuage :
Ce plus beau de nos jours passera sans orage ;
Et c'est l'heure où déjà, sur les gazons en fleurs,
Dorment près des troupeaux les paisibles pasteurs.

Dieu, que les airs sont doux ! que la lumière est pure !
Tu règnes en vainqueur sur toute la nature,

O soleil ! et des cieux, où ton char est porté,
Tu lui verses la vie et la fécondité.
Le jour où, séparant la nuit de la lumière,
L'Éternel te lança dans ta vaste carrière,
L'univers tout entier te reconnut pour roi ;
Et l'homme, en t'adorant, s'inclina devant toi.
De ce jour, poursuivant ta carrière enflammée,
Tu décris sans repos ta route accoutumée ;
L'éclat de tes rayons ne s'est point affaibli,
Et sous la main des temps ton front n'a point pâli !

Quand la voix du matin vient réveiller l'aurore,
L'Indien prosterné te bénit et t'adore ;
Et moi, quand le midi de ses feux bienfaisants
Ranime par degrés mes membres languissants,
Il me semble qu'un Dieu dans tes rayons de flamme,
En échauffant mon sein, pénètre dans mon âme !
Et je sens de ses fers mon esprit détaché,
Comme si du Très-Haut le bras m'avait touché.
Mais... ton sublime auteur défend-il de le croire ?
N'es-tu point, ô soleil, un rayon de sa gloire ?
Quand tu vas mesurant l'immensité des cieux,
O soleil, n'es-tu point un regard de ses yeux ?

Ah ! si j'ai quelquefois, aux jours de l'infortune,
Blasphémé du soleil la lumière importune,
Si j'ai maudit les dons que j'ai reçus de toi,
Dieu, qui lis dans nos cœurs, ô Dieu, pardonne-moi !
Je n'avais pas goûté la volupté suprême
De revoir la nature auprès de ce que j'aime,
De sentir dans mon cœur, aux rayons d'un beau jour,
Redescendre à la fois et la vie et l'amour.
Insensé ! j'ignorais tout le prix de la vie ;
Mais ce jour me l'apprend, et je te glorifie !

ADIEU

Oui, j'ai quitté ce port tranquille,
Ce port si longtemps appelé,
Où loin des ennuis de la ville,
Dans un loisir doux et facile,
Sans bruit mes jours auraient coulé.
J'ai quitté l'obscure vallée,
Le toit champêtre d'un ami ;
Loin des bocages de Bissy,
Ma muse, à regret exilée,
S'éloigne, triste et désolée,
Du séjour qu'elle avait choisi.
Nous n'irons plus dans les prairies,
Au premier rayon du matin,
Égarer, d'un pas incertain,
Nos poétiques rêveries.
Nous ne verrons plus le soleil,
Du haut des cimes d'Italie
Précipitant son char vermeil,
Semblable au père de la vie,
Rendre à la nature assoupie
Le premier éclat du réveil.
Nous ne goûterons plus votre ombre,
Vieux pins, l'honneur de ces forêts ;
Vous n'entendrez plus nos secrets ;
Sous cette grotte humide et sombre
Nous ne chercherons plus le frais ;
Et le soir, au temple rustique,

Quand la cloche mélancolique
Appellera tout le hameau,
Nous n'irons plus, à la prière,
Nous courber sur la simple pierre
Qui couvre un rustique tombeau.
Adieu, vallons ! adieu, bocages !
Lac azuré, roches sauvages,
Bois touffus, tranquille séjour,
Séjour des heureux et des sages,
Je vous ai quittés sans retour !

Déjà ma barque fugitive,
Au souffle des zéphyrs trompeurs,
S'éloigne à regret de la rive
Que m'offraient des dieux protecteurs.
J'affronte de nouveaux orages ;
Sans doute à de nouveaux naufrages
Mon frêle esquif est dévoué ;
Et pourtant, à la fleur de l'âge,
Sur quels écueils, sur quel rivage
Déjà n'ai-je pas échoué ?
Mais d'une plainte téméraire
Pourquoi fatiguer le destin ?
A peine au milieu du chemin,
Faut-il regarder en arrière ?
Mes lèvres à peine ont goûté
Le calice amer de la vie,
Loin de moi je l'ai rejeté ;
Mais l'arrêt cruel est porté :
Il faut boire jusqu'à la lie !
Lorsque mes pas auront franchi
Les deux tiers de notre carrière,
Sous le poids d'une vie entière
Quand mes cheveux auront blanchi,
Je reviendrai du vieux Bissy
Visiter le toit solitaire

Où le ciel me garde un ami.
Dans quelque retraite profonde,
Sous les arbres par lui plantés,
Nous verrons couler comme l'onde
La fin de nos jours agités.
Là, sans crainte et sans espérance,
Sur notre orageuse existence
Ramenés par le souvenir,
Jetant nos regards en arrière,
Nous mesurerons la carrière
Qu'il aura fallu parcourir.

Tel un pilote octogénaire,
Du haut d'un rocher solitaire,
Le soir, tranquillement assis,
Laisse au loin égarer sa vue,
Et contemple encor l'étendue
Des mers qu'il sillonna jadis.

LA SEMAINE SAINTE
A LA ROCHE-GUYON

Ici viennent mourir les derniers bruits du monde ;
Nautoniers sans étoile, abordez ! c'est le port :
Ici l'âme se plonge en une paix profonde,
Et cette paix n'est pas la mort.

Ici jamais le ciel n'est orageux ni sombre ;
Un jour égal et pur y repose les yeux :
C'est ce vivant soleil, dont le soleil est l'ombre,
Qui le répand du haut des cieux.

Comme un homme éveillé longtemps avant l'aurore,
Jeunes, nous avons fui dans cet heureux séjour ;
Notre rêve est fini, le vôtre dure encore :
Éveillez-vous ! voilà le jour.

Cœurs tendres approchez ! Ici l'on aime encore ;
Mais l'amour, épuré, s'allume sur l'autel :
Tout ce qu'il a d'humain à ce feu s'évapore ;
Tout ce qui reste est immortel !

La prière, qui veille en ces saintes demeures,
De l'astre matinal nous annonce le cours ;
Et, conduisant pour nous le char pieux des heures,
Remplit et mesure nos jours.

L'airain religieux s'éveille avec l'aurore ;
Il mêle notre hommage à la voix des zéphyrs ;
Et les airs, ébranlés sous le marteau sonore,
Prennent l'accent de nos soupirs.

Dans le creux du rocher, sous une voûte obscure,
S'élève un simple autel : Roi du ciel, est-ce toi ?
Oui ; contraint par l'amour, le Dieu de la nature
Y descend, visible à la foi.

Que ma raison se taise, et que mon cœur adore !
La croix à mes regards révèle un nouveau jour ;
Aux pieds d'un Dieu mourant puis-je douter encore ?
Non : l'amour m'explique l'amour.

Tous ces fronts prosternés, ce feu qui les embrase,
Ces parfums, ces soupirs s'exhalant du saint lieu,
Ces élans enflammés, ces larmes de l'extase,
Tout me répond que c'est un Dieu.

Favoris du Seigneur, souffrez qu'à votre exemple,
Ainsi qu'un mendiant aux portes d'un palais,
J'adore aussi de loin, sur le seuil de son temple,
Le Dieu qui vous donne la paix.

Ah ! laissez-moi mêler mon hymne à vos louanges !
Que mon encens souillé monte avec votre encens !
Jadis les fils de l'homme aux saints concerts des anges
Ne mêlaient-ils pas leurs accents ?

Du nombre des vivants chaque aurore m'efface ;
Je suis rempli de jours, de douleurs, de remords.
Sous le portique obscur venez marquer ma place,
Ici, près du séjour des morts !

Souffrez qu'un étranger veille auprès de leur cendre,
Brûlant sur un cercueil comme ces saints flambeaux !
La mort m'a tout ravi, la mort doit tout me rendre ;
J'attends le réveil des tombeaux.

Ah ! puissé-je près d'eux, au gré de mon envie,
A l'ombre de l'autel, et non loin de ce port,
Seul, achever ainsi les restes de ma vie
Entre l'espérance et la mort !

LE CHRÉTIEN MOURANT

Qu'entends-je ? autour de moi l'airain sacré résonne !
Quelle foule pieuse en pleurant m'environne ?
Pour qui ce chant funèbre et ce pâle flambeau ?
O mort ! est-ce ta voix qui frappe mon oreille
Pour la dernière fois ? Hé quoi ! je me réveille
Sur le bord du tombeau !

O toi, d'un feu divin précieuse étincelle,
De ce corps périssable habitante immortelle,
Dissipe ces terreurs : la mort vient t'affranchir !
Prends ton vol, ô mon âme, et dépouille tes chaînes !
Déposer le fardeau des misères humaines,
Est-ce donc là mourir ?

Oui, le temps a cessé de mesurer mes heures.
Messagers rayonnants des célestes demeures,
Dans quels palais nouveaux allez-vous me ravir ?
Déjà, déjà je nage en des flots de lumière ;
L'espace devant moi s'agrandit, et la terre
Sous mes pieds semble fuir !

Mais qu'entends-je ? Au moment où mon âme s'éveille,
Des soupirs, des sanglots ont frappé mon oreille !
Compagnons de l'exil, quoi ! vous pleurez ma mort !
Vous pleurez ! et déjà dans la coupe sacrée
J'ai bu l'oubli des maux, et mon âme enivrée
Entre au céleste port.

DIEU

A M. L'ABBÉ F. DE LAMENNAIS

Oui, mon âme se plaît à secouer ses chaînes :
Déposant le fardeau des misères humaines,
Laissant errer mes sens dans ce monde des corps,
Au monde des esprits je monte sans efforts.
Là, foulant à mes pieds cet univers visible,
Je plane en liberté dans les champs du possible.
Mon âme est à l'étroit dans sa vaste prison :
Il me faut un séjour qui n'ait pas d'horizon.

Comme une goutte d'eau dans l'Océan versée,
L'infini dans son sein absorbe ma pensée :
Là, reine de l'espace et de l'éternité,
Elle ose mesurer le temps, l'immensité,
Aborder le néant, parcourir l'existence,
Et concevoir de Dieu l'inconcevable essence.
Mais sitôt que je veux peindre ce que je sens,
Toute parole expire en efforts impuissants :
Mon âme croit parler, ma langue embarrassée
Frappe l'air de vingt sons, ombre de ma pensée.
Dieu fit pour les esprits deux langages divers :
En sons articulés l'un vole dans les airs ;
Ce langage borné s'apprend parmi les hommes;
Il suffit aux besoins de l'exil où nous sommes,
Et, suivant des mortels les destins inconstants
Change avec les climats ou passe avec les temps.

L'autre, éternel, sublime, universel, immense,
Est le langage inné de toute intelligence :
Ce n'est point un son mort dans les airs répandu,
C'est un verbe vivant dans le cœur entendu ;
On l'entend, on l'explique, on le parle avec l'âme ;
Ce langage senti touche, illumine, enflamme :
De ce que l'âme éprouve interprètes brûlants,
Il n'a que des soupirs, des ardeurs, des élans ;
C'est la langue du ciel que parle la prière,
Et que le tendre amour comprend seul sur la terre.

Aux pures régions où j'aime à m'envoler,
L'enthousiasme aussi vient me la révéler ;
Lui seul est mon flambeau dans cette nuit profonde,
Et mieux que la raison il m'explique le monde.
Viens donc ! il est mon guide, et je veux t'en servir.
A ses ailes de feu, viens, laisse-toi ravir !
Déjà l'ombre du monde à nos regards s'efface :
Nous échappons au temps, nous franchissons l'espace ;
Et, dans l'ordre éternel de la réalité,
Nous voilà face à face avec la vérité !

Cet astre universel, sans déclin, sans aurore,
C'est Dieu, c'est ce grand tout, qui soi-même s'adore !
Il est ; tout est en lui : l'immensité, les temps,
De son être infini sont les purs éléments ;
L'espace est son séjour, l'éternité son âge ;
Le jour est son regard, le monde est son image :
Tout l'univers subsiste à l'ombre de sa main ;
L'être à flots éternels découlant de son sein,
Comme un fleuve nourri par cette source immense,
S'en échappe, et revient finir où tout commence.

Sans bornes comme lui, ses ouvrages parfaits
Bénissent en naissant la main qui les a faits ;

Il peuple l'infini chaque fois qu'il respire ;
Pour lui, vouloir c'est faire, exister c'est produire !
Tirant tout de soi seul, rapportant tout à soi,
Sa volonté suprême est sa suprême loi.
Mais cette volonté, sans ombre et sans faiblesse,
Est à la fois puissance, ordre, équité, sagesse.
Sur tout ce qui peut être il l'exerce à son gré ;
Le néant jusqu'à lui s'élève par degré :
Intelligence, amour, force, beauté, jeunesse,
Sans s'épuiser jamais, il peut donner sans cesse ;
Et, comblant le néant de ses dons précieux,
Des derniers rangs de l'être il peut tirer des dieux !
Mais ces dieux de sa main, ces fils de sa puissance,
Mesurent d'eux à lui l'éternelle distance,
Tendant par leur nature à l'être qui les fit :
Il est leur fin à tous, et lui seul se suffit !

Voilà, voilà le Dieu que tout esprit adore,
Qu'Abraham a servi, que rêvait Pythagore,
Que Socrate annonçait, qu'entrevoyait Platon ;
Ce Dieu que l'univers révèle à la raison,
Que la justice attend, que l'infortune espère,
Et que le Christ enfin vint montrer à la terre !
Ce n'est plus là ce Dieu par l'homme fabriqué,
Ce Dieu par l'imposture à l'erreur expliqué,
Ce Dieu défiguré par la main des faux prêtres,
Qu'adoraient en tremblant nos crédules ancêtres :
Il est seul, il est un, il est juste, il est bon ;
La terre voit son œuvre, et le ciel sait son nom !

Heureux qui le connaît ! plus heureux qui l'adore !
Qui, tandis que le monde ou l'outrage ou l'ignore,
Seul, aux rayons pieux des lampes de la nuit,
S'élève au sanctuaire où la foi l'introduit,
Et, consumé d'amour et de reconnaissance,
Brûle, comme l'encens, son âme en sa présence !

Mais, pour monter à lui, notre esprit abattu
Doit emprunter d'en haut sa force et sa vertu ;
Il faut voler au ciel sur des ailes de flamme :
Le désir et l'amour sont les ailes de l'âme.

Ah ! que ne suis-je né dans l'âge où les humains,
Jeunes, à peine encore échappés de ses mains,
Près de Dieu par le temps, plus près par l'innocence,
Conversaient avec lui, marchaient en sa présence !
Que n'ai-je vu le monde à son premier soleil !
Que n'ai-je entendu l'homme à son premier éveil !
Tout lui parlait de toi, tu lui parlais toi-même ;
L'univers respirait ta majesté suprême ;
La nature, sortant des mains du Créateur,
Étalait en tous sens le nom de son auteur :
Ce nom, caché depuis sous la rouille des âges,
En traits plus éclatants brillait sur tes ouvrages ;
L'homme dans le passé ne remontait qu'à toi ;
Il invoquait son père, et tu disais : « C'est moi ».

Longtemps comme un enfant ta voix daigna l'instruire,
Et par la main longtemps tu voulus le conduire.
Que de fois dans ta gloire à lui tu t'es montré,
Aux vallons de Sennar, aux chênes de Membré,
Dans le buisson d'Horeb, ou sur l'auguste cime
Où Moïse aux Hébreux dictait sa soi sublime !
Ces enfants de Jacob, premiers-nés des humains,
Reçurent quarante ans la manne de tes mains :
Tu frappais leur esprit par tes vivants oracles ;
Tu parlais à leurs yeux par la voix des miracles ;
Et lorsqu'ils t'oubliaient, tes anges descendus
Rappelaient ta mémoire à leurs cœurs éperdus.
Mais enfin, comme un fleuve éloigné de sa source,
Ce souvenir si pur s'altéra dans sa course ;
De cet astre vieilli la sombre nuit des temps
Éclipsa par degrés les rayons éclatants.

Tu cessas de parler : l'oubli, la main des âges,
Usèrent ce grand nom empreint dans tes ouvrages ;
Les siècles en passant firent pâlir la foi ;
L'homme plaça le doute entre le monde et toi.

Oui, ce monde, Seigneur, est vieilli pour ta gloire ;
Il a perdu ton nom, ta trace et ta mémoire ;
Et pour les retrouver il nous faut, dans son cours,
Remonter flots à flots le long fleuve des jours.
Nature, firmament ! l'œil en vain vous contemple :
Hélas ! sans voir le Dieu, l'homme admire le temple ;
Il voit, il suit en vain, dans les déserts des cieux,
De leurs mille soleils le cours mystérieux ;
Il ne reconnaît plus la main qui les dirige :
Un prodige éternel cesse d'être un prodige.
Comme ils brillaient hier, ils brilleront demain !
Qui sait où commença leur glorieux chemin ?
Qui sait si ce flambeau, qui luit et qui féconde,
Une première fois s'est levé sur le monde ?
Nos pères n'ont point vu briller son premier tour,
Et les jours éternels n'ont point de premier jour.
Sur le monde moral en vain ta providence
Dans ces grands changements révèle ta présence,
C'est en vain qu'en tes jeux l'empire des humains
Passe d'un sceptre à l'autre, errant de mains en mains ;
Nos yeux, accoutumés à sa vicissitude,
Se sont fait de la gloire une froide habitude :
Les siècles ont tant vu de ces grands coups du sort !
Le spectacle est usé, l'homme engourdi s'endort.

Réveille-nous, grand Dieu ! parle, et change le monde ;
Fais entendre au néant ta parole féconde :
Il est temps ! lève-toi ! sors de ce long repos ;
Tire un autre univers de cet autre chaos.
A nos yeux assoupis il faut d'autres spectacles ;
A nos esprits flottants il faut d'autres miracles.

Change l'ordre des cieux, qui ne nous parle plus !
Lance un nouveau soleil à nos yeux éperdus ;
Détruis ce vieux palais, indigne de ta gloire ;
Viens ! montre-toi toi-même, et force-nous de croire !
Mais peut-être, avant l'heure où dans les cieux déserts
Le soleil cessera d'éclairer l'univers,
De ce soleil moral la lumière éclipsée
Cessera par degrés d'éclairer la pensée,
Et le jour qui verra ce grand flambeau détruit
Plongera l'univers dans l'éternelle nuit !
Alors tu briseras ton inutile ouvrage.
Ses débris foudroyés rediront d'âge en âge :
« Seul je suis ! hors de moi rien ne peut subsister !
L'homme cessa de croire, il cessa d'exister ! »

L'AUTOMNE

Salut, bois couronnés d'un reste de verdure !
Feuillages jaunissants sur les gazons épars !
Salut, derniers beaux jours ! le deuil de la nature
Convient à la douleur et plaît à mes regards.

Je suis d'un pas rêveur le sentier solitaire ;
J'aime à revoir encor, pour la dernière fois,
Ce soleil pâlissant, dont la faible lumière
Perce à peine à mes pieds l'obscurité des bois.

Oui, dans ces jours d'automne où la nature expire,
A ses regards voilés, je trouve plus d'attraits ;
C'est l'adieu d'un ami, c'est le dernier sourire
Des lèvres que la mort va fermer pour jamais.

Ainsi, prêt à quitter l'horizon de la vie,
Pleurant de mes longs jours l'espoir évanoui,
Je me retourne encore, et d'un regard d'envie
Je contemple ses biens dont je n'ai pas joui.

Terre, soleil, vallons, belle et douce nature,
Je vous dois une larme aux bords de mon tombeau !
L'air est si parfumé ! la lumière est si pure !
Aux regards d'un mourant le soleil est si beau !

Je voudrais maintenant vider jusqu'à la lie
Ce calice mêlé de nectar et de fiel :

Au fond de cette coupe où je buvais la vie,
Peut-être restait-il une goutte de miel !

Peut-être l'avenir me gardait-il encore
Un retour de bonheur dont l'espoir est perdu !
Peut-être, dans la foule, une âme que j'ignore
Aurait compris mon âme, et m'aurait répondu !...

La fleur tombe en livrant ses parfums au zéphire ;
A la vie, au soleil, ce sont là ses adieux :
Moi, je meurs ; et mon âme, au moment qu'elle expire,
S'exhale comme un son triste et mélodieux.

LA POÉSIE SACRÉE

DITHYRAMBE

A M. EUGÈNE DE GENOUDE [1]

Son front est couronné de palmes et d'étoiles ;
Son regard immortel, que rien ne peut ternir,
Traversant tous les temps, soulevant tous les voiles,
Réveille le passé, plonge dans l'avenir.
Du monde sous ses yeux les fastes se déroulent.
Les siècles à ses pieds comme un torrent s'écoulent ;
A son gré descendant ou remontant leurs cours,
Elle sonne aux tombeaux l'heure, l'heure fatale,
Ou sur sa lyre virginale
Chante au monde vieilli ce jour, père des jours.

¤

Écoutez ! — Jéhovah s'élance
Du sein de son éternité.
Le chaos endormi s'éveille en sa présence ;
Sa vertu le féconde, et sa toute-puissance
Repose sur l'immensité.

1. M. de Genoude, à qui ce dithyrambe est adressé, est le premier qui ait fait passer dans la langue française la sublime poésie des Hébreux. Jusqu'à présent, nous ne connaissions que le sens des livres de Job, d'Isaïe, de David ; grâce à lui, l'expression, la couleur, le mouvement, l'énergie, vivent aujourd'hui dans notre langue. Ce dithyrambe est un témoignage de la reconnaissance de l'auteur pour la manière nouvelle dont M. de Genoude lui a fait envisager la poésie sacrée.

Dieu dit, et le jour fut ; Dieu dit, et les étoiles
De la nuit éternelle éclaircirent les voiles ;
Tous les éléments divers
A sa voix se séparèrent ;
Les eaux soudain s'écoulèrent
Dans le lit creusé des mers ;
Les montagnes s'élevèrent,
Et les aquilons volèrent
Dans les libres champs des airs.

Sept fois de Jéhovah la parole féconde
Se fit entendre au monde,
Et sept fois le néant à sa voix répondit ;
Et Dieu dit : « Faisons l'homme à ma vivante image ».
Il dit, l'homme naquit ; à ce dernier ouvrage
Le Verbe créateur s'arrête et s'applaudit.

¤

Mais ce n'est plus un Dieu ; — c'est l'homme qui soupire.
Éden a fui... voilà le travail et la mort.
Dans les larmes sa voix expire ;
La corde du bonheur se brise sur sa lyre,
Et Job en tire un son triste comme le sort.

« Ah ! périsse à jamais le jour qui m'a vu naître !
Ah ! périsse à jamais la nuit qui m'a conçu,
Et le sein qui m'a donné l'être,
Et les genoux qui m'ont reçu !

« Que du nombre des jours Dieu pour jamais l'efface !
Que, toujours obscurci des ombres du trépas,
Ce jour parmi les jours ne trouve plus sa place !
Qu'il soit comme s'il n'était pas !

« Maintenant dans l'oubli je dormirais encore,
Et j'achèverais mon sommeil
Dans cette longue nuit qui n'aura point d'aurore,
Avec ces conquérants que la terre dévore,
Avec le fruit conçu qui meurt avant d'éclore,
Et qui n'a pas vu le soleil.

« Mes jours déclinent comme l'ombre ;
Je voudrais les précipiter.
O mon Dieu, retranchez le nombre
Des soleils que je dois compter !
L'aspect de ma longue infortune
Éloigne, repousse, importune
Mes frères lassés de mes maux ;
En vain je m'adresse à leur foule :
Leur pitié m'échappe, et s'écoule
Comme l'onde au flanc des coteaux.

« Ainsi qu'un nuage qui passe,
Mon printemps s'est évanoui ;
Mes yeux ne verront plus la trace
De tous ces biens dont j'ai joui.
Par le souffle de la colère,
Hélas ! arraché de la terre,
Je vais d'où l'on ne revient pas :
Mes vallons, ma propre demeure,
Et cet œil même qui me pleure,
Ne reverront jamais mes pas !

« L'homme vit un jour sur la terre
Entre la mort et la douleur ;
Rassasié de sa misère,
Il tombe enfin comme la fleur,
Il tombe ! Au moins par la rosée
Des fleurs la racine arrosée
Peut-elle un moment refleurir ;

Mais l'homme, hélas ! après la vie,
C'est un lac dont l'eau s'est enfuie :
On le cherche, il vient de tarir.

« Mes jours fondent comme la neige
Au souffle du courroux divin ;
Mon espérance, qu'il abrège,
S'enfuit comme l'eau de ma main.
Ouvrez-moi mon dernier asile :
Là, j'ai dans l'ombre un lit tranquille,
Lit préparé pour mes douleurs.
O tombeau, vous êtes mon père !
Et je dis aux vers de la terre :
« Vous êtes ma mère et mes sœurs ! »

« Mais les jours heureux de l'impie
Ne s'éclipsent pas au matin ;
Tranquille, il prolonge sa vie
Avec le sang de l'orphelin.
Il étend au loin ses racines ;
Comme un troupeau sur les collines,
Sa famille couvre Ségor ;
Puis dans un riche mausolée
Il est couché dans la vallée,
Et l'on dirait qu'il vit encor.

« C'est le secret de Dieu : je me tais et j'adore.
C'est sa main qui traça les sentiers de l'aurore,
Qui pesa l'Océan, qui suspendit les cieux.
Pour lui l'abîme est nu, l'enfer même est sans voiles.
Il a fondé la terre et semé les étoiles :
Et qui suis-je à ses yeux ? »

□

Mais la harpe a frémi sous les doigts d'Isaïe ;
De son sein bouillonnant la menace à longs flots

S'échappe ; un Dieu l'appelle, il s'élance, il s'écrie :
Cieux et terre, écoutez ! silence au fils d'Amos !

« Osias n'était plus : Dieu m'apparut ; je vis
Adonaï vêtu de gloire et d'épouvante :
Les bords éblouissants de sa robe flottante
Remplissaient le sacré parvis.

« Des séraphins, debout sur des marches d'ivoire,
Se voilaient devant lui de six ailes de feux ;
Volant de l'un à l'autre, ils se disaient entre eux :
« Saint, saint, saint, le Seigneur, le Dieu, le roi des dieux !
Toute la terre est pleine de sa gloire ! »

« Du temple à ces accents la voûte s'ébranla ;
Adonaï s'enfuit sous la nue enflammée ;
Le saint lieu fut rempli de torrents de fumée ;
La terre sous mes pieds trembla.

« Et moi, je resterais dans un lâche silence !
Moi qui t'ai vu, Seigneur, je n'oserais parler !
A ce peuple impur qui t'offense
Je craindrais de te révéler !

« Qui marchera pour nous ? dit le Dieu des armées.
« Qui parlera pour moi ? » dit Dieu. — Qui ? moi, Seigneur
Touche mes lèvres enflammées :
Me voilà ! je suis prêt !... Malheur,

« Malheur à vous qui dès l'aurore
Respirez les parfums du vin,
Et que le soir retrouve encore
Chancelants aux bords du festin !
Malheur à vous qui par l'usure

Étendez sans fin ni mesure
La borne immense de vos champs !
Voulez-vous donc, mortels avides,
Habiter dans vos champs arides,
Seuls, sur la terre des vivants ?

« Malheur à vous, race insensée,
Enfants d'un siècle audacieux,
Qui dites dans votre pensée :
Nous sommes sages à nos yeux !
Vous changez la nuit en lumière,
Et le jour en ombre grossière
Où se cachent vos voluptés ;
Mais, comme un taureau dans la plaine,
Vous traînez après vous la chaîne
De vos longues iniquités.

« Malheur à vous, filles de l'onde,
Iles de Sidon et de Tyr !
Tyrans, qui trafiquez du monde
Avec la pourpre et l'or d'Ophir !
Malheur à vous ! votre heure sonne ;
En vain l'Océan vous couronne !
Malheur à toi, reine des eaux,
A toi qui, sur des mers nouvelles,
Fais retentir comme des ailes
Les voiles de mille vaisseaux !

« Ils sont enfin venus les jours de ma justice ;
Ma colère, dit Dieu, se déborde sur vous !
Plus d'encens, plus de sacrifice
Qui puisse éteindre mon courroux !

« Je livrerai ce peuple à la mort, au carnage ;
Le fer moissonnera comme l'herbe sauvage
Ses bataillons entiers !

— Seigneur, épargnez-nous ! Seigneur ! — « Non, point de [trêve !
Et je ferai sur lui ruisseler de mon glaive
Le sang de ses guerriers !

« Ses torrents sécheront sous ma brûlante haleine
Ma main nivellera, comme une vaste plaine,
Ses murs et ses palais ;
Le feu les brûlera comme il brûle le chaume.
Là, plus de nation, de ville, de royaume ;
Le silence à jamais !

« Ses murs se couvriront de ronces et d'épines ;
L'hyène et le serpent peupleront ses ruines ;
Les hiboux, les vautours,
L'un l'autre s'appelant durant la nuit obscure,
Viendront à leurs petits porter la nourriture
Au sommet de ses tours ! »

¤

Mais Dieu ferme à ces mots les lèvres d'Isaïe :
Le sombre Ézéchiel
Sur le tronc desséché de l'ingrat Israël
Fait descendre à son tour la parole de vie.

« L'Éternel emporta mon esprit au désert.
D'ossements desséchés le sol était couvert ;
J'approche en frissonnant ; mais Jéhovah me crie :
« Si je parle à ces os, reprendront-ils la vie ?
— Éternel, tu le sais. — Eh bien ! dit le Seigneur,
Écoute mes accents ; retiens-les, et dis-leur :
« Ossements desséchés, insensible poussière,
Levez-vous ! recevez l'esprit et la lumière !
Que vos membres épars s'assemblent à ma voix !

Que l'esprit vous anime une seconde fois !
Qu'entre vos os flétris vos muscles se replacent !
Que votre sang circule et vos nerfs s'entrelacent !
Levez-vous et vivez, et voyez qui je suis ! »
J'écoutai le Seigneur, j'obéis et je dis :
« Esprit, soufflez sur eux du couchant, de l'aurore ;
Soufflez de l'aquilon, soufflez !... » Pressés d'éclore,
Ces restes du tombeau, réveillés par mes cris,
Entre-choquent soudain leurs ossements flétris ;
Aux clartés du soleil leur paupière se rouvre,
Leurs os sont rassemblés, et la chair les recouvre !
Et ce champ de la mort tout entier se leva,
Redevint un grand peuple, et connut Jéhovah ! »

¤

Mais Dieu de ses enfants a perdu la mémoire :
La fille de Sion, méditant ses malheurs,
S'assied en soupirant, et, veuve de sa gloire,
Écoute Jérémie, et retrouve des pleurs.

« Le Seigneur, m'accablant du poids de sa colère
Retire tour à tour et ramène sa main.
Vous qui passez par le chemin,
Est-il une misère égale à ma misère ?

« En vain ma voix s'élève, il n'entend plus ma voix.
Il m'a choisi pour but de ses flèches de flamme,
Et tout le jour contre mon âme
Sa fureur a lancé les fils de son carquois.

« Sur mes os consumés ma peau s'est desséchée ;
Les enfants m'ont chanté dans leurs dérisions ;
Seul, au milieu des nations,
Le Seigneur m'a jeté comme une herbe arrachée.

« Il s'est enveloppé de son divin courroux ;
Il a fermé ma route, il a troublé ma voie ;
Mon sein n'a plus connu la joie,
Et j'ai dit au Seigneur : « Seigneur, souvenez-vous,

« Souvenez-vous, Seigneur, de ces jours de colère ;
Souvenez-vous du fiel dont vous m'avez nourri !
Non, votre amour n'est point tari :
Vous me frappez, Seigneur, et c'est pourquoi j'espère.

« Je repasse en pleurant ces misérables jours ;
J'ai connu le Seigneur dès ma plus tendre aurore :
Quand il punit, il aime encore ;
Il ne s'est pas, mon âme, éloigné pour toujours.

« Heureux qui le connaît ! heureux qui, dès l'enfance,
Porta le joug d'un Dieu clément dans sa rigueur !
Il croit au salut du Seigneur,
S'assied au bord du fleuve, et l'attend en silence.

« Il sent peser sur lui ce joug de votre amour ;
Il répand dans la nuit ses pleurs et sa prière,
Et, la bouche dans la poussière,
Il invoque, il espère, il attend votre jour. »

II

Silence, ô lyre ! et vous, silence,
Prophètes, voix de l'avenir !
Tout l'univers se tait d'avance
Devant celui qui doit venir.
Fermez-vous, lèvres inspirées ;
Reposez-vous, harpes sacrées,
Jusqu'au jour où, sur les hauts lieux,
Une voix au monde inconnue
Fera retentir dans la nue :
PAIX A LA TERRE ET GLOIRE AUX CIEUX !

A ELVIRE

Oui, l'Anio murmure encore
Le doux nom de Cynthie aux rochers de Tibur ;
Vaucluse a retenu le nom chéri de Laure ;
Et Ferrare au siècle futur
Murmurera toujours celui d'Éléonore.
Heureuse la beauté que le poète adore !
Heureux le nom qu'il a chanté !
Toi qu'en secret son culte honore,
Tu peux, tu peux mourir ! dans la postérité
Il lègue à ce qu'il aime une éternelle vie ;
Et l'amante et l'amant, sur l'aile du génie,
Montent d'un vol égal à l'immortalité.
Ah ! si mon frêle esquif, battu par la tempête,
Grâce à des vents plus doux, pouvait surgir au port ;
Si des soleils plus beaux se levaient sur ma tête ;
Si les pleurs d'une amante, attendrissant le sort,
Écartaient de mon front les ombres de la mort :
Peut-être..., oui, pardonne, ô maître de la lyre !
Peut-être j'oserais (et que n'ose un amant ?)
Égaler mon audace à l'amour qui m'inspire,
Et, dans des chants rivaux célébrant mon délire,
De notre amour aussi laisser un monument !
Ainsi le voyageur qui, dans son court passage,
Se repose un moment à l'abri du vallon,
Sur l'arbre hospitalier dont il goûta l'ombrage,
Avant que de partir, aime à graver son nom.

Vois-tu comme tout change ou meurt dans la nature ?
La terre perd ses fruits, les forêts leur parure ;
Le fleuve perd son onde au vaste sein des mers ;
Par un souffle des vents la prairie est fanée ;
Et le char de l'automne, au penchant de l'année,
Roule, déjà poussé par la main des hivers !
Comme un géant armé d'un glaive inévitable,
Atteignant au hasard tous les êtres divers,
Le Temps avec la Mort, d'un vol infatigable,
Renouvelle en fuyant ce mobile univers !
Dans l'éternel oubli tombe ce qu'il moissonne :
Tel un rapide été voit tomber sa couronne
Dans la corbeille des glaneurs ;
Tel un pampre jauni voit la féconde automne
Livrer ses fruits dorés au char des vendangeurs.
Vous tomberez ainsi, courtes fleurs de la vie,
Jeunesse, amour, plaisir, fugitive beauté ;
Beauté, présent d'un jour que le ciel nous envie,
Ainsi vous tomberez, si la main du génie
Ne vous rend l'immortalité !

Vois d'un œil de pitié la vulgaire jeunesse,
Brillante de beauté, s'enivrant de plaisir :
Quand elle aura tari sa coupe enchanteresse,
Que restera-t-il d'elle ? à peine un souvenir :
Le tombeau qui l'attend l'engloutit tout entière,
Un silence éternel succède à ses amours ;
Mais les siècles auront passé sur ta poussière,
Elvire, et tu vivras toujours !

ODE

Delicta majorum immeritus lues.
HORAT., od. VI, lib. III.

Peuple ! des crimes de tes pères
Le ciel punissant tes enfants,
De châtiments héréditaires
Accablera leurs descendants,
Jusqu'à ce qu'une main propice
Relève l'auguste édifice
Par qui la terre touche aux cieux,
Et que le zèle et la prière
Dissipent l'indigne poussière
Qui couvre l'image des dieux !

Sortez de vos débris antiques,
Temples que pleurait Israël ;
Relevez-vous, sacrés portiques ;
Lévites, montez à l'autel !
Aux sons des harpes de Solyme,
Que la renaissante victime
S'immole sous vos chastes mains ;
Et qu'avec les pleurs de la terre
Son sang éteigne le tonnerre
Qui gronde encor sur les humains !

Plein d'une superbe folie,
Ce peuple au front audacieux
S'est dit un jour : « Dieu m'humilie ;
Soyons à nous-mêmes nos dieux.

Notre intelligence sublime
A sondé le ciel et l'abîme
Pour y chercher ce grand esprit ;
Mais ni dans les flancs de la terre,
Mais ni dans les feux de la sphère,
Son nom pour nous ne fut écrit.

« Déjà nous enseignons au monde
A briser le sceptre des rois ;
Déjà notre audace profonde
Se rit du joug usé des lois.
Secouez, malheureux esclaves,
Secouez d'indignes entraves,
Rentrez dans votre liberté !
Mortel ! du jour où tu respires,
Ta loi, c'est ce que tu désires ;
Ton devoir, c'est la volupté !

« Ta pensée a franchi l'espace,
Tes calculs précèdent les temps,
La foudre cède à ton audace,
Les cieux roulent tes chars flottants ;
Comme un feu que tout alimente,
Ta raison, sans cesse croissante,
S'étendra sur l'immensité ;
Et ta puissance, qu'elle assure,
N'aura de terme et de mesure
Que l'espace et l'éternité.

« Heureux nos fils ! heureux cet âge
Qui, fécondé par nos leçons,
Viendra recueillir l'héritage
Des dogmes que nous lui laissons !
Pourquoi les jalouses années
Bornent-elles nos destinées

A de si rapides instants ?
O loi trop injuste et trop dure !
Pour triompher de la nature
Que nous a-t-il manqué ? Le temps. »

Eh bien ! le temps sur vos poussières
A peine encore a fait un pas.
Sortez, ô mânes de nos pères,
Sortez de la nuit du trépas !
Venez contempler votre ouvrage ;
Venez partager de cet âge
La gloire et la félicité !
O race en promesses féconde,
Paraissez ! Bienfaiteurs du monde,
Voilà votre postérité !

Que vois-je ? ils détournent la vue,
Et, se cachant sous leurs lambeaux,
Leur foule, de honte éperdue,
Fuit et rentre dans les tombeaux.
Non, non, restez, ombres coupables ;
Auteurs de nos jours déplorables,
Restez ! ce supplice est trop doux.
Le ciel, trop lent à vous poursuivre,
Devait vous condamner à vivre
Dans le siècle enfanté par vous !

Où sont-ils, ces jours où la France,
A la tête des nations,
Se levait comme un astre immense
Inondant tout de ses rayons ?
Parmi nos siècles, siècle unique,
De quel cortège magnifique
La gloire composait ta cour !
Semblable au dieu qui nous éclaire,

Ta grandeur étonnait la terre,
Dont tes clartés étaient l'amour !

Toujours les siècles du génie
Sont donc les siècles des vertus !
Toujours les dieux de l'harmonie
Pour les héros sont descendus !
Près du trône qui les inspire,
Voyez-les déposer la lyre
Dans de pures et chastes mains,
Et les Racine et les Turenne
Enchaîner les grâces d'Athène
Au char triomphant des Romains !

Mais, ô déclin ! quel souffle avide
De notre âge a séché les fleurs ?
Hé quoi ! le lourd compas d'Euclide
Étouffe nos arts enchanteurs !
Élans de l'âme et du génie,
Des calculs la froide manie
Chez nos pères vous remplaça :
Il posèrent sur la nature
Le doigt glacé qui la mesure,
Et la nature se glaça !

Et toi, prêtresse de la terre,
Vierge du Pinde ou de Sion,
Tu fuis ce globe de matière,
Privé de ton dernier rayon !
Ton souffle divin se retire
De ces cœurs flétris, que la lyre
N'émeut plus de ses sons touchants ;
Et pour son Dieu qui le contemple,
Sans toi l'univers est un temple
Qui n'a plus ni parfums ni chants !

Pleurons donc, enfants de nos pères !
Pleurons ! de deuil couvrons nos fronts !
Lavons dans nos larmes amères
Tant d'irréparables affronts !
Comme les fils d'Héliodore,
Rassemblons du soir à l'aurore
Les débris du temple abattu ;
Et sous ces cendres criminelles
Cherchons encor les étincelles
Du génie et de la vertu !

PHILOSOPHIE

AU MARQUIS DE LA MAISONFORT

Oh ! qui m'emportera vers les tièdes rivages
Où l'Arno, couronné de ses pâles ombrages,
Aux murs de Médicis en sa course arrêté,
Réfléchit le palais par un sage habité,
Et semble, au bruit flatteur de son onde plus lente,
Murmurer les grands noms de Pétrarque et du Dante ?
Ou plutôt que ne puis-je, au doux tomber du jour,
Quand, le front soulagé du fardeau de la cour,
Tu vas sous tes bosquets chercher ton Égérie,
Suivre, en rêvant, tes pas de prairie en prairie,
Jusqu'au modeste toit par tes mains embelli,
Où tu cours adorer le silence et l'oubli !
J'adore aussi ces dieux : depuis que la sagesse
Aux rayons du malheur a mûri ma jeunesse,
Pour nourrir ma raison des seuls fruits immortels,
J'y cherche en soupirant l'ombre de leurs autels ;
Et s'il est au sommet de la verte colline,
S'il est sur le penchant du coteau qui s'incline,
S'il est aux bords déserts du torrent ignoré
Quelque rustique abri, de verdure entouré,
Dont le pampre arrondi sur le seuil domestique
Dessine en serpentant le flexible portique ;
Semblable à la colombe errante sur les eaux,
Qui, des cèdres d'Arar découvrant les rameaux,
Vola sur leur sommet poser ses pieds de rose,
Soudain mon âme errante y vole et s'y repose.

Aussi, pendant qu'admis dans les conseils des rois,
Représentant d'un maître, honoré par son choix,
Tu tiens un des grands fils de la trame du monde,
Moi, parmi les pasteurs, assis aux bords de l'onde,
Je suis d'un œil rêveur les barques et les eaux,
J'écoute les soupirs du vent dans les roseaux ;
Nonchalamment couché près du lit des fontaines,
Je suis l'ombre qui tourne autour du tronc des chênes,
Ou je grave un vain nom sur l'écorce des bois,
Ou je parle à l'écho qui répond à ma voix,
Ou, dans le vague azur contemplant les nuages,
Je laisse errer comme eux mes flottantes images.
La nuit tombe, et le Temps, de son doigt redouté,
Me marque un jour de plus que je n'ai pas compté.

Quelquefois seulement, quand mon âme oppressée
Sent en rythmes nombreux déborder ma pensée,
Au souffle inspirateur du soir dans les déserts,
Ma lyre abandonnée exhale encor des vers.
J'aime à sentir ces fruits d'une sève plus mûre
Tomber, sans qu'on les cueille, au gré de la nature,
Comme le sauvageon secoué par les vents,
Sur les gazons flétris, de ses rameaux mouvants
Laisse tomber ces fruits que la branche abandonne,
Et qui meurent au pied de l'arbre qui les donne.
Il fut un temps peut-être où mes jours mieux remplis,
Par la gloire éclairés, par l'amour embellis,
Et fuyant loin de moi sur des ailes rapides,
Dans la nuit du passé ne tombaient pas si vides.
Aux douteuses clartés de l'humaine raison,
Égaré dans les cieux sur les pas de Platon,
Par ma propre vertu je cherchais à connaître
Si l'âme est en effet un souffle du grand Être ;
Si ce rayon divin, dans l'argile enfermé,
Doit être par la mort éteint ou rallumé ;
S'il doit après mille ans revivre sur la terre ;

Ou si, changeant sept fois de destins et de sphère,
Et montant d'astre en astre à son centre divin,
D'un but qui fuit toujours il s'approche sans fin ;
Si dans ces changements nos souvenirs survivent :
Si nos soins, nos amours, si nos vertus nous suivent ;
S'il est un juge assis aux portes des enfers,
Qui sépare à jamais les justes des pervers ;
S'il est de saintes lois qui, du ciel émanées,
Des empires mortels prolongent les années,
Jettent un frein au peuple indocile à leurs voix,
Et placent l'équité sous la garde des rois ;
Ou si d'un dieu qui dort l'aveugle nonchalance
Laisse au gré du destin trébucher sa balance,
Et livre, en détournant ses yeux indifférents,
La nature au hasard et la terre aux tyrans.
Mais, ainsi que des cieux, où son vol se déploie,
L'aigle souvent trompé redescend sans sa proie,
Dans ces vastes hauteurs où mon œil s'est porté
Je n'ai rien découvert que doute et vanité ;
Et, las d'errer sans fin dans des champs sans limite,
Au seul jour où je vis, au seul bord que j'habite,
J'ai borné désormais ma pensée et mes soins :
Pourvu qu'un dieu caché fournisse à mes besoins,
Pourvu que, dans les bras d'une épouse chérie,
Je goûte obscurément les doux fruits de ma vie ;
Que le rustique enclos, par mes pères planté,
Me donne un toit l'hiver, et de l'ombre l'été ;
Et que d'heureux enfants ma table couronnée
D'un convive de plus se peuple chaque année,
Ami, je n'irai plus ravir si loin de moi,
Dans les secrets de Dieu, ces comment, ces pourquoi,
Ni du risible effort de mon faible génie
Aider péniblement la sagesse infinie.
Vivre est assez pour nous ; un plus sage l'a dit :
Le soin de chaque jour à chaque jour suffit.
Humble, et du saint des saints respectant les mystères,

J'héritai l'innocence et le Dieu de mes pères ;
En inclinant mon front, j'élève à lui mes bras ;
Car la terre l'adore et ne le comprend pas :
Semblable à l'alcyon, que la mer dorme ou gronde,
Qui dans son nid flottant s'endort en paix sur l'onde,
Me reposant sur Dieu du soin de me guider
A ce port invisible où tout doit aborder,
Je laisse mon esprit, libre d'inquiétude,
D'un facile bonheur faisant sa seule étude,
Et prêtant sans orgueil la voile à tous les vents,
Les yeux tournés vers lui, suivre le cours du temps.

Toi qui, longtemps battu des vents et de l'orage,
Jouissant aujourd'hui de ce ciel sans nuage,
Du sein de ton repos contemples du même œil
Nos revers sans dédain, nos erreurs sans orgueil ;
Dont la raison facile, et chaste sans rudesse,
Des sages de son temps n'a pris que la sagesse,
Et qui reçus d'en haut ce don mystérieux
De parler aux mortels dans la langue des dieux ;
De ces bords enchanteurs où ta voix me convie,
Où s'écoule à flots purs l'automne de ta vie,
Où les eaux et les fleurs, et l'ombre et l'amitié,
De tes jours nonchalants usurpent la moitié,
Dans ces vers inégaux que ta muse entrelace,
Dis-nous, comme autrefois nous l'aurait dit Horace,
Si l'homme doit combattre ou suivre son destin ;
Si je me suis trompé de but ou de chemin ;
S'il est vers la sagesse une autre route à suivre,
Et si l'art d'être heureux n'est pas tout l'art de vivre.

NOUVELLES

MÉDITATIONS POÉTIQUES

(1823)

L'ESPRIT DE DIEU

A L. DE V***

Le feu divin qui nous consume
Ressemble à ces feux indiscrets
Qu'un pasteur imprudent allume
Au bord des profondes forêts :
Tant qu'aucun souffle ne l'éveille,
L'humble foyer couve et sommeille ;
Mais s'il respire l'aquilon,
Tout à coup la flamme engourdie
S'enfle, déborde, et l'incendie
Embrase un immense horizon !

O mon âme ! de quels rivages
Viendra ce souffle inattendu ?
Sera-ce un enfant des orages,
Un soupir à peine entendu ?
Viendra-t-il, comme un doux zéphyre,
Mollement caresser ma lyre,
Ainsi qu'il caresse une fleur ?
Ou, sous ses ailes frémissantes,
Briser ces cordes gémissantes
Du cri perçant de la douleur ?

Viens du couchant ou de l'aurore,
Doux ou terrible, au gré du sort :
Le sein généreux qui t'implore
Brave la souffrance ou la mort.

Aux cœurs altérés d'harmonie
Qu'importe le prix du génie ?
Si c'est la mort, il faut mourir !...
On dit que la bouche d'Orphée,
Par les flots de l'Hèbre étouffée,
Rendit un immortel soupir.

Mais, soit qu'un mortel vive ou meure,
Toujours rebelle à nos souhaits,
L'Esprit ne souffle qu'à son heure,
Et ne se repose jamais...
Préparons-lui des lèvres pures,
Un œil chaste, un front sans souillures,
Comme, aux approches du saint lieu,
Des enfants, des vierges voilées,
Jonchent de roses effeuillées
La route où va passer un Dieu !

Fuyant les bords qui l'ont vu naître,
De Laban l'antique berger,
Un jour, devant lui vit paraître
Un mystérieux étranger.
Dans l'ombre, ses larges prunelles
Lançaient de pâles étincelles ;
Ses pas ébranlaient le vallon ;
Le courroux gonflait sa poitrine,
Et le souffle de sa narine
Résonnait comme l'aquilon.

Dans un formidable silence
Ils se mesurent un moment ;
Soudain l'un sur l'autre s'élance,
Saisi d'un même emportement.
Leurs bras menaçants se replient,
Leurs fronts luttent, leurs membres crient,
Leurs flancs pressent leurs flancs pressés ;

Comme un chêne qu'on déracine,
Leur tronc se balance et s'incline
Sur leurs genoux entrelacés.

Tous deux ils glissent dans la lutte,
Et Jacob, enfin terrassé,
Chancelle, tombe, et dans sa chute
Entraîne l'ange renversé :
Palpitant de crainte et de rage,
Soudain le pasteur se dégage
Des bras du combattant des cieux,
L'abat, le presse, le surmonte,
Et sur son sein gonflé de honte
Pose un genou victorieux !

Mais, sur le lutteur qu'il domine
Jacob encor mal affermi,
Sent à son tour sur sa poitrine
Le poids du céleste ennemi.
Enfin, depuis les heures sombres
Où le soir lutte avec les ombres,
Tantôt vaincu, tantôt vainqueur,
Contre ce rival qu'il ignore
Il combattit jusqu'à l'aurore...
Et c'était l'esprit du Seigneur !

Attendons le souffle suprême
Dans un repos silencieux ;
Nous ne sommes rien de nous-même
Qu'un instrument mélodieux.
Quand le doigt d'en haut se retire,
Restons muets comme la lyre
Qui recueille ses saints transports,
Jusqu'à ce que la main puissante
Touche la corde frémissante
Où dorment les divins accords.

SAPHO

ÉLÉGIE ANTIQUE

L'aurore se levait, la mer battait la plage.
Ainsi parla Sapho debout sur le rivage ;
Et près d'elle, à genoux, les filles de Lesbos
Se penchaient sur l'abîme et contemplaient les flots :

« Fatal rocher, profond abîme,
Je vous aborde sans effroi !
Vous allez à Vénus dérober sa victime :
J'ai méconnu l'Amour, l'Amour punit mon crime.
O Neptune, tes flots seront plus doux pour moi !
Vois-tu de quelles fleurs j'ai couronné ma tête ?
Vois : ce front si longtemps chargé de mon ennui,
Orné pour mon trépas comme pour une fête,
Du bandeau solennel étincelle aujourd'hui.
On dit que dans ton sein... mais je ne puis le croire,
On échappe au courroux de l'implacable Amour ;
On dit que par tes soins si l'on renaît au jour,
D'une flamme insensée on y perd la mémoire.
Mais de l'abîme, ô dieu, quel que soit le secours,
Garde-toi, garde-toi de préserver mes jours !
Je ne viens pas chercher dans tes ondes propices
Un oubli passager, vain remède à mes maux :
J'y viens, j'y viens trouver le calme des tombeaux.
Reçois, ô roi des mers, mes joyeux sacrifices !
Et vous, pourquoi ces pleurs ? pourquoi ces vains sanglots?
Chantez, chantez un hymne, ô vierges de Lesbos !

« Importuns souvenirs, me suivrez-vous sans cesse ?
C'était sous les bosquets du temple de Vénus :
Moi-même, de Vénus insensible prêtresse,
Je chantais sur la lyre un hymne à la déesse.
Au pied de ses autels soudain je t'aperçus.
Dieux ! quels transports nouveaux ! ô dieux ! comment dé-
Tous les feux dont mon sein se remplit à la fois ? [crire
Ma langue se glaça, je demeurai sans voix,
Et ma tremblante main laissa tomber ma lyre.
Non, jamais aux regards de l'ingrate Daphné
Tu ne parus plus beau, divin fils de Latone ;
Jamais, le thyrse en main, de pampre couronné,
Le jeune dieu de l'Inde, en triomphe traîné,
N'apparut plus brillant aux regards d'Érigone.
Tout sortit... De lui seul je me souvins, hélas !
Sans rougir de ma flamme, en tout temps, à toute heure,
J'errais seule et pensive autour de sa demeure :
Un pouvoir plus qu'humain m'enchaînait sur ses pas.
Que j'aimais à le voir, de la foule enivrée,
Au gymnase, au théâtre, attirer tous les yeux,
Lancer le disque au loin d'une main assurée,
Et sur tous ses rivaux l'emporter dans nos jeux !
Que j'aimais à le voir, penché sur la crinière
D'un coursier de l'Élide aussi prompt que les vents,
S'élancer le premier au bout de la carrière,
Et, le front couronné, revenir à pas lents !
Ah ! de tous ses succès que mon âme était fière !
Et si de ce beau front de sueur humecté
J'avais pu seulement essuyer la poussière...
O dieux ! j'aurais donné tout, jusqu'à ma beauté,
Pour être un seul instant ou sa sœur ou sa mère !
Vous qui n'avez jamais rien pu pour mon bonheur,
Vaines divinités des rives du Permesse,
Moi-même dans vos arts j'instruisis sa jeunesse ;
Je composai pour lui ces chants pleins de douceur,
Ces chants qui m'ont valu les transports de la Grèce,

Ces chants, qui des enfers fléchiraient la rigueur,
Malheureuse Sapho ! n'ont pu fléchir son cœur,
Et son ingratitude a payé ta tendresse.

« Redoublez vos soupirs, redoublez vos sanglots !
Pleurez, pleurez ma honte, ô filles de Lesbos !

« Si mes soins, si mes chants, si mes trop faibles charmes
A son indifférence avaient pu l'arracher ;
Si l'ingrat cependant s'était laissé toucher ;
S'il eût été du moins attendri par mes larmes ;
Jamais, pour un mortel, jamais la main des dieux
N'aurait filé des jours plus doux, plus glorieux.
Que d'éclat cet amour eût jeté sur sa vie !
Ses jours à ces dieux même auraient pu faire envie ;
Et l'amant de Sapho, fameux dans l'univers,
Aurait été, comme eux, immortel dans mes vers.
C'est pour lui que j'aurais, sur tes autels propices,
Fait fumer en tout temps l'encens des sacrifices,
O Vénus ! c'est pour lui que j'aurais nuit et jour
Suspendu quelque offrande aux autels de l'Amour ;
C'est pour lui que j'aurais, durant des nuits entières
Aux trois fatales sœurs adressé mes prières :
Ou bien que, reprenant mon luth mélodieux,
J'aurais redit les airs qui lui plaisaient le mieux.
Pour lui j'aurais voulu, dans les jeux d'Ionie,
Disputer aux vainqueurs les palmes du génie.
Que ces lauriers brillants, à mon orgueil offerts,
En les cueillant pour lui m'auraient été plus chers !
J'aurais mis à ses pieds le prix de ma victoire,
Et couronné son front des rayons de ma gloire.

« Souvent, à la prière abaissant mon orgueil,
De ta porte, ô Phaon, j'allais baiser le seuil.
« Au moins, disais-je, au moins, si ta rigueur jalouse
« Me refuse à jamais ce doux titre d'épouse,

« Souffre, ô trop cher Phaon, que Sapho, près de toi,
« Esclave si tu veux, vive au moins sous ta loi !
« Que m'importe ce nom et cette ignominie,
« Pourvu qu'à tes côtés je consume ma vie,
« Pourvu que je te voie, et qu'à mon dernier jour
« D'un regard de pitié tu plaignes tant d'amour !
« Ne crains pas mes périls, ne crains pas ma faiblesse :
« Vénus égalera ma force à ma tendresse.
« Sur les flots, sur la terre, attachée à tes pas,
« Tu me verras te suivre au milieu des combats ;
« Tu me verras, de Mars affrontant la furie,
« Détourner tous les traits qui menacent ta vie,
« Entre la mort et toi toujours prompte à courir... »
— Trop heureuse, pour lui si j'avais pu mourir !
« Lorsque enfin, fatigué des travaux de Bellone,
« Sous la tente, au sommeil ton âme s'abandonne,
« Ce sommeil, ô Phaon, qui n'est plus fait pour moi,
« Seule me laissera veillant autour de toi ;
« Et si quelque souci vient rouvrir ta paupière,
« Assise à tes côtés durant la nuit entière,
« Mon luth sur mes genoux soupirant mon amour,
« Je charmerai ta peine en attendant le jour. »

Je disais, et les vents emportaient ma prière ;
L'écho répétait seul ma plainte solitaire,
Et l'écho seul encor répond à mes sanglots.
Pleurez, pleurez ma honte, ô filles de Lesbos !

« Toi qui fus une fois mon bonheur et ma gloire,
O lyre, que ma main fit résonner pour lui,
Ton aspect que j'aimais m'importune aujourd'hui,
Et chacun de tes airs rappelle à ma mémoire
Et mes feux, et ma honte, et l'ingrat qui m'a fui.
Brise-toi dans mes mains, lyre à jamais funeste !
Aux autels de Vénus, dans ses sacrés parvis,
Je ne te suspends pas : que le courroux céleste

Sur ces flots orageux disperse tes débris,
Et que de mes tourments nul vestige ne reste !
Que ne puis-je de même engloutir dans ces mers
Et ma fatale gloire, et mes chants, et mes vers !
Que ne puis-je effacer mes traces sur la terre !
Que ne puis-je aux enfers descendre tout entière,
Et, brûlant ces écrits où doit vivre Phaon,
Emporter avec moi l'opprobre de mon nom !

« Cependant si les dieux, que sa rigueur outrage,
Poussaient en cet instant ses pas vers le rivage ;
Si de ce lieu suprême il pouvait s'approcher ;
S'il venait contempler sur le fatal rocher
Sapho, les yeux en pleurs, errante, échevelée,
Frappant de vains sanglots la rive désolée,
Brûlant encor pour lui, lui pardonnant son sort,
Et dressant lentement les apprêts de sa mort,
Sans doute, à cet aspect, touché de mon supplice,
Il se repentirait de sa longue injustice ;
Sans doute, par mes pleurs se laissant désarmer,
Il dirait à Sapho : « Vis encor pour aimer ! »
Qu'ai-je dit ? Loin de moi, quelque remords peut-être,
A défaut de l'amour, dans son cœur a pu naître :
Peut-être dans sa fuite, averti par les dieux,
Il frissonne, il s'arrête, il revient vers ces lieux ;
Il revient m'arrêter sur les bords de l'abîme ;
Il revient !... il m'appelle... il sauve sa victime !...
Oh ! qu'entends-je ?... Écoutez... du côté de Lesbos
Une clameur lointaine a frappé les échos !
J'ai reconnu l'accent de cette voix si chère,
J'ai vu sur le chemin s'élever la poussière !
O vierges, regardez ! ne le voyez-vous pas
Descendre la colline et me tendre les bras ?...
Mais non ! tout est muet dans la nature entière,
Un silence de mort règne au loin sur la terre :
Le chemin est désert !... Je n'entends que les flots !

Pleurez, pleurez ma honte, ô filles de Lesbos !
« Mais déjà, s'élançant vers les cieux qu'il colore,
Le soleil de son char précipite le cours.
Toi qui viens commencer le dernier de mes jours,
Adieu, dernier soleil ! adieu, suprême aurore !
Demain du sein des flots vous jaillirez encore ;
Et moi je meurs ! et moi je m'éteins pour toujours
Adieu, champs paternels ! adieu, douce contrée !
Adieu, chère Lesbos à Vénus consacrée !
Rivage où j'ai reçu la lumière des cieux ;
Temple auguste où ma mère, au jour de ma naissance,
D'une tremblante main me consacrant aux dieux,
Au culte de Vénus dévoua mon enfance ;
Et toi, forêt sacrée, où les filles du ciel,
Entourant mon berceau, m'ont nourri de leur mie
Adieu ! Leurs vains présents que le vulgaire envie,
Ni des traits de l'Amour, ni des coups du destin,
Misérable Sapho, n'ont pu sauver ta vie !
Tu vécus dans les pleurs, et tu meurs au matin !
Ainsi tombe une fleur avant le temps fanée ;
Ainsi, cruel Amour, sous le couteau mortel,
Une jeune victime à ton temple amenée,
Qu'à ton culte en naissant le pâtre a destinée,
Vient tomber avant l'âge au pied de ton autel.

« Et vous qui reverrez le cruel que j'adore
Quand l'ombre du trépas aura couvert mes yeux,
Compagnes de Sapho, portez-lui ces adieux :
Dites-lui... qu'en mourant je le nommais encore !... »

Elle dit. Et le soir, quittant le bord des flots,
Vous revîntes sans elle, ô vierges de Lesbos !

BONAPARTE

Sur un écueil battu par la vague plaintive,
Le nautonier, de loin, voit blanchir sur la rive
Un tombeau près du bord par les flots déposé ;
Le temps n'a pas encor bruni l'étroite pierre,
Et sous le vert tissu de la ronce et du lierre
On distingue... un sceptre brisé.

Ici gît... Point de nom ! demandez à la terre !
Ce nom, il est inscrit en sanglant caractère
Des bords du Tanaïs au sommet du Cédar,
Sur le bronze et le marbre, et sur le sein des braves,
Et jusque dans le cœur de ces troupeaux d'esclaves
Qu'il foulait tremblants sous son char.

Depuis les deux grands noms qu'un siècle au siècle
Jamais nom qu'ici-bas toute langue prononce [annonce,
Sur l'aile de la foudre aussi loin ne vola ;
Jamais d'aucun mortel le pied qu'un souffle efface
N'imprima sur la terre une plus forte trace :
Et ce pied s'est arrêté là...

Il est là !... Sous trois pas un enfant le mesure !
Son ombre ne rend pas même un léger murmure ;
Le pied d'un ennemi foule en paix son cercueil.
Sur ce front foudroyant le moucheron bourdonne,
Et son ombre n'entend que le bruit monotone
D'une vague contre un écueil.

Ne crains pas cependant, ombre encore inquiète,
Que je vienne outrager ta majesté muette.
Non ! La lyre aux tombeaux n'a jamais insulté :
La mort fut de tout temps l'asile de la gloire.
Rien ne doit jusqu'ici poursuivre une mémoire ;
Rien... excepté la vérité !

Ta tombe et ton berceau sont couverts d'un nuage.
Mais, pareil à l'éclair, tu sortis d'un orage ;
Tu foudroyas le monde avant d'avoir un nom :
Tel ce Nil, dont Memphis boit les vagues fécondes,
Avant d'être nommé fait bouillonner ses ondes
Aux solitudes de Memnon.

Les dieux étaient tombés, les trônes étaient vides ;
La Victoire te prit sur ses ailes rapides ;
D'un peuple de Brutus la gloire te fit roi.
Ce siècle, dont l'écume entraînait dans sa course
Les mœurs, les rois, les dieux..., refoulé vers sa source
Recula d'un pas devant toi.

Tu combattis l'erreur sans regarder le nombre :
Pareil au fier Jacob, tu luttas contre une ombre ;
Le fantôme croula sous le poids d'un mortel ;
Et, de tous ces grands noms profanateur sublime,
Tu jouas avec eux comme la main du crime
Avec les vases de l'autel.

Ainsi, dans les accès d'un impuissant délire,
Quand un siècle vieilli de ses mains se déchire
En jetant dans ses fers un cri de liberté,
Un héros tout à coup de la poudre s'élève,
Le frappe avec son sceptre... Il s'éveille, et le rêve
Tombe devant la vérité.

Ah ! si, rendant ce sceptre à ses mains légitimes,
Plaçant sur ton pavois de royales victimes,

Tes mains des saints bandeaux avaient lavé l'affront,
Soldat vengeur des rois, plus grands que ces rois même,
De quel divin parfum, de quel pur diadème
La gloire aurait sacré ton front !

Gloire, honneur, liberté, ces mots que l'homme adore,
Retentissaient pour toi comme l'airain sonore
Dont un stupide écho répète au loin le son :
De cette langue en vain ton oreille frappée
Ne comprit ici-bas que le cri de l'épée
Et le mâle accord du clairon.

Superbe, et dédaignant ce que la terre admire,
Tu ne demandais rien au monde que l'empire.
Tu marchais... tout obstacle était ton ennemi.
Ta volonté volait comme ce trait rapide
Qui va frapper le but où le regard le guide,
Même à travers un cœur ami.

Jamais, pour éclaircir ta royale tristesse,
La coupe des festins ne te versa l'ivresse ;
Tes yeux d'une autre pourpre aimaient à s'enivrer.
Comme un soldat debout qui veille sous ses armes,
Tu vis de la beauté le sourire et les larmes,
Sans sourire et sans soupirer.

Tu n'aimais que le bruit du fer, le cri d'alarmes,
L'éclat resplendissant de l'aube sur les armes ;
Et ta main ne flattait que ton léger coursier,
Quand les flots ondoyants de sa pâle crinière
Sillonnaient comme un vent la sanglante poussière,
Et que ses pieds brisaient l'acier.

Tu grandis sans plaisir, tu tombas sans murmure.
Rien d'humain ne battait sous ton épaisse armure :
Sans haine et sans amour, tu vivais pour penser.
Comme l'aigle régnant dans un ciel solitaire,

Tu n'avais qu'un regard pour mesurer la terre,
Et des serres pour l'embrasser.

S'élancer d'un seul bond au char de la victoire ;
Foudroyer l'univers des splendeurs de sa gloire :
Fouler d'un même pied des tribuns et des rois ;
Forger un joug trempé dans l'amour et la haine
Et faire frissonner sous le frein qui l'enchaîne
Un peuple échappé de ses lois ;

Etre d'un siècle entier la pensée et la vie ;
Émousser le poignard, décourager l'envie ;
Ébranler, raffermir l'univers incertain ;
Aux sinistres clartés de ta foudre qui gronde,
Vingt fois contre les dieux jouer le sort du monde,
Quel rêve ! ! ! et ce fut ton destin !...

Tu tombas cependant de ce sublime faîte :
Sur ce rocher désert jeté par la tempête,
Tu vis tes ennemis déchirer ton manteau ;
Et le sort, ce seul dieu qu'adora ton audace,
Pour dernière faveur t'accorda cet espace
Entre le trône et le tombeau.

Oh ! qui m'aurait donné d'y sonder ta pensée,
Lorsque le souvenir de ta grandeur passée
Venait, comme un remords, t'assaillir loin du bruit,
Et que, les bras croisés sur ta large poitrine,
Sur ton front chauve et nu que la pensée incline,
L'horreur passait comme la nuit !

Tel qu'un pasteur debout sur la rive profonde
Voit son ombre de loin se prolonger sur l'onde
Et du fleuve orageux suivre en flottant le cours ;
Tel, du sommet désert de ta grandeur suprême,
Dans l'ombre du passé te recherchant toi-même,
Tu rappelais tes anciens jours.

Ils passaient devant toi comme des flots sublimes
Dont l'œil voit sur les mers étinceler les cimes :
Ton oreille écoutait leur bruit harmonieux ;
Et, d'un reflet de gloire éclairant ton visage,
Chaque flot t'apportait une brillante image
Que tu suivais longtemps des yeux.

Là, sur un pont tremblant tu défiais la foudre ;
Là, du désert sacré tu réveillais la poudre ;
Ton coursier frissonnait dans les flots du Jourdain ;
Là, tes pas abaissaient une cime escarpée ;
Là, tu changeais en sceptre une invincible épée.
Ici... Mais quel effroi soudain !

Pourquoi détournes-tu ta paupière éperdue ?
D'où vient cette pâleur sur ton front répandue ?
Qu'as-tu vu tout à coup dans l'horreur du passé ?
Est-ce de vingt cités la ruine fumante,
Ou du sang des humains quelque plaine écumante ?
Mais la gloire a tout effacé.

La gloire efface tout... tout, excepté le crime !
Mais son doigt me montrait le corps d'une victime,
Un jeune homme, un héros d'un sang pur inondé.
Le flot qui l'apportait passait, passait sans cesse ;
Et toujours en passant la vague vengeresse
Lui jetait le nom de Condé...

Comme pour effacer une tache livide,
On voyait sur son front passer sa main rapide ;
Mais la trace du sang sous son doigt renaissait :
Et, comme un sceau frappé par une main suprême,
La goutte ineffaçable, ainsi qu'un diadème,
Le couronnait de son forfait.

C'est pour cela, tyran, que ta gloire ternie
Fera par ton forfait douter de ton génie

Qu'une trace de sang suivra partout ton char,
Et que ton nom, jouet d'un éternel orage,
Sera par l'avenir ballotté d'âge en âge
Entre Marius et César.

Tu mourus cependant de la mort du vulgaire :
Ainsi qu'un moissonneur va chercher son salaire,
Et dort sur sa faucille avant d'être payé,
Tu ceignis en mourant ton glaive sur ta cuisse,
Et tu fus demander récompense ou justice
Au Dieu qui t'avait envoyé !

On dit qu'aux derniers jours de sa longue agonie,
Devant l'éternité seul avec son génie,
Son regard vers le ciel parut se soulever :
Le signe rédempteur toucha son front farouche ;
Et même on entendit commencer sur sa bouche
Un nom... qu'il n'osait achever.

Achève... C'est le Dieu qui règne et qui couronne,
C'est le Dieu qui punit, c'est le Dieu qui pardonne :
Pour les héros et nous il a des poids divers.
Parle-lui sans effroi : lui seul peut te comprendre.
L'esclave et le tyran ont tous un compte à rendre,
L'un du sceptre, l'autre des fers.

Son cercueil est fermé : Dieu l'a jugé. Silence !
Son crime et ses exploits pèsent dans la balance :
Que des faibles mortels la main n'y touche plus !
Qui peut sonder, Seigneur, ta clémence infinie ?
Et vous, fléaux de Dieu, qui sait si le génie
N'est pas une de vos vertus ?...

LES ÉTOILES

A MADAME DE P***

Il est pour la pensée une heure... une heure sainte,
Alors que, s'enfuyant de la céleste enceinte,
De l'absence du jour pour consoler les cieux,
Le crépuscule aux monts prolonge ses adieux.
On voit à l'horizon sa lueur incertaine,
Comme les bords flottants d'une robe qui traîne,
Balayer lentement le firmament obscur,
Où les astres ternis revivent dans l'azur.
Alors ces globes d'or, ces îles de lumière,
Que cherche par instinct la rêveuse paupière,
Jaillissent par milliers de l'ombre qui s'enfuit,
Comme une poudre d'or sur les pas de la nuit ;
Et le souffle du soir, qui vole sur sa trace,
Les sème en tourbillons dans le brillant espace.
L'œil ébloui les cherche et les perd à la fois :
Les uns semblent planer sur les cimes des bois,
Tels qu'un céleste oiseau dont les rapides ailes
Font jaillir, en s'ouvrant, des gerbes d'étincelles ;
D'autres en flots brillants s'étendent dans les airs,
Comme un rocher blanchi de l'écume des mers ;
Ceux-là, comme un coursier volant dans la carrière,
Déroulent à longs plis leur flottante crinière :
Ceux-ci, sur l'horizon se penchant à demi,
Semblent des yeux ouverts sur le monde endormi ;
Tandis qu'aux bords du ciel de légères étoiles
Voguent dans cet azur comme de blanches voiles

Qui, revenant au port d'un rivage lointain,
Brillent sur l'Océan aux rayons du matin.

De ces astres brillants, son plus sublime ouvrage,
Dieu seul connaît le nombre, et la distance, et l'âge ;
Les uns, déjà vieillis, pâlissent à nos yeux ;
D'autres se sont perdus dans les routes des cieux ;
D'autres, comme des fleurs que son souffle caresse,
Lèvent un front riant de grâce et de jeunesse,
Et, charmant l'orient de leurs fraîches clartés,
Étonnent tout à coup l'œil qui les a comptés.
Dans l'espace aussitôt ils s'élancent... et l'homme,
Ainsi qu'un nouveau-né, les salue et les nomme.
Quel mortel enivré de leur chaste regard,
Laissant ses yeux flottants les fixer au hasard,
Et cherchant le plus pur parmi ce chœur suprême,
Ne l'a pas consacré du nom de ce qu'il aime ?
Moi-même... il en est un, solitaire, isolé,
Qui dans mes longues nuits m'a souvent consolé,
Et dont l'éclat, voilé des ombres du mystère,
Me rappelle un regard qui brillait sur la terre.
Peut-être... ah ! puisse-t-il au céleste séjour
Porter au moins ce nom que lui donna l'amour !

Cependant la nuit marche, et sur l'abîme immense
Tous ces mondes flottants gravitent en silence,
Et nous-même, avec eux emportés dans leur cours
Vers un port inconnu nous avançons toujours.
Souvent pendant la nuit, au souffle du zéphire,
On sent la terre aussi flotter comme un navire ;
D'une écume brillante on voit les monts couverts
Fendre d'un cours égal le flot grondant des airs ;
Sur ces vagues d'azur où le globe se joue,
On entend l'aquilon se briser sous la proue,
Et du vent dans les mâts les tristes sifflements,
Et de ses flancs battus les sourds gémissements ;

Et l'homme, sur l'abîme où sa demeure flotte,
Vogue avec volupté sur la foi du pilote !
Soleils, mondes errants qui voguez avec nous,
Dites, s'il vous l'a dit, où donc allons-nous tous ?
Quel est le port céleste où son souffle nous guide ?
Quel terme assigna-t-il à notre vol rapide ?
Allons-nous sur des bords de silence et de deuil,
Échouant dans la nuit sur quelque vaste écueil,
Semer l'immensité des débris du naufrage ?
Ou, conduits par sa main sur un brillant rivage,
Et sur l'ancre éternelle à jamais affermis,
Dans un golfe du ciel aborder endormis ?

Vous qui nagez plus près de la céleste voûte,
Mondes étincelants, vous le savez sans doute !
Cet océan plus pur, ce ciel où vous flottez
Laisse arriver à vous de plus vives clartés ;
Plus brillantes que nous, vous savez davantage :
Car de la vérité la lumière est l'image.
Oui, si j'en crois l'éclat dont vos orbes errants
Argentent des forêts les dômes transparents,
Ou qui, glissant soudain sur des mers irritées,
Calme en les éclairant les vagues agitées ;
Si j'en crois ces rayons qui, plus doux que le jour,
Inspirent la vertu, la prière, l'amour,
Et, quand l'œil attendri s'entr'ouvre à leur lumière,
Attirent une larme au bord de la paupière ;
Si j'en crois ces instincts, ces doux pressentiments
Qui dirigent vers vous les soupirs des amants,
Les yeux de la beauté, les rêves qu'on regrette,
Et le vol enflammé de l'aigle et du poète,
Tentes du ciel, Édens, temples, brillants palais,
Vous êtes un séjour d'innocence et de paix !
Dans le calme des nuits, à travers la distance,
Vous en versez sur nous la lointaine influence.
Tout ce que nous cherchons, l'amour, la vérité,

Ces fruits tombés du ciel dont la terre a goûté,
Dans vos brillants climats que le regard envie,
Nourrissent à jamais les enfants de la vie ;
Et l'homme un jour peut-être, à ses destins rendu,
Retrouvera chez vous tout ce qu'il a perdu.
Hélas ! combien de fois seul, veillant sur ces cimes
Où notre âme plus libre a des vœux plus sublimes,
Beaux astres, fleurs du ciel dont le lis est jaloux,
J'ai murmuré tout bas : Que ne suis-je un de vous ?
Que ne puis-je, échappant à ce globe de boue,
Dans la sphère éclatante où mon regard se joue,
Jonchant d'un feu de plus le parvis du saint lieu,
Éclore tout à coup sous les pas de mon Dieu,
Ou briller sur le front de la beauté suprême,
Comme un pâle fleuron de son saint diadème !

Dans le limpide azur de ces flots de cristal,
Me souvenant encor de mon globe natal,
Je viendrais chaque nuit, tardif et solitaire,
Sur les monts que j'aimais briller près de la terre ;
J'aimerais à glisser sous la nuit des rameaux,
A dormir sur les prés, à flotter sur les eaux,
A percer doucement le voile d'un nuage,
Comme un regard d'amour que la pudeur ombrage.
Je visiterais l'homme ; et, s'il est ici-bas
Un front pensif, des yeux qui ne se ferment pas,
Une âme en deuil, un cœur qu'un poids sublime oppresse,
Répandant devant Dieu sa pieuse tristesse ;
Un malheureux au jour dérobant ses douleurs,
Et dans le sein des nuits laissant couler ses pleurs ;
Un génie inquiet, une active pensée
Par un instinct trop fort dans l'infini lancée ;
Mon rayon, pénétré d'une sainte amitié,
Pour des maux trop connus prodiguant sa pitié,
Comme un secret d'amour versé dans un cœur tendre
Sur ces fronts inclinés se plairait à descendre.

Ma lueur fraternelle en découlant sur eux
Dormirait sur leur sein, sourirait à leurs yeux ;
Je leur révélerais dans la langue divine
Un mot du grand secret que le malheur devine :
Je sécherais leurs pleurs, et, quand l'œil du matin
Ferait pâlir mon disque à l'horizon lointain,
Mon rayon, en quittant leur paupière attendrie,
Leur laisserait encor la vague rêverie,
Et la paix et l'espoir ; et, lassés de gémir,
Au moins avant l'aurore ils pourraient s'endormir !

Et vous, brillantes sœurs, étoiles mes compagnes,
Qui du bleu firmament émaillez les campagnes,
Et, cadençant vos pas à la lyre des cieux,
Nouez et dénouez vos chœurs harmonieux ;
Introduit sur vos pas dans la céleste chaîne,
Je suivrais dans l'azur l'instinct qui vous entraîne :
Vous guideriez mon œil dans ce brillant désert,
Labyrinthe de feux où le regard se perd :
Vos rayons m'apprendraient à louer, à connaître
Celui que nous cherchons, que vous voyez peut-être ;
Et, noyant dans son sein mes tremblantes clartés,
Je sentirais en lui..... tout ce que vous sentez.

LE PAPILLON

Naître avec le printemps, mourir avec les roses :
Sur l'aile du zéphyr nager dans un ciel pur ;
Balancé sur le sein des fleurs à peine écloses,
S'enivrer de parfums, de lumière et d'azur ;
Secouant, jeune encor, la poudre de ses ailes,
S'envoler comme un souffle aux voûtes éternelles :
Voilà du papillon le destin enchanté.
Il ressemble au désir, qui jamais ne se pose,
Et, sans se satisfaire, effleurant toute chose,
Retourne enfin au ciel chercher la volupté.

LE PASSÉ

A M. A. DE V ***

Arrêtons-nous sur la colline
A l'heure où, partageant les jours,
L'astre du matin qui décline
Semble précipiter son cours.
En avançant dans sa carrière,
Plus faible il rejette en arrière
L'ombre terrestre qui le suit ;
Et de l'horizon qu'il colore
Une moitié le voit encore,
L'autre se plonge dans la nuit.

C'est l'heure où, sous l'ombre inclinée,
Le laboureur, dans le vallon,
Suspend un moment sa journée,
Et s'assied au bord du sillon ;
C'est l'heure où, près de la fontaine,
Le voyageur reprend haleine
Après sa course du matin ;
Et c'est l'heure où l'âme qui pense
Se retourne, et voit l'Espérance
Qui l'abandonne en son chemin.

Ainsi notre étoile pâlie,
Jetant de mourantes lueurs
Sur le midi de notre vie,
Brille à peine à travers nos pleurs,

De notre rapide existence
L'ombre de la mort qui s'avance
Obscurcit déjà la moitié ;
Et près de ce terme funeste,
Comme à l'aurore, il ne nous reste
Que l'espérance et l'amitié.

Ami qu'un même jour vit naître,
Compagnon depuis le berceau,
Et qu'un même jour doit peut-être
Endormir au même tombeau,
Voici la borne qui partage
Ce douloureux pèlerinage
Qu'un même sort nous a tracé ;
De ce sommet qui nous rassemble,
Viens, jetons un regard ensemble
Sur l'avenir et le passé.

Repassons nos jours, si tu l'oses !
Jamais l'espoir des matelots
Couronna-t-il d'autant de roses
Le navire qu'on lance aux flots ?
Jamais d'une teinte plus belle
L'aube en riant colora-t-elle
Le front rayonnant du matin ?
Jamais, d'un œil perçant d'audace,
L'aigle embrassa-t-il plus d'espace
Que nous en ouvrait le destin ?

En vain, sur la route fatale
Dont les cyprès tracent le bord,
Quelques tombeaux par intervalle
Nous avertissaient de la mort ;
Ces monuments mélancoliques
Nous semblaient, comme aux jours antiques,
Un vain ornement du chemin

Nous nous asseyions sous leur ombre,
Et nous rêvions des jours sans nombre,
Hélas ! entre hier et demain !

Combien de fois, près du rivage
Où Nisida dort sur les mers,
La beauté crédule ou volage
Accourut à nos doux concerts !
Combien de fois la barque errante
Berça sur l'onde transparente
Deux couples par l'amour conduits,
Tandis qu'une déesse amie
Jetait sur la vague endormie
Le voile parfumé des nuits !

Combien de fois, dans le délire
Qui succédait à nos festins,
Aux sons antiques de la lyre,
J'évoquai des songes divins !
Aux parfums des roses mourantes,
Aux vapeurs des coupes fumantes,
Ils volaient à nous tour à tour,
Et sur leurs ailes nuancées
Égaraient nos molles pensées
Dans les dédales de l'amour !

Mais, dans leur insensible pente,
Les jours qui succédaient aux jours
Entraînaient comme une eau courante
Et nos songes et nos amours.
Pareil à la fleur fugitive
Qui du front joyeux d'un convive
Tombe avant l'heure du festin,
Ce bonheur que l'ivresse cueille,
De nos fronts tombant feuille à feuille,
Jonchait le lugubre chemin.

Et maintenant, sur cet espace
Que nos pas ont déjà quitté,
Retourne-toi ; cherchons la trace
De l'amour, de la volupté.
En foulant leurs rives fanées,
Remontons le cours des années,
Tandis qu'un souvenir glacé,
Comme l'astre adouci des ombres,
Éclaire encor de teintes sombres
La scène vide du passé.

Ici, sur la scène du monde,
Se leva ton premier soleil.
Regarde : quelle nuit profonde
A remplacé ce jour vermeil !
Tout sous les cieux semblait sourire :
La feuille, l'onde, le zéphire,
Murmuraient des accords charmants.
Écoute : la feuille est flétrie,
Et les vents sur l'onde tarie
Rendent de sourds gémissements.

Reconnais-tu ce beau rivage,
Cette mer aux flots argentés,
Qui ne fait que bercer l'image
Des bords dans son sein répétés ?
Un nom chéri vole sur l'onde !...
Mais pas une voix qui réponde,
Que le flot grondant sur l'écueil.
Malheureux ! quel nom tu prononces !
Ne vois-tu pas parmi ces ronces
Ce nom gravé sur un cercueil ?...

Plus loin, sur la rive où s'épanche
Un fleuve épris de ces coteaux,
Vois-tu ce palais qui se penche

Et jette une ombre au sein des eaux ?
Là, sous une forme étrangère,
Un ange exilé de sa sphère
D'un céleste amour t'enflamma.
Pourquoi trembler ? quel bruit t'étonne ?
Ce n'est qu'une ombre qui frissonne
Aux pas du mortel qu'elle aima.

Hélas ! partout où tu repasses,
C'est le deuil, le vide ou la mort ;
Et rien n'a germé sur nos traces
Que la douleur ou le remord.
Voilà ce cœur où ta tendresse
Sema des fruits que ta vieillesse,
Hélas ! ne recueillera pas :
Là l'oubli perdit ta mémoire ;
Là l'envie étouffa ta gloire ;
Là ta vertu fit des ingrats.

Là l'Illusion éclipsée
S'enfuit sous un nuage obscur ;
Ici l'Espérance lassée
Replia ses ailes d'azur ;
Là, sous la douleur qui le glace,
Ton sourire perdit sa grâce,
Ta voix oublia ses concerts ;
Tes sens épuisés se plaignirent,
Et tes blonds cheveux se teignirent
Au souffle argenté des hivers.

Ainsi, des rives étrangères,
Quand l'homme, à l'insu des tyrans,
Vers la demeure de ses pères
Porte en secret ses pas errants,
L'ivraie a couvert ses collines,
Son toit sacré pend en ruines,

Dans ses jardins l'onde a tari ;
Et, sur le seuil qui fut sa joie,
Dans l'ombre un chien féroce aboie
Contre les mains qui l'ont nourri.

Mais ces sens qui s'appesantissent
Et du temps subissent la loi,
Ces yeux, ce cœur, qui se ternissent,
Cette ombre enfin, ce n'est pas toi.
Sans regret, au flot des années
Livre ces dépouilles fanées
Qu'enlève le souffle des jours,
Comme on jette au courant de l'onde
La feuille aride et vagabonde
Que l'onde entraîne dans son cours !

Ce n'est plus le temps de sourire
A ces roses de peu de jours,
De mêler aux sons de la lyre
Les tendres soupirs des amours ;
De semer sur des fonds stériles
Ces vœux, ces projets inutiles,
Par les vents du ciel emportés,
A qui le temps qui nous dévore
Ne donne pas l'heure d'éclore
Pendant nos rapides étés.

Levons les yeux vers la colline
Où luit l'étoile du matin !
Saluons la splendeur divine
Qui se lève dans le lointain !
Cette clarté pure et féconde
Aux yeux de l'âme éclaire un monde
Où la foi monte sans effort.
D'un saint espoir ton cœur palpite :

Ami, pour y voler plus vite,
Prenons les ailes de la Mort.

En vain, dans ce désert aride,
Sous nos pas tout s'est effacé.
Viens : où l'éternité réside
On retrouve jusqu'au passé.
Là sont nos rêves pleins de charmes,
Et nos adieux trempés de larmes,
Nos vœux et nos soupirs perdus.
Là refleuriront nos jeunesses,
Et les objets de nos tristesses
A nos regrets seront rendus.

Ainsi, quand les vents de l'automne
Ont balayé l'ombre des bois,
L'hirondelle agile abandonne
Le faîte du palais des rois :
Suivant le soleil dans sa course,
Elle remonte vers la source
D'où l'astre nous répand les jours,
Et sur ses pas retrouve encore
Un autre ciel, une autre aurore,
Un autre nid pour ses amours.

Ce roi, dont la sainte tristesse
Immortalisa les douleurs,
Vit ainsi sa verte jeunesse
Se renouveler sous les pleurs.
Sa harpe, à l'ombre de la tombe,
Soupirait comme la colombe
Sous les verts cyprès du Carmel,
Et son cœur, qu'une lampe éclaire,
Résonnait comme un sanctuaire
Où retentit l'hymne éternel.

TRISTESSE

Ramenez-moi, disais-je, au fortuné rivage
Où Naples réfléchit dans une mer d'azur
Ses palais, ses coteaux, ses astres sans nuage,
Où l'oranger fleurit sous un ciel toujours pur.
Que tardez-vous ? Partons ! Je veux revoir encore
Le Vésuve enflammé sortant du sein des eaux ;
Je veux de ses hauteurs voir se lever l'aurore ;
Je veux, guidant les pas de celle que j'adore,
Redescendre en rêvant de ces riants coteaux.
Suis-moi dans les détours de ce golfe tranquille ;
Retournons sur ces bords à nos pas si connus,
Aux jardins de Cynthie, au tombeau de Virgile,
Près des débris épars du temple de Vénus :
Là, sous les orangers, sous la vigne fleurie
Dont le pampre flexible au myrte se marie
Et tresse sur ta tête une voûte de fleurs,
Au doux bruit de la vague ou du vent qui murmure,
Seuls avec notre amour, seuls avec la nature,
La vie et la lumière auront plus de douceurs.

De mes jours pâlissants le flambeau se consume,
Il s'éteint par degrés au souffle du malheur,
Ou s'il jette parfois une faible lueur,
C'est quand ton souvenir dans mon sein le rallume.
Je ne sais si les dieux me permettront enfin
D'achever ici-bas ma pénible journée :
Mon horizon se borne, et mon œil incertain

Ose l'étendre à peine au delà d'une année.
Mais s'il faut périr au matin,
S'il faut, sur une terre au bonheur destinée,
Laisser échapper de ma main
Cette coupe que le destin
Semblait avoir pour moi de roses couronnée,
Je ne demande aux dieux que de guider mes pas
Jusqu'aux bords qu'embellit ta mémoire chérie,
De saluer de loin ces fortunés climats,
Et de mourir aux lieux où j'ai goûté la vie !

LA SOLITUDE

Heureux qui, s'écartant des sentiers d'ici-bas,
A l'ombre du désert allant cacher ses pas,
D'un monde dédaigné secouant la poussière,
Efface, encor vivant, ses traces sur la terre,
Et, dans la solitude enfin enseveli,
Se nourrit d'espérance et s'abreuve d'oubli !
Tel que ces esprits purs qui planent dans l'espace,
Tranquille spectateur de cette ombre qui passe,
Des caprices du sort à jamais défendu,
Il suit de l'œil ce char dont il est descendu !...
Il voit les passions, sur une onde incertaine,
De leur souffle orageux enfler la voile humaine.
Mais ces vents inconstants ne troublent plus sa paix ;
Il se repose en Dieu, qui ne change jamais ;
Il aime à contempler ses plus hardis ouvrages,
Ces monts vainqueurs des vents, de la foudre et des âges,
Où, dans leur masse auguste et leur solidité,
Ce Dieu grava sa force et son éternité.
A cette heure où, frappé d'un rayon de l'aurore,
Leur sommet enflammé que l'orient colore,
Comme un phare céleste allumé dans la nuit,
Jaillit étincelant de l'ombre qui s'enfuit,
Il s'élance, il franchit ces riantes collines
Que le mont jette au loin sur ses larges racines,
Et, porté par degrés jusqu'à ses sombres flancs,
Sous ses pins immortels il s'enfonce à pas lents.
Là, des torrents séchés le lit seul est sa route ;

Tantôt les rocs minés sur lui pendent en voûte,
Et tantôt, sur leurs bords tout à coup suspendu,
Il recule étonné : son regard éperdu
Jouit avec horreur de cet effroi sublime,
Et sous ses pieds longtemps voit tournoyer l'abîme.
Il monte, et l'horizon grandit à chaque instant ;
Il monte, et devant lui l'immensité s'étend
Comme sous le regard d'une nouvelle aurore ;
Un monde à chaque pas pour ses yeux semble éclore,
Jusqu'au sommet suprême où son œil enchanté
S'empare de l'espace et plane en liberté.
Ainsi, lorsque notre âme, à sa source envolée,
Quitte enfin pour toujours la terrestre vallée,
Chaque coup de son aile, en l'élevant aux cieux,
Élargit l'horizon qui s'étend sous ses yeux ;
Des mondes sous son vol le mystère s'abaisse ;
En découvrant toujours, elle monte sans cesse,
Jusqu'aux saintes hauteurs d'où l'œil du séraphin
Sur l'espace infini plonge un regard sans fin.

Salut, brillants sommets ! champs de neige et de glace !
Vous qui d'aucun mortel n'avez gardé la trace,
Vous que le regard même aborde avec effroi,
Et qui n'avez souffert que les aigles et moi !
Œuvres du premier jour, augustes pyramides
Que Dieu même affermit sur vos bases solides,
Confins de l'univers, qui depuis ce grand jour
N'avez jamais changé de forme et de contour !
Le nuage en grondant parcourt en vain vos cimes,
Le fleuve en vain grossi sillonne vos abîmes,
La foudre frappe en vain votre front endurci :
Votre front solennel, un moment obscurci,
Sur nous, comme la nuit, versant son ombre obscure,
Et laissant pendre au loin sa noire chevelure,
Semble, toujours vainqueur, du choc qui l'ébranla,
Au Dieu qui l'a fondé dire encor : « Me voilà ! »

Et moi, me voici seul sur ces confins du monde !
Loin d'ici, sous mes pieds, la foudre vole et gronde ;
Les nuages battus par les ailes des vents,
Entre-choquant comme eux leurs tourbillons mouvants,
Tels qu'un autre Océan soulevé par l'orage,
Se déroulent sans fin dans des lits sans rivage,
Et, devant ces sommets abaissant leur orgueil,
Brisent incessamment sur cet immense écueil.
Mais, tandis qu'à ses pieds ce noir chaos bouillonne,
D'éternelles splendeurs le soleil le couronne :
Depuis l'heure où son char s'élance dans les airs
Jusqu'à l'heure où son disque incline vers les mers,
Cet astre, en décrivant son oblique carrière,
D'aucune ombre jamais n'y souille sa lumière ;
Et déjà la nuit sombre a descendu des cieux,
Qu'à ces sommets encore il dit de longs adieux.
Là, tandis que je nage en des torrents de joie,
Ainsi que mon regard mon âme se déploie,
Et croit, en respirant cet air de liberté,
Recouvrer sa splendeur et sa sérénité.
Oui, dans cet air du ciel, les soins lourds de la vie,
Le mépris des mortels, leur haine ou leur envie,
N'accompagnent plus l'homme et ne surnagent pas ;
Comme un vil plomb, d'eux-mêmes ils retombent en bas.
Ainsi, plus l'onde est pure, et moins l'homme y surnage ;
A peine de ce monde il emporte une image :
Mais ton image, ô Dieu, dans ces grands traits épars,
En s'élevant vers toi grandit à nos regards !
Comme au prêtre habitant l'ombre du sanctuaire,
Chaque pas te révèle à l'âme solitaire ;
Le silence et la nuit et l'ombre des forêts
Lui murmurent tout bas de sublimes secrets ;
Et l'esprit, abîmé dans ces rares spectacles,
Par la voix des déserts écoute tes oracles.
J'ai vu de l'Océan les flots épouvantés,
Pareils aux fiers coursiers dans la plaine emportés,

Déroulant à ta voix leur humide crinière,
Franchir en bondissant leur bruyante carrière,
Puis soudain, refoulés sous ton frein tout-puissant,
Dans l'abîme étonné rentrer en mugissant.
J'ai vu le fleuve, épris des gazons du rivage,
Se glisser, flots à flots, de bocage en bocage,
Et dans son lit, voilé d'ombrage et de fraîcheur,
Bercer en murmurant la barque du pêcheur.
J'ai vu le trait brisé de la foudre qui gronde,
Comme un serpent de feu, se dérouler sur l'onde ;
Le zéphyr, embaumé des doux parfums du miel,
Balayer doucement l'azur voilé du ciel :
La colombe, essuyant son aile encore humide,
Sur les bords de son nid poser un pied timide,
Puis, d'un vol cadencé fendant le flot des airs,
S'abattre en soupirant sur la rive des mers.
J'ai vu ces monts voisins des cieux où tu reposes,
Cette neige où l'aurore aime à semer ses roses,
Ces trésors des hivers, d'où par mille détours,
Dans nos champs desséchés multipliant leur cours,
Cent rochers de cristal, que tu fonds à mesure,
Viennent désaltérer la mourante verdure ;
Et ces ruisseaux pleuvant de ces rocs suspendus,
Et ces torrents grondant dans les granits fendus,
Et ces pics où le temps a perdu sa victoire...
Et toute la nature est un hymne à ta gloire.

ISCHIA [1]

Le soleil va porter le jour à d'autres mondes ;
Dans l'horizon désert Phébé monte sans bruit,
Et jette, en pénétrant les ténèbres profondes,
Un voile transparent sur le front de la nuit.

Voyez du haut des monts ses clartés ondoyantes
Comme un fleuve de flamme inonder les coteaux,
Dormir dans les vallons, ou glisser sur les pentes,
Ou rejaillir au loin du sein brillant des eaux.

La douteuse lueur, dans l'ombre répandue,
Teint d'un jour azuré la pâle obscurité,
Et fait nager au loin dans la vague étendue
Les horizons baignés par sa molle clarté.

L'Océan, amoureux de ces rives tranquilles,
Calme, en baisant leurs pieds, ses orageux transports,
Et, pressant dans ses bras ces golfes et ces îles,
De son humide haleine en rafraîchit les bords.

Du flot qui tour à tour s'avance et se retire
L'œil aime à suivre au loin le flexible contour ;
On dirait un amant qui presse en son délire
La vierge qui résiste et cède tour à tour.

1. Île de la Méditerranée, dans le golfe de Naples.

Doux comme le soupir de l'enfant qui sommeille,
Un son vague et plaintif se répand dans les airs :
Est-ce un écho du ciel qui charme notre oreille ?
Est-ce un soupir d'amour de la terre et des mers ?

Il s'élève, il retombe, il renaît, il expire,
Comme un cœur oppressé d'un poids de volupté ;
Il semble qu'en ces nuits la nature respire,
Et se plaint comme nous de sa félicité.

Mortel, ouvre ton âme à ces torrents de vie ;
Reçois par tous les sens les charmes de la nuit :
A t'enivrer d'amour son ombre te convie :
Son astre dans le ciel se lève et te conduit.

Vois-tu ce feu lointain trembler sur la colline ?
Par la main de l'amour c'est un phare allumé ;
Là, comme un lis penché, l'amante qui s'incline
Prête une oreille avide aux pas du bien-aimé.

La vierge, dans le songe où son âme s'égare,
Soulève un œil d'azur qui réfléchit les cieux,
Et ses doigts au hasard errant sur sa guitare
Jettent aux vents du soir des sons mystérieux :

« Viens ! l'amoureux silence occupe au loin l'espace ;
Viens du soir près de moi respirer la fraîcheur !
C'est l'heure ; à peine au loin la voile qui s'efface
Blanchit en ramenant le paisible pêcheur.

« Depuis l'heure où ta barque a fui loin de la rive,
J'ai suivi tout le jour ta voile sur les mers,
Ainsi que de son nid la colombe craintive
Suit l'aile du ramier qui blanchit dans les airs.

« Tandis qu'elle glissait sous l'ombre du rivage,
J'ai reconnu ta voix dans la voix des échos ;
Et la brise du soir, en mourant sur la plage,
Me rapportait tes chants prolongés sur les flots.

« Quand la vague a grondé sur la côte écumante,
A l'étoile des mers j'ai murmuré ton nom ;
J'ai rallumé sa lampe, et de ta seule amante
L'amoureuse prière a fait fuir l'aquilon.

« Maintenant sous le ciel tout repose ou tout aime :
La vague en ondulant vient dormir sur le bord,
La fleur dort sur sa tige, et la nature même
Sous le dais de la nuit se recueille et s'endort.

« Vois : la mousse a pour nous tapissé la vallée ;
Le pampre s'y recourbe en replis tortueux,
Et l'haleine de l'onde, à l'oranger mêlée,
De ses fleurs qu'elle effeuille embaume mes cheveux.

« A la molle clarté de la voûte sereine
Nous chanterons ensemble assis sous le jasmin,
Jusqu'à l'heure où la lune, en glissant vers Misène,
Se perd en pâlissant dans les feux du matin. »

Elle chante ; et sa voix par intervalle expire,
Et, des accords du luth plus faiblement frappés,
Les échos assoupis ne livrent au zéphire
Que des soupirs mourants, de silence coupés.

Celui qui, le cœur plein de délire et de flamme,
A cette heure d'amour, sous cet astre enchanté,
Sentirait tout à coup le rêve de son âme
S'animer sous les traits d'une chaste beauté

Celui qui, sur la mousse, au pied du sycomore,
Au murmure des eaux, sous un dais de saphirs,
Assis à ses genoux, de l'une à l'autre aurore,
N'aurait pour lui parler que l'accent des soupirs ;

Celui qui, respirant son haleine adorée,
Sentirait ses cheveux, soulevés par les vents,
Caresser en passant sa paupière effleurée,
Ou rouler sur son front leurs anneaux ondoyants ;

Celui qui, suspendant les heures fugitives,
Fixant avec l'amour son âme en ce beau lieu,
Oublierait que le temps coule encor sur ces rives,
Serait-il un mortel, ou serait-il un dieu ?

Et nous, aux doux penchants de ces verts Élysées,
Sur ces bords où l'amour eût caché son Éden ;
Au murmure plaintif des vagues apaisées,
Aux rayons endormis de l'astre élyséen ;

Sous ce ciel où la vie, où le bonheur abonde,
Sur ces rives que l'œil se plaît à parcourir,
Nous avons respiré cet air d'un autre monde,
Élise !... Et cependant on dit qu'il faut mourir !

LA BRANCHE D'AMANDIER

De l'amandier tige fleurie,
Symbole, hélas ! de la beauté,
Comme toi, la fleur de la vie
Fleurit et tombe avant l'été.

Qu'on la néglige ou qu'on la cueille,
De nos fronts, des mains de l'Amour,
Elle s'échappe feuille à feuille,
Comme nos plaisirs jour à jour.

Savourons ces courtes délices ;
Disputons-les même au zéphyr :
Épuisons les riants calices
De ces parfums qui vont mourir.

Souvent la beauté fugitive
Ressemble à la fleur du matin,
Qui, du front glacé du convive,
Tombe avant l'heure du festin.

Un jour tombe, un autre se lève ;
Le printemps va s'évanouir :
Chaque fleur que le vent enlève
Nous dit : « Hâtez-vous d'en jouir ! »

Et puisqu'il faut qu'elles périssent,
Qu'elles périssent sans retour,
Que les roses ne se flétrissent
Que sous les lèvres de l'Amour !

A EL***

Lorsque seul avec toi, pensive et recueillie,
Tes deux mains dans la mienne, assis à tes côtés,
J'abandonne mon âme aux molles voluptés,
Et je laisse couler les heures que j'oublie ;
Lorsqu'au fond des forêts je t'entraîne avec moi,
Lorsque tes doux soupirs charment seuls mon oreille,
Ou que, te répétant les serments de la veille,
Je te jure à mon tour de n'adorer que toi ;
Lorsqu'enfin, plus heureux, ton front charmant repose
Sur mon genou tremblant qui lui sert de soutien,
Et que mes lents regards sont suspendus au tien
Comme l'abeille avide aux feuilles de la rose :
Souvent alors, souvent, dans le fond de mon cœur,
Pénètre comme un trait une vague terreur ;
Tu me vois tressaillir ; je pâlis, je frissonne,
Et, troublé tout à coup dans le sein du bonheur,
Je sens couler des pleurs dont mon âme s'étonne.
Tu me presses soudain dans tes bras caressants,
Tu m'interroges, tu t'alarmes,
Et je vois de tes yeux s'échapper quelques larmes
Qui viennent se mêler aux pleurs que je répands.
« De quel ennui secret ton âme est-elle atteinte ?
Me dis-tu : Cher amour, épanche ta douleur ;
J'adoucirai ta peine en écoutant ta plainte,
Et mon cœur versera le baume dans ton cœur. »

Ne m'interroge plus, ô moitié de moi-même !
Enlacé dans tes bras, quand tu me dis : « Je t'aime »,

Quand mes yeux enivrés se soulèvent vers toi,
Nul mortel sous les cieux n'est plus heureux que moi
Mais jusque dans le sein des heures fortunées
Je ne sais quelle voix que j'entends retentir
Me poursuit, et vient m'avertir
Que le bonheur s'enfuit sur l'aile des années,
Et que de nos amours le flambeau doit mourir.
D'un vol épouvanté, dans le sombre avenir
Mon âme avec effroi se plonge,
Et je me dis : Ce n'est qu'un songe
Que le bonheur qui doit finir !

ÉLÉGIE

Cueillons, cueillons la rose au matin de la vie ;
Des rapides printemps respire au moins les fleurs ;
Aux chastes voluptés abandonnons nos cœurs ;
Aimons-nous sans mesure, ô mon unique amie !

Quand le nocher battu par les flots irrités
Voit son fragile esquif menacé du naufrage,
Il tourne ses regards aux bords qu'il a quittés,
Et regrette trop tard les loisirs du rivage.
Ah ! qu'il voudrait alors, au toit de ses aïeux,
Près des objets chéris présents à sa mémoire,
Coulant des jours obscurs, sans périls et sans gloire,
N'avoir jamais laissé son pays ni ses dieux !

Ainsi l'homme, courbé sous le poids des années,
Pleure son doux printemps qui ne peut revenir.
« Ah ! rendez-moi, dit-il, ces heures profanées !
O dieux ! dans leur saison j'oubliai d'en jouir. »
Il dit : la mort répond ; et ces dieux qu'il implore
Le poussant au tombeau sans se laisser fléchir,
Ne lui permettent pas de se baisser encore
Pour ramasser ces fleurs qu'il n'a pas su cueillir.

Aimons-nous, ô ma bien-aimée !
Et rions des soucis qui bercent les mortels.
Pour le frivole appât d'une vaine fumée,
La moitié de leurs jours, hélas ! est consumée
Dans l'abandon des biens réels.

A leur stérile orgueil ne portons point envie ;
Laissons le long espoir aux maîtres des humains !
Pour nous, de notre heure incertains,
Hâtons-nous d'épuiser la coupe de la vie
Pendant qu'elle est entre nos mains.

Soit que le laurier nous couronne,
Et qu'aux fastes sanglants de l'altière Bellone
Sur le marbre ou l'airain on inscrive nos noms ;
Soit que des simples fleurs que la beauté moissonne
L'amour pare nos humbles fronts,
Nous allons échouer, tous, au même rivage :
Qu'importe, au moment du naufrage,
Sur un vaisseau fameux d'avoir fendu les airs,
Ou sur une barque légère
D'avoir, passager solitaire,
Rasé timidement le rivage des mers ?

LE POÈTE MOURANT

La coupe de mes jours s'est brisée encor pleine ;
Ma vie en longs soupirs s'enfuit à chaque haleine ;
Ni larmes ni regrets ne peuvent l'arrêter ;
Et l'aile de la mort, sur l'airain qui me pleure,
En sons entrecoupés frappe ma dernière heure :
Faut-il gémir ? faut-il chanter ?...

Chantons, puisque mes doigts sont encor sur la lyre ;
Chantons, puisque la mort, comme au cygne, m'inspire
Au bord d'un autre monde un cri mélodieux.
C'est un présage heureux donné par mon génie :
Si notre âme n'est rien qu'amour et qu'harmonie,
Qu'un chant divin soit ses adieux !

La lyre en se brisant jette un son plus sublime ;
La lampe qui s'éteint tout à coup se ranime,
Et d'un éclat plus pur brille avant d'expirer ;
Le cygne voit le ciel à son heure dernière :
L'homme seul, reportant ses regards en arrière,
Compte ses jours pour les pleurer.

Qu'est-ce donc que des jours pour valoir qu'on les pleure ?
Un soleil, un soleil, une heure, et puis une heure ;
Celle qui vient ressemble à celle qui s'enfuit ;
Ce qu'une nous apporte, une autre nous l'enlève :
Travail, repos, douleur, et quelquefois un rêve,
Voilà le jour ; puis vient la nuit.

Ah ! qu'il pleure, celui dont les mains acharnées
S'attachant comme un lierre aux débris des années,
Voit avec l'avenir s'écouler son espoir !
Pour moi, qui n'ai point pris racine sur la terre,
Je m'en vais sans effort, comme l'herbe légère
Qu'enlève le souffle du soir.

Le poète est semblable aux oiseaux de passage,
Qui ne bâtissent point leurs nids sur le rivage,
Qui ne se posent point sur les rameaux des bois :
Nonchalamment bercés sur le courant de l'onde,
Ils passent en chantant loin des bords, et le monde
Ne connaît rien d'eux que leur voix.

Jamais aucune main sur la corde sonore
Ne guida dans ses jeux ma main novice encore :
L'homme n'enseigne pas ce qu'inspire le ciel ;
Le ruisseau n'apprend pas à couler dans sa pente,
L'aigle à tendre les airs d'une aile indépendante,
L'abeille à composer son miel.

L'airain, retentissant dans sa haute demeure,
Sous le marteau sacré tour à tour chante et pleure
Pour célébrer l'hymen, la naissance ou la mort :
J'étais comme ce bronze épuré par la flamme,
Et chaque passion, en frappant sur mon âme,
En tirait un sublime accord.

Telle durant la nuit la harpe éolienne,
Mêlant au bruit des eaux sa plainte aérienne,
Résonne d'elle-même au souffle des zéphyrs.
Le voyageur s'arrête, étonné de l'entendre ;
Il écoute, il admire, et ne saurait comprendre
D'où partent ces divins soupirs.

Ma harpe fut souvent de larmes arrosées ;
Mais les pleurs sont pour nous la céleste rosée ;
Sous un ciel toujours pur le cœur ne mûrit pas :
Dans la coupe écrasé le jus du pampre coule,
Et le baume flétri sous le pied qui le foule
Répand ses parfums sur nos pas.

Dieu d'un souffle brûlant avait formé mon âme :
Tout ce qu'elle approchait s'embrasait de sa flamme.
Don fatal ! et je meurs pour avoir trop aimé !
Tout ce que j'ai touché s'est réduit en poussière :
Ainsi le feu du ciel tombé sur la bruyère
S'éteint quand tout est consumé.

Mais le temps?—Il n'est plus.—Mais la gloire?—Hé ! [qu'importe
Cet écho d'un vain son qu'un siècle à l'autre apporte,
Ce nom, brillant jouet de la postérité !
Vous qui de l'avenir lui promettez l'empire,
Écoutez cet accord que va rendre ma lyre...
Les vents déjà l'ont emporté !

Ah ! donnez à la mort un espoir moins frivole.
Hé quoi ! le souvenir de ce son qui s'envole
Autour d'un vain tombeau retentirait toujours ?
Ce souffle d'un mourant, quoi ! c'est là de la gloire ?
Mais vous qui promettez les temps à sa mémoire,
Mortels, possédez-vous deux jours ?

J'en atteste les dieux ! depuis que je respire,
Mes lèvres n'ont jamais prononcé sans sourire
Ce grand nom inventé par le délire humain ;
Plus j'ai pressé ce mot, plus je l'ai trouvé vide,
Et je l'ai rejeté, comme une écorce aride
Que nos lèvres pressent en vain.

Dans le stérile espoir d'une gloire incertaine,
L'homme livre en passant, au courant qui l'entraîne,
Un nom de jour en jour dans sa course affaibli :
De ce brillant débris le flot du temps se joue ;
De siècle en siècle il flotte, il avance, il échoue
Dans les abîmes de l'oubli.

Je jette un nom de plus à ces flots sans rivage :
Au gré des vents, du ciel, qu'il s'abîme ou surnage,
En serai-je plus grand ? Pourquoi ? ce n'est qu'un nom.
Le cygne qui s'envole aux voûtes éternelles,
Amis, s'informe-t-il si l'ombre de ses ailes
Flotte encor sur un vil gazon ?

Mais pourquoi chantais-tu ? — Demande à Philomèle
Pourquoi, durant les nuits, sa douce voix se mêle
Au doux bruit des ruisseaux sous l'ombrage roulant !
Je chantais, mes amis, comme l'homme respire,
Comme l'oiseau gémit, comme le vent soupire,
Comme l'eau murmure en coulant.

Aimer, prier, chanter, voilà toute ma vie.
Mortel, de tous ces biens qu'ici-bas l'homme envie,
A l'heure des adieux je ne regrette rien ;
Rien que l'ardent soupir qui vers le ciel s'élance,
L'extase de la lyre, ou l'amoureux silence
D'un cœur pressé contre le mien.

Aux pieds de la beauté sentir frémir sa lyre ;
Voir d'accord en accord l'harmonieux délire
Couler avec le son et passer dans son sein ;
Faire pleuvoir les pleurs de ces yeux qu'on adore,
Comme au souffle des vents les larmes de l'aurore
Pleuvent d'un calice trop plein ;

Voir le regard plaintif de la vierge modeste
Se tourner tristement vers la voûte céleste,
Comme pour s'envoler avec le son qui fuit ;
Puis, retombant sur vous plein d'une chaste flamme,
Sous ces cils abaissés laisser briller son âme,
Comme un feu tremblant dans la nuit ;

Voir passer sur son front l'ombre de sa pensée,
La parole manquer à sa bouche oppressée,
Et de ce long silence entendre enfin sortir
Ce mot qui retentit jusque dans le ciel même,
Ce mot, le mot des dieux et des hommes : « Je t'aime ! »
Voilà ce qui vaut un soupir.

Un soupir ! un regret ! inutile parole !
Sur l'aile de la mort mon âme au ciel s'envole ;
Je vais où leur instinct emporte nos désirs ;
Je vais où le regard voit briller l'espérance ;
Je vais où va le son qui de mon luth s'élance,
Où sont allés tous mes soupirs !

Comme l'oiseau qui voit dans les ombres funèbres,
La foi, cet œil de l'âme, a percé mes ténèbres ;
Son prophétique instinct m'a révélé mon sort.
Aux champs de l'avenir combien de fois mon âme,
S'élançant jusqu'au ciel sur des ailes de flamme,
A-t-elle devancé la mort !

N'inscrivez point de nom sur ma demeure sombre ;
Du poids d'un monument ne chargez pas mon ombre :
D'un peu de sable, hélas ! je ne suis point jaloux.
Laissez-moi seulement à peine assez d'espace
Pour que le malheureux qui sur ma tombe passe
Puisse y poser ses deux genoux.

Souvent, dans le secret de l'ombre et du silence,
Du gazon d'un cercueil la prière s'élance,
Et trouve l'espérance à côté de la mort.
Le pied sur une tombe on tient moins à la terre :
L'horizon est plus vaste, et l'âme, plus légère,
Monte au ciel avec moins d'effort.

Brisez, livrez aux vents, aux ondes, à la flamme,
Ce luth qui n'a qu'un son pour répondre à mon âme :
Celui des séraphins va frémir sous mes doigts.
Bientôt, vivant comme eux d'un immortel délire,
Je vais guider peut-être, aux accords de ma lyre,
Des cieux suspendus à ma voix.

Bientôt... Mais de la Mort la main lourde et muette
Vient de toucher la corde ; elle se brise, et jette
Un son plaintif et sourd dans le vague des airs.
Mon luth glacé se tait... Amis, prenez le vôtre,
Et que mon âme encor passe d'un monde à l'autre
Au bruit de vos sacrés concerts !

L'ANGE

FRAGMENT ÉPIQUE

Dieu se lève ; et soudain sa voix terrible appelle
De ses ordres secrets un ministre fidèle,
Un de ces esprits purs qui sont chargés par lui
De servir aux humains de conseil et d'appui,
De lui porter leurs vœux sur leurs ailes de flamme,
De veiller sur leur vie, et de garder leur âme.
Tout mortel a le sien : cet ange protecteur,
Cet invisible ami veille autour de son cœur,
L'inspire, le conduit, le relève s'il tombe,
Le reçoit au berceau, l'accompagne à la tombe,
Et, portant dans les cieux son âme entre ses mains,
La présente en tremblant au juge des humains.
C'est ainsi qu'entre l'homme et Jéhovah lui-même,
Entre le pur néant et la grandeur suprême,
D'êtres inaperçus une chaîne sans fin
Réunit l'homme à l'ange et l'ange au séraphin :
C'est ainsi que, peuplant l'étendue infinie,
Dieu répandit partout l'esprit, l'âme et la vie.

Au son de cette voix qui fait trembler le ciel,
S'élance devant Dieu l'archange Ithuriel :
C'est lui qui du héros est le céleste guide,
Et qui pendant sa vie à ses destins préside.
Sur les marches du trône, où de la Trinité
Brille au plus haut des cieux la triple majesté,
L'Esprit, épouvanté de la splendeur divine,
Dans un saint tremblement soudain monte et s'incline,

Et du voile éclatant de ses deux ailes d'or
Du céleste regard s'ombrage, et tremble encor.

Mais Dieu, voilant pour lui sa clarté dévorante,
Modère les accents de sa voix éclatante,
Se penche sur son trône et lui parle : soudain
Tout le ciel, attentif au Verbe souverain,
Suspend les chants sacrés, et la cour immortelle
S'apprête à recueillir la parole éternelle.
Pour la première fois, sous la voûte des cieux,
Cessa des chérubins le chœur harmonieux :
On n'entendit alors dans les saintes demeures
Que le bruit cadencé du char léger des heures,
Qui, des jours éternels mesurant l'heureux cours,
Dans un cercle sans fin fuit et revient toujours ;
On n'entendit alors que la sourde harmonie
Des sphères poursuivant leur course indéfinie,
Et des astres pieux le murmure d'amour,
Qui vient mourir au seuil du céleste séjour.

Mais en vain dans le ciel les chœurs sacrés se turent ;
Autour du trône en vain tous les saints accoururent :
L'archange entendit seul les ordres du Très-Haut.
Il s'incline, il adore, il s'élance aussitôt.

Telle qu'au sein des nuits une étoile tombante,
Se détachant soudain de la voûte éclatante,
Glisse, et, d'un trait de feu fendant l'obscurité,
Vient aux bords des marais éteindre sa clarté ;
Tel, d'un vol lumineux et d'une aile assurée,
L'ardent Ithuriel fend la plaine azurée.
A peine il a franchi ces déserts enflammés
Que la main du Très-Haut de soleils a semés,
Il ralentit son vol, et, comme un aigle immense,
Sur son aile immobile un instant se balance ;
Il craint que la clarté des célestes rayons

Ne trahisse son vol aux yeux des nations,
Et, secouant trois fois ses ailes immortelles,
Trois fois en fait jaillir des gerbes d'étincelles.
Le nocturne pasteur, qui compte dans les cieux
Les astres tant de fois nommés par ses aïeux,
Se trouble et croit que Dieu, de nouvelles étoiles,
A de l'antique nuit semé les sombres voiles.

Mais, pour tromper les yeux, l'archange essaye en vain
De dépouiller l'éclat de ce reflet divin ;
L'immortelle clarté dont son aile est empreinte
L'accompagne au delà de la céleste enceinte :
Et ces rayons du ciel dont il est pénétré,
Se détachant de lui, pâlissent par degré.
Ainsi le globe ardent que l'ange des batailles
Inventa pour briser les tours et les murailles,
Sur ses ailes de feu projeté dans les airs,
Trace au sein de la nuit de sinistres éclairs :
Immobile un moment au haut de sa carrière,
Il pâlit, il retombe en perdant sa lumière ;
Tous les yeux avec lui dans les airs suspendus
Le cherchent dans l'espace, et ne le trouvent plus.

. . . . . .

C'était l'heure où la Nuit, de ses paisibles mains,
Répand le doux sommeil, ce nectar des humains.
Le fleuve, déroulant ses vagues fugitives,
Réfléchissait les feux allumés sur ses rives,
Ces feux abandonnés, dont les débris mouvants
Pâlissaient, renaissaient, mouraient au gré des vents ;
D'une antique forêt le ténébreux ombrage
Couvrait au loin la plaine et bordait le rivage :
Là, sous l'abri sacré du chêne aimé des Francs,
Clovis avait planté ses pavillons errants.
Les vents, par intervalle agitant les armures,
En tiraient dans la nuit de belliqueux murmures ;

L'astre aux rayons d'argent, se levant dans les cieux,
Répandait sur le camp son jour mystérieux,
Et, se réfléchissant sur l'acier des trophées,
Jetait dans la forêt des lueurs étouffées :
Tels brillent dans la nuit, à travers les rameaux,
Les feux tremblants du ciel réfléchis dans les eaux.

Le messager divin s'avance vers la tente
Où Clovis, qu'entourait sa garde vigilante,
Commençait à goûter les nocturnes pavots :
Clodomir et Lisois, compagnons du héros,
Debout devant la tente, appuyés sur leur lance,
Gardaient l'auguste seuil et veillaient en silence.
Mais de la palme d'or qui brille dans sa main
L'ange en touchant leurs yeux les assoupit soudain :
Ils tombent ; de leur main la lance échappe et roule,
Et sous son pied divin l'ange en passant les foule.

Du pavillon royal il franchit les degrés.
Sur la peau d'un lion, dont les ongles dorés
Retombaient aux deux bords de sa couche d'ivoire,
Clovis dormait, bercé par des songes de gloire.
L'ange, de sa beauté, de sa grâce étonné,
Contemple avec amour ce front prédestiné.
Il s'approche, il retient son haleine divine,
Et sur le lit du prince en souriant s'incline.
Telle une jeune mère, au milieu de la nuit,
De son lit nuptial sortant au moindre bruit,
Une lampe à la main, sur un pied suspendue,
Vole à son premier-né, tremblant d'être entendue,
Et, pour calmer l'effroi qui la faisait frémir,
En silence longtemps le regarde dormir ;
Tel des ordres d'en haut l'exécuteur fidèle,
Se penchant sur Clovis, l'ombrageait de son aile.
Sur le front du héros il impose ses mains :
Soudain, par un pouvoir ignoré des humains,

Dénouant sans efforts les liens de la vie,
Des entraves des sens son âme se délie :
L'ange, qui la reçoit, dirige son essor,
Et le corps du héros paraît dormir encor.
Dans l'astre au front changeant, dont la forme inégale,
Grandissant, décroissant, mourant par intervalle,
Prête ou retire aux nuits ses limpides rayons,
L'Éternel étendit d'immenses régions
Où, des êtres réels images symboliques,
Les songes ont bâti leurs palais fantastiques.
Sortis demi-formés des mains du Tout-Puissant,
Ils tiennent à la fois de l'être et du néant :
Un souffle aérien est toute leur essence,
Et leur vie est à peine une ombre d'existence ;
Aucune forme fixe, aucun contour précis,
N'indiquèrent jamais ces êtres indécis ;
Mais ils sont, aux regards du Dieu qui les fit naître,
L'image du possible et les ombres de l'être.
La matière et le temps sont soumis à leurs lois.
Revêtus tour à tour de formes de leur choix,
Tantôt de ce qui fut ils rendent les images ;
Et tantôt, s'élançant dans le lointain des âges,
Tous les êtres futurs, au néant arrachés,
Apparaissent d'avance en leurs jeux ébauchés.

Quand la nuit des mortels a fermé la paupière,
Sur les pâles rayons de l'astre du mystère
Ils glissent en silence, et leurs nombreux essaims
Ravissent au sommeil les âmes des humains,
Et, les portant d'un trait à leurs palais magiques,
Font éclore à leurs yeux des mondes fantastiques.
De leur globe natal les divers éléments,
Subissant à leur voix d'éternels changements,
Ne sont jamais fixés dans des formes prescrites,
Ne connaissent ni lois, ni repos, ni limites ;
Mais sans cesse en travail, l'un par l'autre pressés,

Séparés, confondus, attirés, repoussés,
Comme les flots mouvants d'une mer en furie,
Leur forme insaisissable à chaque instant varie :
Où des fleuves coulaient, où mugissaient des mers,
Des sommets escarpés s'élancent dans les airs ;
Soudain dans les vallons les montagnes descendent,
Sur leurs flancs décharnés des champs féconds s'étendent,
Qui, changés aussitôt en immenses déserts,
S'abîment à grand bruit dans des gouffres ouverts.
Des cités, des palais et des temples superbes
S'élèvent, et soudain sont cachés sous les herbes ;
Tout change, et les cités, et les monts, et les eaux,
S'y déroulent sans terme en horizons nouveaux :
Tel roulait le chaos dans les déserts du vide,
Lorsque Dieu séparant la terre du fluide,
De la confusion des éléments divers
Son regard créateur vit sortir l'univers.

C'est là qu'Ithuriel, sur son aile brillante,
Du héros endormi portait l'âme tremblante.
A peine il a touché ces bords mystérieux,
L'ombre de l'avenir éclôt devant ses yeux :
L'ange l'y précipite ; et son âme étonnée
Parcourt en un clin d'œil l'immense destinée.

CONSOLATION

Quand le Dieu qui me frappe, attendri par mes larmes,
De mon cœur oppressé soulève un peu sa main,
Et, donnant quelque trêve à mes longues alarmes,
Laisse tarir mes yeux et respirer mon sein ;

Soudain, comme le flot refoulé du rivage
Aux bords qui l'ont brisé revient en gémissant,
Ou comme le roseau, vain jouet de l'orage,
Qui plie et rebondit sous la main du passant,

Mon cœur revient à Dieu plus docile et plus tendre,
Et, de ses châtiments perdant le souvenir,
Comme un enfant soumis n'ose lui faire entendre
Qu'un murmure amoureux pour se plaindre et bénir.

Que le deuil de mon âme était lugubre et sombre
Que de nuits sans pavots, que de jours sans soleil !
Que de fois j'ai compté les pas du temps dans l'ombre,
Quand les heures passaient sans mener le sommeil !

Mais loin de moi ces temps ! que l'oubli les dévore !
Ce qui n'est plus, pour l'homme a-t-il jamais été ?
Quelques jours sont perdus, mais le bonheur encore,
Peut fleurir sous mes yeux comme une fleur d'été !

Tous les jours sont à TOI : que t'importe leur nombre !
Tu dis : le temps se hâte ou revient sur ses pas.

Eh ! n'es-tu pas CELUI qui fit reculer l'ombre
Sur le cadran rempli d'un roi que tu sauvas ?

Si tu voulais, ainsi le torrent de ma vie,
A sa source aujourd'hui remontant sans efforts,
Nourrirait de nouveau ma jeunesse tarie,
Et de ses flots vermeils féconderait ses bords ;

Ces cheveux dont la neige, hélas ! argente à peine
Un front où la douleur a gravé le passé,
L'ombrageraient encor de leur touffe d'ébène,
Aussi pur que la vague où le cygne a passé ;

L'amour ranimerait l'éclat de ces prunelles,
Et ce foyer du cœur, dans les yeux répété,
Lancerait de nouveau ces chastes étincelles
Qui d'un désir craintif font rougir la beauté.

Dieu ! laisse-moi cueillir cette palme féconde,
Et dans mon sein ravi l'emporter pour toujours,
Ainsi que le torrent emporte dans son onde
Les roses de Sarons qui parfument son cours !

Quand pourrai-je la voir sur l'enfant qui repose
S'incliner doucement dans le calme des nuits ?
Quand verrai-je ses fils, de leurs lèvres de rose,
Se suspendre à son sein comme l'abeille aux lis ?

A l'ombre du figuier, près du courant de l'onde,
Loin de l'œil de l'envie et des pas du pervers,
Je bâtirai pour eux un nid parmi le monde,
Comme sur un écueil l'hirondelle des mers.

Là, sans les abreuver à ces sources amères
Où l'humaine sagesse a mêlé son poison,
De ma bouche, fidèle aux leçons de mes pères,
Pour unique sagesse ils apprendront ton nom.

Là je leur laisserai le modeste héritage
Qu'aux petits des oiseaux Dieu donne à leur réveil,
L'eau pure du torrent, un nid sous le feuillage,
Les fruits tombés de l'arbre, et ma place au soleil.

Alors, le front chargé de guirlandes fanées,
Tel qu'un vieil olivier parmi ses rejetons,
Je verrai de mes fils les brillantes années
Cacher mon tronc flétri sous leurs jeunes festons.

Alors j'entonnerai l'hymne de ma vieillesse,
Et, convive enivré des vins de ta bonté,
Je passerai la coupe aux mains de la jeunesse,
Et je m'endormirai dans ma félicité.

LES PRÉLUDES

A M. VICTOR HUGO

La nuit, pour rafraîchir la nature embrasée,
De ses cheveux d'ébène exprimant la rosée,
Pose au sommet des monts ses pieds silencieux,
Et l'ombre et le sommeil descendent sur mes yeux :
C'était l'heure où jadis... Mais aujourd'hui mon âme,
Comme un feu dont le vent n'excite plus la flamme,
Fait pour se ranimer un inutile effort,
Retombe sur soi-même, et languit et s'endort.
Que ce calme lui pèse ! O lyre, ô mon génie !
Musique intérieure, ineffable harmonie,
Harpe que j'entendais résonner dans les airs
Comme un écho lointain des célestes concerts,
Pendant qu'il en est temps, pendant qu'il vibre encore,
Venez, venez bercer ce cœur qui vous implore !
Et toi qui donnes l'âme à mon luth inspiré,
Esprit capricieux, viens, prélude à ton gré !

Il descend ! il descend ! La harpe obéissante
A frémi mollement sous son vol cadencé,
Et de la corde frémissante
Le souffle harmonieux dans mon âme a passé.

¤

L'onde qui baise ce rivage,
De quoi se plaint-elle à ses bords ?

Pourquoi le roseau sur la plage,
Pourquoi le ruisseau sous l'ombrage,
Rendent-ils de tristes accords ?

De quoi gémit la tourterelle
Quand, dans le silence des bois,
Seule auprès du ramier fidèle,
L'amour fait palpiter son aile,
Les baisers étouffent sa voix ?

Et toi, qui mollement te livre
Au doux sourire du bonheur,
Et du regard dont tu m'enivre
Me fais mourir, me fais revivre,
De quoi te plains-tu sur mon cœur ?

Plus jeune que la jeune Aurore,
Plus limpide que ce flot pur,
Ton âme au bonheur vient d'éclore,
Et jamais aucun souffle encore
N'en a terni le vague azur.

Cependant, si ton cœur soupire
De quelque poids mystérieux,
Sur tes traits si la joie expire,
Et si tout près de ton sourire
Brille une larme dans tes yeux,

Hélas ! c'est que notre faiblesse,
Pliant sous sa félicité
Comme un roseau qu'un souffle abaisse,
Donne l'accent de la tristesse
Même au chant de la volupté ;

Ou bien peut-être qu'avertie
De la fuite de nos plaisirs,

L'âme en extase anéantie
Se réveille et sent que la vie
Fuit dans chacun de nos soupirs.

Ah ! laisse le zéphyr avide
A leur source arrêter tes pleurs ;
Jouissons de l'heure rapide :
Le temps fuit, mais son flot limpide
Du ciel réfléchit les couleurs.

Tout naît, tout passe, tout arrive
Au terme ignoré de son sort :
A l'Océan l'onde plaintive,
Aux vents la feuille fugitive,
L'aurore au soir, l'homme à la mort.

Mais qu'importe, ô ma bien-aimée,
Le terme incertain de nos jours,
Pourvu que sur l'onde calmée,
Par une pente parfumée,
Le temps nous entraîne en son cours !

Pourvu que, durant le passage,
Couché dans tes bras à demi,
Les yeux tournés vers ton image,
Sans le voir, j'aborde au rivage
Comme un voyageur endormi !

Le flot murmurant se retire
Du rivage qu'il a baisé,
La voix de la colombe expire,
Et le voluptueux zéphire
Dort sur le calice épuisé.

Embrassons-nous, mon bien suprême,
Et, sans rien reprocher aux dieux,

Un jour, de la terre où l'on aime,
Évanouissons-nous de même
En un soupir mélodieux !

Non, non, brise à jamais cette corde amollie !
Mon cœur ne répond plus à ta voix affaiblie.
L'amour n'a pas de sons qui puissent l'exprimer :
Pour révéler sa langue, il faut, il faut aimer.
Un seul soupir du cœur que le cœur nous renvoie,
Un œil demi-voilé par des larmes de joie,
Un regard, un silence, un accent de sa voix,
Un mot toujours le même et répété cent fois,
O lyre ! en disent plus que ta vaine harmonie.
L'amour est à l'amour, le reste est au génie.
Si tu veux que mon cœur résonne sous ta main,
Tire un plus mâle accord de tes fibres d'airain.

¤

J'entends, j'entends de loin comme une voix qui gronde ;
Un souffle impétueux fait frissonner les airs,
Comme l'on voit frissonner l'onde
Quand l'aigle au vol pesant rase le sein des mers.

¤

Eh ! qui m'emportera sur des flots sans rivages ?
Quand pourrai-je, la nuit, aux clartés des orages,
Sur un vaisseau sans mâts, au gré des aquilons,
Fendre de l'Océan les liquides vallons,
M'engloutir dans leur sein, m'élancer sur leurs cimes,
Rouler avec la vague au fond des noirs abîmes,
Et, revomi cent fois par les gouffres amers,
Flotter comme l'écume au vaste sein des mers ?
D'effroi, de volupté, tour à tour éperdue,
Cent fois entre la vie et la mort suspendue,

Peut-être que mon âme, au sein de ces horreurs,
Pourrait jouir au moins de ses propres terreurs,
Et, prête à s'abîmer dans la nuit qu'elle ignore,
A la vie un moment se reprendrait encore,
Comme un homme, roulant des sommets d'un rocher,
De ses bras tout sanglants cherche à s'y rattacher.
Mais toujours repasser par une même route,
Voir ses jours épuisés s'écouler goutte à goutte ;
Mais suivre pas à pas dans l'immense troupeau
Ces générations, inutile fardeau,
Qui meurent pour mourir, qui vécurent pour vivre,
Et dont chaque printemps la terre se délivre,
Comme dans nos forêts le chêne avec mépris
Livre aux vents des hivers ses feuillages flétris ;
Sans regrets, sans espoir, avancer dans la vie
Comme un vaisseau qui dort sur une onde assoupie ;
Sentir son âme, usée en impuissant effort,
Se ronger lentement sous la rouille du sort ;
Penser sans découvrir, aspirer sans atteindre,
Briller sans éclairer, et pâlir sans s'éteindre :
Hélas ! tel est mon sort et celui des humains.
Nos pères ont passé par les mêmes chemins ;
Chargés du même sort, nos fils prendront nos places ;
Ceux qui ne sont pas nés y trouveront leurs traces.
Tout s'use, tout périt, tout passe : mais, hélas !
Excepté les mortels, rien ne change ici-bas.

¤

Toi qui rendais la force à mon âme affligée,
Esprit consolateur, que ta voix est changée !
On dirait qu'on entend, au séjour des douleurs,
Rouler à flots plaintifs le sourd torrent des pleurs.
Pourquoi gémir ainsi, comme un souffle d'orage
A travers les rameaux qui pleurent leur feuillage ?
Pourquoi ce vain retour vers la félicité ?

Quoi donc ! ce qui n'est plus a-t-il jamais été ?
Faut-il que le regret, comme une ombre ennemie,
Vienne s'asseoir sans cesse au festin de la vie,
Et, d'un regard funèbre effrayant les humains,
Fasse tomber toujours les coupes de leurs mains ?
Non : de ce triste aspect que ta voix me délivre !
Oublions, oublions : c'est le secret de vivre.
Viens, chante, et, du passé, détournant mes regards
Précipite mon âme au milieu des hasards !

¤

De quels sons belliqueux mon oreille est frappée !
C'est le cri du clairon, c'est la voix du coursier ;
La corde de sang trempée
Retentit comme l'épée
Sur l'orbe du bouclier.

¤

La trompette a jeté le signal des alarmes :
« Aux armes ! » et l'écho répète au loin : « Aux armes ! »
Dans la plaine soudain les escadrons épars,
Plus prompts que l'aquilon, fondent de toutes parts,
Et sur les flancs épais des légions mortelles
S'étendent tout à coup comme deux sombres ailes.
Le coursier, retenu par un frein impuissant,
Sur ses jarrets pliés s'arrête en frémissant ;
La foudre dort encore, et sur la foule immense
Plane, avec la terreur, un lugubre silence :
On n'entend que le bruit de cent mille soldats
Marchant comme un seul homme au-devant du trépas,
Les roulements des chars, les coursiers qui hennissent,
Les ordres répétés qui dans l'air retentissent,
Ou le bruit des drapeaux soulevés par les vents,
Qui, sur les camps rivaux flottant à plis mouvants,

Tantôt semblent, enflés d'un souffle de victoire,
Vouloir voler d'eux-mêmes au-devant de la gloire,
Et tantôt, retombant le long des pavillons,
De leurs funèbres plis couvrir leurs bataillons.

Mais sur le front des camps déjà les bronzes grondent :
Ces tonnerres lointains se croisent, se répondent ;
Des tubes enflammés la foudre avec effort
Sort et frappe en sifflant comme un souffle de mort ;
Le boulet dans les rangs laisse une large trace.
Ainsi qu'un laboureur qui passe et qui repasse,
Et, sans se reposer déchirant le vallon,
A côté du sillon creuse un autre sillon :
Ainsi le trait fatal dans les rangs se promène
Et comme des épis les couche dans la plaine.
Ici tombe un héros moissonné dans sa fleur,
Superbe et l'œil brillant d'orgueil et de valeur.
Sur son casque ondulant, d'où jaillit la lumière,
Flotte d'un noir coursier l'ondoyante crinière :
Ce casque éblouissant sert de but au trépas ;
Par la foudre frappé d'un coup qu'il ne sent pas,
Comme un faisceau d'acier il tombe sur l'arène ;
Son coursier bondissant, qui sent flotter la rêne,
Lance un regard oblique à son maître expirant,
Revient, penche sa tête et le flaire en pleurant.
Là tombe un vieux guerrier qui, né dans les alarmes,
Eut les camps pour patrie, et pour amour ses armes.
Il ne regrette rien que ses chers étendards,
Et les suit, en mourant, de ses derniers regards...
La mort vole au hasard dans l'horrible carrière :
L'un périt tout entier ; l'autre, sur la poussière,
Comme un tronc dont la hache a coupé les rameaux,
De ses membres épars voit voler les lambeaux,
Et, se traînant encor sur la terre humectée,
Marque en ruisseaux de sang sa trace ensanglantée.
Le blessé que la mort n'a frappé qu'à demi

Fuit en vain, emporté dans les bras d'un ami :
Sur le sein l'un de l'autre ils sont frappés ensemble
Et bénissent du moins le coup qui les rassemble.
Mais de la foudre en vain les livides éclats
Pleuvent sur les deux camps : d'intrépides soldats,
Comme la mer qu'entr'ouvre une proue écumante
Se referme soudain sur sa trace fumante,
Sur les rangs écrasés formant de nouveaux rangs,
Viennent braver la mort sur les corps des mourants !...

Cependant, las d'attendre un trépas sans vengeance,
Les deux camps, animés d'une même vaillance,
Se heurtent, et, du choc ouvrant leurs bataillons,
Mêlent en tournoyant leurs sanglants tourbillons.
Sous le poids des coursiers les escadrons s'entr'ouvrent,
D'une voûte d'airain les rangs pressés se couvrent,
Les feux croisent les feux, le fer frappe le fer,
Les rangs entre-choqués lancent un seul éclair :
Le salpêtre, au milieu des torrents de fumée,
Brille et court en grondant sur la ligne enflammée,
Et, d'un nuage épais enveloppant leur sort,
Cache encore à nos yeux la victoire ou la mort.
Ainsi quand deux torrents, dans deux gorges profondes,
De deux monts opposés précipitant leurs ondes,
Dans le lit trop étroit qu'ils vont se disputer
Viennent au même instant tomber et se heurter,
Le flot choque le flot, les vagues courroucées,
Rejaillissant au loin par les vagues poussées,
D'une poussière humide obscurcissent les airs,
Du fracas de leur chute ébranlent les déserts,
Et, portant leur fureur au lit qui les rassemble,
Tout en s'y combattant leurs flots roulent ensemble.

. . . . . .

Mais la foudre se tait. Écoutez !... Des concerts
De cette plaine en deuil s'élèvent dans les airs :
La harpe, le clairon, la joyeuse cymbale,

Mêlant leurs voix d'airain, montent par intervalle,
S'éloignent par degrés, et sur l'aile des vents
Nous jettent leurs accords et les cris des mourants !...
De leurs brillants éclats les coteaux retentissent ;
Le cœur glacé s'arrête, et tous les sens frémissent,
Et dans les airs pesants, que le son vient froisser,
On dirait qu'on entend l'âme des morts passer !
Tout à coup le soleil, dissipant le nuage,
Éclaire avec horreur la scène du carnage ;
Et son pâle rayon, sur la terre glissant,
Découvre à nos regards de longs ruisseaux de sang,
Des coursiers et des chars brisés dans la carrière,
Des membres mutilés épars sur la poussière,
Les débris confondus des armes et des corps,
Et les drapeaux jetés sur des monceaux de morts.
. . . . . .
Accourez maintenant, amis, épouses, mères !
Venez compter vos fils, vos amants et vos frères ;
Venez sur ces débris disputer aux vautours
L'espoir de vos vieux ans, le fruit de vos amours...
Que de larmes sans fin sur eux vont se répandre !
Dans vos cités en deuil que de cris vont s'entendre,
Avant qu'avec douleur la terre ait reproduit,
Misérables mortels, ce qu'un jour a détruit !
Mais au sort des humains la nature insensible
Sur leurs débris épars suivra son cours paisible :
Demain, la douce aurore, en se levant sur eux,
Dans leur acier sanglant réfléchira ses feux ;
Le fleuve lavera sa rive ensanglantée,
Les vents balayeront leur poussière infectée,
Et le sol, engraissé de leurs restes fumants,
Cachera sous des fleurs leurs pâles ossements !

¤

Silence, Esprit de feu ! Mon âme épouvantée
Suit le frémissement de ta corde irritée,

Et court en frissonnant sur tes pas belliqueux,
Comme un char emporté par des coursiers fougueux ;
Mais mon œil, attristé de ces sombres images,
Se détourne en pleurant vers de plus doux rivages.
N'as-tu point sur ta lyre un chant consolateur ?
N'as-tu pas entendu la flûte du pasteur,
Quand seul, assis en paix sous le pampre qui plie,
Il charme par ses airs les heures qu'il oublie,
Et que l'écho des bois, ou le fleuve en coulant,
Porte de saule en saule un son plaintif et lent ?
Souvent pour l'écouter, le soir, sur la colline,
Du côté de ses chants mon oreille s'incline ;
Mon cœur, par un soupir soulagé de son poids,
Dans un monde étranger se perd avec la voix ;
Et je sens par moments, sur mon âme calmée,
Passer avec le son une brise embaumée,
Plus douce qu'à mes sens l'ombre des arbrisseaux,
Ou que l'air rafraîchi qui sort du lit des eaux.

¤

Un vent caresse ma lyre :
Est-ce l'aile d'un oiseau ?
Sa voix dans le cœur expire,
Et l'humble corde soupire
Comme un flexible roseau.

¤

O vallons paternels ; doux champs ; humble chaumière
Au bord penchant des bois suspendue aux coteaux,
Dont l'humble toit, caché sous des touffes de lierre,
Ressemble au nid sous les rameaux ;

Gazons entrecoupés de ruisseaux et d'ombrages ;
Seuil antique où mon père, adoré comme un roi,
Comptait ses gras troupeaux rentrant des pâturages,
Ouvrez-vous, ouvrez-vous ! c'est moi.

Voilà du dieu des champs la rustique demeure.
J'entends l'airain frémir au sommet de ses tours ;
Il semble que dans l'air une voix qui me pleure
Me rappelle à mes premiers jours.

Oui, je reviens à toi, berceau de mon enfance,
Embrasser pour jamais tes foyers protecteurs.
Loin de moi les cités et leur vaine opulence !
Je suis né parmi les pasteurs.

Enfant, j'aimais comme eux à suivre dans la plaine
Les agneaux pas à pas, égarés jusqu'au soir ;
A revenir comme eux baigner leur blanche laine
Dans l'eau courante du lavoir ;

J'aimais à me suspendre aux lianes légères,
A gravir dans les airs de rameaux en rameaux,
Pour ravir, le premier, sous l'aile de leurs mères
Les tendres œufs des tourtereaux ;

J'aimais les voix du soir dans les airs répandues,
Le bruit lointain des chars gémissant sous leur poids,
Et le sourd tintement des cloches suspendues
Au cou des chevreaux dans les bois.

Et depuis, exilé de ces douces retraites,
Comme un vase imprégné d'une première odeur,
Toujours, loin des cités, des voluptés secrètes
Entraînaient mes yeux et mon cœur.

Beaux lieux, recevez-moi sous vos sacrés ombrages !
Vous qui couvrez le seuil de rameaux éplorés,
Saules contemporains, courbez vos longs feuillages
Sur le frère que vous pleurez.

Reconnaissez mes pas, doux gazons que je foule,
Arbres que dans mes jeux j'insultais autrefois
Et toi qui loin de moi te cachais à la foule,
Triste écho, réponds à ma voix.

Je ne viens pas traîner, dans vos riants asiles,
Les regrets du passé, les songes du futur :
J'y viens vivre, et, couché sous vos berceaux fertiles,
Abriter mon repos obscur.

S'éveiller, le cœur pur, au réveil de l'aurore,
Pour bénir, au matin, le Dieu qui fait le jour ;
Voir les fleurs du vallon sous la rosée éclore,
Comme pour fêter son retour ;

Respirer les parfums que la colline exhale,
Ou l'humide fraîcheur qui tombe des forêts ;
Voir onduler de loin l'haleine matinale
Sur le sein flottant des guérets ;

Conduire la génisse à la source qu'elle aime,
Ou suspendre la chèvre au cytise embaumé,
Ou voir les blancs taureaux venir tendre d'eux-mêmes
Leur front au joug accoutumé ;

Guider un soc tremblant dans le sillon qui crie,
Du pampre domestique émonder les berceaux,
Ou creuser mollement, au sein de la prairie,
Les lits murmurants des ruisseaux ;

Le soir, assis en paix au seuil de la chaumière,
Tendre au pauvre qui passe un morceau de son pain,
Et, fatigué du jour, y fermer sa paupière
Loin des soucis du lendemain ;

Sentir, sans les compter, dans leur ordre paisible,
Les jours suivre les jours, sans faire plus de bruit
Que ce sable léger dont la fuite insensible
Nous marque l'heure qui s'enfuit ;

Voir de vos doux vergers sur vos fronts les fruits pendre,
Les fruits d'un chaste amour dans vos bras accourir,
Et, sur eux appuyé, doucement redescendre :
C'est assez pour qui doit mourir.

Le chant meurt, la voix tombe. Adieu, divin Génie ;
Remonte au vrai séjour de la pure harmonie !
Tes chants ont arrêté les larmes de mes yeux.
Je lui parlais encore... Il était dans les cieux.

L'APPARITION

DE

L'OMBRE DE SAMUEL

A SAÜL

FRAGMENT DRAMATIQUE

SAÜL, LA PYTHONISSE D'ENDOR

SAÜL, seul.

Peut-être... puisqu'enfin je puis le consulter,
Le Ciel, peut-être, est las de me persécuter ?
A mes yeux dessillés la vérité va luire :
Mais au livre du sort, ô Dieu ! que vont-ils lire ?...
De ce livre fatal qui s'explique trop tôt,
Chaque jour, chaque instant, hélas ! révèle un mot.
Pourquoi donc devancer le temps qui nous l'apporte ?
Pourquoi, dans cet abîme, avant l'heure... ? N'importe,
C'est trop, c'est trop longtemps attendre dans la nuit
Les invisibles coups du bras qui me poursuit !
J'aime mieux, déroulant la trame infortunée,
Y lire, d'un seul trait, toute ma destinée !

(La Pythonisse d'Endor entre sur la scène.)

Est-ce toi qui, portant l'avenir dans ton sein,
Viens, au roi d'Israël, annoncer son destin ?

LA PYTHONISSE

C'est moi.

SAÜL

Qui donc es-tu ?

LA PYTHONISSE

La voix du Dieu suprême.

SAÜL

Tremble de me tromper !

LA PYTHONISSE

Saül, tremble toi-même !

SAÜL

Eh bien ? qu'apportes-tu ?

LA PYTHONISSE

Ton arrêt !

SAÜL

Parle.

LA PYTHONISSE.

O Ciel !
Pourquoi m'as-tu choisie entre tout Israël ?
Mon cœur est faible, ô Ciel ! et mon sexe est timide.
Choisis, pour ton organe, un sein plus intrépide ;
Pour annoncer au roi tes divines fureurs,
Qui suis-je ?

SAÜL, étonné.

Eh quoi ! tu trembles et tu verses des pleurs !
Quoi ! ministre du Ciel, tu n'es plus qu'une femme !

LA PYTHONISSE.

Détruis donc, ô mon Dieu, la pitié dans mon âme !

SAÜL.

Par tes feintes terreurs penses-tu m'ébranler ?

LA PYTHONISSE.

Mais ma bouche, ô mon roi ! se refuse à parler.

SAÜL, avec colère.

Tes lenteurs, à la fin, lassent ma patience :
Parle, si tu le peux ; ou sors de ma présence !

LA PYTHONISSE.

Que ne puis-je sortir, emportant avec moi
Tout ce qu'ici je viens prophétiser sur toi !
Mais un dieu me retient, me pousse, me ramène ;
Je ne puis résister à son bras qui m'entraîne.
Oui, je sens ta présence, ô dieu persécuteur !
Et ta fureur divine a passé dans mon cœur.

(Avec plus d'horreur.)

Mais quel rayon sanglant vient frapper ma paupière !
Mon œil épouvanté cherche et fuit la lumière !
Silence !... l'avenir ouvre ses noirs secrets :
Quel chaos de malheurs, de vertus, de forfaits !
Dans la confusion je les vois tous ensemble.
Comment, comment saisir le fil qui les rassemble ?
Saül... Michol... David... Malheureux Jonathas !
Arrête ! arrête, ô roi ! ne m'interroge pas.

SAÜL, tremblant.

Que dis-tu de David, de Jonathas ? achève !

LA PYTHONISSE, montrant une ombre du doigt.

Oui, l'ombre se dissipe et le voile se lève :
C'est lui...

SAÜL.

Qui donc ?

LA PYTHONISSE.

David !...

SAÜL.

Eh bien ?

LA PYTHONISSE.

Il est vainqueur !
Quel triomphe ! O David ! que d'éclat t'environne !
Que vois-je sur ton front ?

SAÜL.

Achève !

LA PYTHONISSE.

Une couronne !...

SAÜL.

Perfide ! qu'as-tu dit ? lui, David, couronné ?

LA PYTHONISSE, avec tristesse.

Hélas ! et tu péris, jeune homme infortuné !
Et pour pleurer ton sort, belle et tendre victime,
Les palmiers de Cadès ont incliné leur cime !...
Grâce, grâce, ô mon Dieu ! détourne tes fureurs !
Saül a bien assez de ses propres malheurs !...
Mais la mort l'a frappé, sans pitié pour ses charmes,
Hélas ! et David même en a versé des larmes !...

SAÜL.

Silence ! c'est assez : j'en ai trop écouté.

LA PYTHONISSE.

Saül, pour tes forfaits ton fils est rejeté.
D'un prince condamné Dieu détourne sa face,
D'un souffle de sa bouche il dissipe ta race :
Le sceptre est arraché !...

SAÜL, l'interrompant avec violence.

Tais-toi, dis-je, tais-toi !

LA PYTHONISSE.

Saül, Saül, écoute un Dieu plus fort que moi !
Le sceptre est arraché de tes mains sans défense ;
Le sceptre dans Juda passe avec ta puissance,

Et ces biens, par Dieu même, à ta race promis,
Transportés à David, passent tous à ses fils.
Que David est brillant ! que son triomphe est juste !
Qu'il sort de rejetons de cette tige auguste !
Que vois-je ? un Dieu lui-même... ! O vierges du saint lieu !
Chantez, chantez David ! David enfante un Dieu !...

SAÜL.

Ton audace à la fin a comblé la mesure :
Va, tout respire en toi la fourbe et l'imposture.
Dieu m'a promis le trône, et Dieu ne trompe pas.

LA PYTHONISSE.

Dieu promet ses fureurs à des princes ingrats.

SAÜL.

Crois-tu qu'impunément ta bouche ici m'outrage ?

LA PYTHONISSE.

Crois-tu faire d'un Dieu varier le langage ?

SAÜL.

Sais-tu quel sort t'attend ? Sais-tu ... ?

LA PYTHONISSE.

Ce que je sais,
C'est que ton propre bras va punir tes forfaits ;
Et qu'avant que des cieux le flambeau se retire,
Un Dieu justifiera tout ce qu'un Dieu m'inspire.
Adieu, malheureux père ! adieu, malheureux roi !

(Elle se retire, Saül la retient par force.)

SAÜL.

Non, non, perfide, arrête ! écoute, et réponds-moi !
C'est souffrir trop longtemps l'insolence et l'injure :
Je veux convaincre ici ta bouche d'imposture.
Si le Ciel à tes yeux a su les révéler,
Quels sont donc ces forfaits dont tu m'oses parler ?

LA PYTHONISSE.

L'ombre les a couverts, l'ombre les couvre encore,
Saül ! Mais le Ciel voit ce que la terre ignore.
Ne tente pas le Ciel.

SAÜL.

Non : parle si tu sais.

LA PYTHONISSE.

L'ombre de Samuel te dira ces forfaits...

SAÜL.

Samuel ! Samuel ! Eh quoi ! que veux-tu dire ?

LA PYTHONISSE.

Toi-même, en traits de sang, ne peux-tu pas le lire ?

SAÜL.

Eh bien, qu'a de commun ce Samuel et moi ?

LA PYTHONISSE.

Qui plongea dans son sein ce fer sanglant ?

SAÜL.

Qui ?

LA PYTHONISSE.

Toi !

SAÜL, furieux et se précipitant sur elle avec sa lance.

Monstre, qu'a trop longtemps épargné ma clémence,
Ton audace à la fin appelle ma vengeance !

(Prêt à la frapper.)

Tiens ; va dire à ton Dieu, va dire à Samuel
Comment Saül punit ton imposture...

(Au moment où il va frapper, il voit l'ombre de Samuel, il laisse tomber la lance, il recule.)

O Ciel !

Ciel ! que vois-je ? C'est toi ! c'est ton ombre sanglante !
Quel regard !... Son aspect m'a glacé d'épouvante,
Pardonne, ombre fatale ! oh ! pardonne ! oui, c'est moi,
C'est moi qui t'ai porté tous ces coups que je voi !
Quoi ! depuis si longtemps ! quoi ! ton sang coule encore !
Viens-tu pour le venger ?... Tiens...

(Il découvre sa poitrine et tombe à genoux.)

Mais il s'évapore !...

(La Pythonisse disparaît pendant ces derniers mots.)

STANCES

Et j'ai dit dans mon cœur : « Que faire de la vie ?
Irai-je encor, suivant ceux qui m'ont devancé,
Comme l'agneau qui passe où sa mère a passé,
Imiter des mortels l'immortelle folie ?

L'un cherche sur les mers les trésors de Memnon,
Et la vague engloutit ses vœux et son navire ;
Dans le sein de la gloire où son génie aspire,
L'autre meurt enivré par l'écho d'un vain nom.

Avec nos passions formant sa vaste trame,
Celui-là fonde un trône, et monte pour tomber ;
Dans des pièges plus doux aimant à succomber,
Celui-ci lit son sort dans les yeux d'une femme.

Le paresseux s'endort dans les bras de la faim ;
Le laboureur conduit sa fertile charrue ;
Le savant pense et lit ; le guerrier frappe et tue ;
Le mendiant s'assied sur le bord du chemin.

Où vont-ils cependant ? Ils vont où va la feuille
Que chasse devant lui le souffle des hivers.
Ainsi vont se flétrir dans leurs travaux divers
Ces générations que le temps sème et cueille.

Ils luttaient contre lui, mais le temps a vaincu :
Comme un fleuve engloutit le sable de ses rives,

Je l'ai vu dévorer leurs ombres fugitives.
Ils sont nés, ils sont morts : Seigneur, ont-ils vécu ?

Pour moi, je chanterai le Maître que j'adore,
Dans le bruit des cités, dans la paix des déserts,
Couché sur le rivage, ou flottant sur les mers,
Au déclin du soleil, au réveil de l'aurore.

La terre m'a crié : « Qui donc est le Seigneur ? »
Celui dont l'âme immense est partout répandue,
Celui dont un seul pas mesure l'étendue,
Celui dont le soleil emprunte sa splendeur,

Celui qui du néant a tiré la matière,
Celui qui sur le vide a fondé l'univers,
Celui qui sans rivage a renfermé les mers,
Celui qui d'un regard a lancé la lumière,

Celui qui ne connaît ni jour ni lendemain,
Celui qui de tout temps de soi-même s'enfante,
Qui vit dans l'avenir comme à l'heure présente,
Et rappelle les temps échappés de sa main :

C'est lui, c'est le Seigneur !... Que ma langue redise
Les cent noms de sa gloire aux enfants des mortels :
Comme la harpe d'or pendue à ses autels,
Je chanterai pour lui jusqu'à ce qu'il me brise...

LA LIBERTÉ
OU UNE NUIT A ROME

A ÉLI..., DUCH. DE DEV...

Comme l'astre adouci de l'antique Élysée,
Sur les murs dentelés du sacré Colisée,
L'astre des nuits, perçant des nuages épars,
Laisse dormir en paix ses longs et doux regards.
Le rayon qui blanchit ses vastes flancs de pierre,
En glissant à travers les pans flottants du lierre,
Dessine dans l'enceinte un lumineux sentier :
On dirait le tombeau d'un peuple tout entier,
Où la mémoire, errant après des jours sans nombre,
Dans la nuit du passé viendrait chercher une ombre.

Ici, de voûte en voûte élevé dans les cieux,
Le monument debout défie encor les yeux ;
Le regard égaré dans ce dédale oblique,
De degrés en degrés, de portique en portique,
Parcourt en serpentant ce lugubre désert,
Fuit, monte, redescend, se retrouve et se perd.
Là, comme un front penché sous le poids des années,
La ruine, abaissant ses voûtes inclinées,
Tout à coup se déchire en immenses lambeaux,
Pend comme un noir rocher sur l'abîme des eaux ;
Ou, des vastes hauteurs de son faîte superbe
Descendant par degrés jusqu'au niveau de l'herbe,
Comme un coteau qui meurt sous les fleurs d'un vallon,
Vient mourir à nos pieds sur des lits de gazon.

Sur les flancs décharnés de ces sombres collines,
Des forêts dans les airs ont jeté leurs racines :
Là, le lierre jaloux de l'immortalité
Triomphe en possédant ce que l'homme a quitté ;
Et, pareil à l'oubli, sur ces murs qu'il enlace,
Monte de siècle en siècle au sommet qu'il efface.
Le buis, l'if immobile, et l'arbre des tombeaux,
Dressent en frissonnant leurs funèbres rameaux ;
Et l'humble giroflée, aux lambris suspendue,
Attachant ses pieds d'or dans la pierre fendue,
Et balançant dans l'air ses longs rameaux flétris,
Comme un doux souvenir fleurit sur des débris.
Aux sommets escarpés du fronton solitaire,
L'aigle à la frise étroite a suspendu son aire :
Au bruit sourd de mes pas, qui troublent son repos,
Il jette un cri d'effroi, grossi par mille échos,
S'élance dans le ciel, en redescend, s'arrête,
Et d'un vol menaçant plane autour de ma tête.
Du creux des monuments, de l'ombre des arceaux,
Sortent en gémissant de sinistres oiseaux :
Ouvrant en vain dans l'ombre une ardente prunelle,
L'aveugle amant des nuits bat les murs de son aile ;
La colombe, inquiète à mes pas indiscrets,
Descend, vole et s'abat de cyprès en cyprès,
Et sur les bords brisés de quelque urne isolée
Se pose en soupirant, comme une âme exilée.

Les vents, en s'engouffrant sous ces vastes débris,
En tirent des soupirs, des hurlements, des cris :
On dirait qu'on entend le torrent des années
Rouler sous ces arceaux ses vagues déchaînées,
Renversant, emportant, minant de jours en jours
Tout ce que les mortels ont bâti sur son cours.
Les nuages, flottant dans un ciel clair et sombre,
En passant sur l'enceinte y font courir leur ombre,
Et tantôt, nous cachant le rayon qui nous luit,

Couvrent le monument d'une profonde nuit,
Tantôt, se déchirant sous un souffle rapide,
Laissent sur le gazon tomber un jour livide,
Qui, semblable à l'éclair, montre à l'œil ébloui
Ce fantôme debout du siècle évanoui,
Dessine en serpentant ses formes mutilées,
Les cintres verdoyants des arches écroulées,
Ses larges fondements sous nos pas entr'ouverts,
Ses frontons menaçants suspendus dans les airs,
Et l'éternelle croix qui, surmontant le faîte,
Incline comme un mât battu par la tempête.

Rome, te voilà donc ! O mère des Césars,
J'aime à fouler aux pieds tes monuments épars ;
J'aime à sentir le temps, plus fort que ta mémoire,
Effacer pas à pas les traces de ta gloire !
L'homme serait-il donc de ses œuvres jaloux ?
Nos monuments sont-ils plus immortels que nous ?
Égaux devant le temps, non, ta ruine immense
Nous console du moins de notre décadence.
J'aime, j'aime à venir rêver sur ce tombeau,
A l'heure où de la nuit le lugubre flambeau,
Comme l'œil du passé, flottant sur des ruines,
D'un pâle demi-deuil revêt tes sept collines,
Et, d'un ciel toujours jeune éclaircissant l'azur,
Fait briller les torrents sur les flancs de Tibur.
Ma harpe, qu'en passant l'oiseau des nuits effleure,
Sur tes propres débris te rappelle et te pleure,
Et jette aux flots du Tibre un cri de liberté,
Hélas ! par l'écho même à peine répété.

« Liberté ! nom sacré profané par cet âge,
J'ai toujours dans mon cœur adoré ton image,
Telle qu'aux jours d'Émile et de Léonidas
T'adorèrent jadis le Tibre et l'Eurotas,
Quand, tes fils se levant contre la tyrannie,

Tu teignais leurs drapeaux du sang de Virginie
Ou qu'à tes saintes lois glorieux d'obéir,
Tes trois cents immortels s'embrassaient pour mourir ;
Telle enfin que, d'Uri prenant ton vol sublime,
Comme un rapide éclair qui court de cime en cime,
Des rives du Léman aux rochers d'Appenzell,
Volant avec la mort sur la flèche de Tell,
Tu rassembles tes fils errants sur les montagnes,
Et, semblable au torrent qui fond sur leurs campagnes,
Tu purges à jamais d'un peuple d'oppresseurs
Ces champs où tu fondas ton règne sur les mœurs !

« Alors... Mais aujourd'hui pardonne à mon silence !
Quand ton nom, profané par l'infâme licence,
Du Tage à l'Éridan épouvantant les rois,
Fait crouler dans le sang les trônes et les lois ;
Détournant leurs regards de ce culte adultère,
Tes purs adorateurs, étrangers sur la terre,
Voyant dans ces excès ton saint nom s'abolir,
Ne le prononcent plus... de peur de l'avilir.
Il fallait t'invoquer, quand un tyran superbe
Sous ses pieds teints de sang nous foulait comme l'herbe ;
En pressant sur son cœur le poignard de Caton.
Alors il était beau de confesser ton nom :
La palme des martyrs couronnait tes victimes,
Et jusqu'à leurs soupirs, tout leur était des crimes.
L'univers cependant, prosterné devant lui,
Adorait ou tremblait !... L'univers aujourd'hui
Au bruit des fers brisés en sursaut se réveille.
Mais qu'entends-je ? et quels cris ont frappé mon oreille ?
Esclaves et tyrans, opprimés, oppresseurs,
Quand tes droits ont vaincu, s'offrent pour tes vengeurs :
Insultant sans péril la tyrannie absente,
Ils poursuivent partout son ombre renaissante,
Et, de la vérité couvrant la faible voix,
Quand le peuple est tyran, ils insultent aux rois.

Tu règnes cependant sur un siècle qui t'aime,
Liberté ! tu n'as rien à craindre que toi-même.
Sur la pente rapide où roule en paix ton char,
Je vois mille Brutus... mais où donc est César ? »

ADIEUX A LA MER

Murmure autour de ma nacelle,
Douce mer dont les flots chéris,
Ainsi qu'une amante fidèle,
Jettent une plainte éternelle
Sur ces poétiques débris !

Que j'aime à flotter sur ton onde,
A l'heure où du haut du rocher
L'oranger, la vigne féconde,
Versent sur ta vague profonde
Une ombre propice au nocher !

Souvent, dans ma barque sans rame,
Me confiant à ton amour,
Comme pour assoupir mon âme,
Je ferme au branle de ta lame
Mes regards fatigués du jour.

Comme un coursier souple et docile
Dont on laisse flotter le mors,
Toujours, vers quelque frais asile
Tu pousses ma barque fragile
Avec l'écume de tes bords.

Ah ! berce, berce, berce encore,
Berce pour la dernière fois,
Berce cet enfant qui t'adore,

Et qui depuis sa tendre aurore
N'a rêvé que l'onde et les bois !

Le Dieu qui décora le monde
De ton élément gracieux,
Afin qu'ici tout se réponde,
Fit les cieux pour briller sur l'onde,
L'onde pour réfléchir les cieux.

Aussi pur que dans ma paupière,
Le jour pénètre ton flot pur,
Et dans ta brillante carrière
Tu sembles rouler la lumière
Avec tes flots d'or et d'azur.

Aussi libre que la pensée,
Tu brises le vaisseau des rois,
Et dans ta colère insensée,
Fidèle au Dieu qui t'a lancée,
Tu ne t'arrêtes qu'à sa voix.

De l'infini sublime image,
De flots en flots l'œil emporté
Te suit en vain de plage en plage,
L'esprit cherche en vain ton rivage,
Comme ceux de l'éternité.

Ta voix majestueuse et douce
Fait trembler l'écho de tes bords,
Ou sur l'herbe qui te repousse,
Comme le zéphyr dans la mousse,
Murmure de mourants accords.

Que je t'aime, ô vague assouplie,
Quand, sous mon timide vaisseau
Comme un géant qui s'humilie,

Sous ce vain poids l'onde qui plie
Me creuse un liquide berceau.

Que je t'aime quand, le zéphire
Endormi dans tes antres frais,
Ton rivage semble sourire
De voir, dans ton sein qu'il admire,
Flotter l'ombre de ses forêts !

Que je t'aime quand, sur ma poupe,
Des festons de mille couleurs,
Pendant au vent qui les découpe,
Te couronnent comme une coupe
Dont les bords sont voilés de fleurs !

Qu'il est doux, quand le vent caresse
Ton sein mollement agité,
De voir, sous ma main qui la presse,
Ta vague qui s'enfle et s'abaisse
Comme le sein de la beauté !

Viens à ma barque fugitive,
Viens donner le baiser d'adieux ;
Roule autour une voix plaintive,
Et de l'écume de ta rive
Mouille encor mon front et mes yeux.

Laisse sur ta plaine mobile
Flotter ma nacelle à son gré,
Ou sous l'antre de la Sibylle,
Ou sur le tombeau de Virgile :
Chacun de tes flots m'est sacré.

Partout sur ta rive chérie,
Où l'amour éveilla mon cœur,
Mon âme, à sa vue attendrie,

Trouve un asile, une patrie,
Et des débris de son bonheur

Flotte au hasard : sur quelque plage
Que tu me fasses dériver,
Chaque flot m'apporte une image
Chaque rocher de ton rivage
Me fait souvenir ou rêver !...

LE CRUCIFIX

Toi que j'ai recueilli sur sa bouche expirante
Avec son dernier souffle et son dernier adieu,
Symbole deux fois saint, don d'une main mourante,
Image de mon Dieu ;

Que de pleurs ont coulé sur tes pieds que j'adore,
Depuis l'heure sacrée où, du sein d'un martyr,
Dans mes tremblantes mains tu passas, tiède encore
De son dernier soupir !

Les saints flambeaux jetaient une dernière flamme ;
Le prêtre murmurait ces doux chants de la mort,
Pareils aux chants plaintifs que murmure une femme
A l'enfant qui s'endort.

De son pieux espoir son front gardait la trace,
Et sur ses traits, frappés d'une auguste beauté,
La douleur fugitive avait empreint sa grâce,
La mort sa majesté.

Le vent qui caressait sa tête échevelée
Me montrait tour à tour ou me voilait ses traits,
Comme l'on voit flotter sur un blanc mausolée
L'ombre des noirs cyprès.

Un de ses bras pendait de la funèbre couche ;
L'autre, languissamment replié sur son cœur,

Semblait chercher encore et presser sur sa bouche
L'image du Sauveur.

Ses lèvres s'entr'ouvraient pour l'embrasser encore ;
Mais son âme avait fui dans ce divin baiser,
Comme un léger parfum que la flamme dévore
Avant de l'embraser.

Maintenant tout dormait sur sa bouche glacée,
Le souffle se taisait dans son sein endormi,
Et sur l'œil sans regard la paupière affaissée
Retombait à demi.

Et moi, debout, saisi d'une terreur secrète,
Je n'osais m'approcher de ce reste adoré,
Comme si du trépas la majesté muette
L'eût déjà consacré.

Je n'osais !... Mais le prêtre entendit mon silence,
Et, de ses doigts glacés prenant le crucifix :
« Voilà le souvenir, et voilà l'espérance ;
Emportez-les, mon fils ! »

Oui, tu me resteras, ô funèbre héritage !
Sept fois, depuis ce jour, l'arbre que j'ai planté
Sur sa tombe sans nom a changé de feuillage :
Tu ne m'as pas quitté.

Placé près de ce cœur, hélas ! où tout s'efface,
Tu l'as contre le temps défendu de l'oubli,
Et mes yeux goutte à goutte ont imprimé leur trace
Sur l'ivoire amolli.

O dernier confident de l'âme qui s'envole,
Viens, reste sur mon cœur ! parle encore, et dis-moi

Ce qu'elle te disait quand sa faible parole
N'arrivait plus qu'à toi ;

A cette heure douteuse où l'âme recueillie,
Se cachant sous le voile épaissi sur nos yeux
Hors de nos sens glacés pas à pas se replie,
Sourde aux derniers adieux ;

Alors qu'entre la vie et la mort incertaine,
Comme un fruit par son poids détaché du rameau,
Notre âme est suspendue et tremble à chaque haleine
Sur la nuit du tombeau ;

Quand des chants, des sanglots la confuse harmonie
N'éveille déjà plus notre esprit endormi,
Aux lèvres du mourant collé dans l'agonie,
Comme un dernier ami :

Pour éclaircir l'horreur de cet étroit passage,
Pour relever vers Dieu son regard abattu,
Divin consolateur, dont nous baisons l'image,
Réponds, que lui dis-tu ?

Tu sais, tu sais mourir ! et tes larmes divines,
Dans cette nuit terrible où tu prias en vain,
De l'olivier sacré baignèrent les racines
Du soir jusqu'au matin.

De la croix où ton œil sonda ce grand mystère,
Je vis ta mère en pleurs et la nature en deuil ;
Tu laissas comme nous tes amis sur la terre,
Et ton corps au cercueil !

Au nom de cette mort, que ma faiblesse obtienne
De rendre sur ton sein ce douloureux soupir :

Quand mon heure viendra, souviens-toi de la tienne,
O toi qui sais mourir !

Je chercherai la place où sa bouche expirante
Exhala sur tes pieds l'irrévocable adieu,
Et son âme viendra guider mon âme errante
Au sein du même Dieu.

Ah ! puisse, puisse alors sur ma funèbre couche,
Triste et calme à la fois, comme un ange éploré,
Une figure en deuil recueillir sur ma bouche
L'héritage sacré !

Soutiens ses derniers pas, charme sa dernière heure ;
Et, gage consacré d'espérance et d'amour,
De celui qui s'éloigne à celui qui demeure
Passe ainsi tour à tour,

Jusqu'au jour où, des morts perçant la voûte sombre,
Une voix dans le ciel, les appelant sept fois,
Ensemble éveillera ceux qui dorment à l'ombre
De l'éternelle croix !

LA SAGESSE

O vous qui passez comme l'ombre
Par ce triste vallon de pleurs,
Passagers sur ce globe sombre,
Hommes, mes frères en douleurs,
Écoutez ! voici vers Solime
Un son de la harpe sublime
Qui charmait l'écho du Thabor :
Sion en frémit sous sa cendre,
Et le vieux palmier croit entendre
La voix du vieillard de Ségor.

Insensé le mortel qui pense !
Toute pensée est une erreur.
Vivez et mourez en silence,
Car la parole est au Seigneur.
Il sait pourquoi flottent les mondes ;
Il sait pourquoi coulent les ondes,
Pourquoi les cieux pendent sur nous.
Pourquoi le jour brille et s'efface,
Pourquoi l'homme soupire et passe :
Et vous, mortels, que savez-vous ?

Asseyez-vous près des fontaines,
Tandis qu'agitant les rameaux,
Du midi les tièdes haleines
Font flotter l'ombre sur les eaux :
Au doux murmure de leurs ondes

Exprimez vos grappes fécondes
Où rougit l'heureuse liqueur ;
Et de main en main, sous vos treilles,
Passez-vous ces coupes vermeilles
Pleines de l'ivresse du cœur.

Ainsi qu'on choisit une rose
Dans les guirlandes de Sarons,
Choisissez une vierge éclose
Parmi les lis de vos vallons ;
Enivrez-vous de son haleine,
Écartez ses tresses d'ébène,
Goûtez les fruits de sa beauté :
Vivez, aimez, c'est la sagesse !
Hors le plaisir et la tendresse,
Tout est mensonge et vanité.

Comme un lis penché par la pluie
Courbe ses rameaux éplorés,
Si la main du Seigneur vous plie,
Baissez votre tête, et pleurez.
Une larme à ses pieds versée
Luit plus que la perle enchâssée
Dans son tabernacle immortel :
Et le cœur blessé qui soupire
Rend un son plus doux que la lyre
Sous les colonnes de l'autel.

Les astres roulent en silence,
Sans savoir les routes des cieux ;
Le Jourdain vers l'abîme immense
Poursuit son cours mystérieux ;
L'aquilon, d'une aile rapide,
Sans savoir où l'instinct le guide,
S'élance et court sur vos sillons ;
Les feuilles que l'hiver entasse,

Sans savoir où le vent les chasse,
Volent en pâles tourbillons.

Et vous, pourquoi d'un soin stérile
Empoisonner vos jours bornés ?
Le jour présent vaut mieux que mille
Des siècles qui ne sont pas nés.
Passez, passez, ombres légères :
Allez où sont allés vos pères,
Dormir auprès de vos aïeux.
De ce lit où la mort sommeille,
On dit qu'un jour elle s'éveille
Comme l'aurore dans les cieux.

APPARITION

Toi qui du jour mourant consoles la nature,
Parais, flambeau des nuits, lève-toi dans les cieux ;
Étends autour de moi, sur la pâle verdure,
Les douteuses clartés d'un jour mystérieux !

Tous les infortunés chérissent ta lumière ;
L'éclat brillant du jour repousse leurs douleurs :
Aux regards du soleil ils ferment leur paupière,
Et rouvrent devant toi leurs yeux noyés de pleurs.

Viens guider mes pas vers la tombe
Où ton rayon s'est abaissé,
Où chaque soir mon genou tombe
Sur un saint nom presque effacé.
Mais quoi ! la pierre le repousse !...
J'entends... oui, des pas sur la mousse !
Un léger souffle a murmuré ;
Mon œil se trouble, je chancelle.
Non, non, ce n'est plus toi, c'est elle
Dont le regard m'a pénétré.

Est-ce bien toi, toi qui t'inclines
Sur celui qui fut ton amant ?
Parle : que tes lèvres divines
Prononcent un mot seulement ;
Ce mot que murmurait ta bouche
Quand, planant sur ta sombre couche,
La mort interrompit ta voix.

Sa bouche commence... Ah ! j'achève :
Oui, c'est toi ; ce n'est point un rêve :
Anges du ciel, je la revois ....

Ainsi donc l'ardente prière
Perce le ciel et les enfers.
Ton âme a franchi la barrière
Qui sépare deux univers.
Béni soit le Dieu qui l'envoie !
Sa grâce a permis que je voie
Ce que mes yeux cherchaient toujours.
Que veux-tu ? faut-il que je meure ?
Tiens, je te donne pour cette heure
Toutes les heures de mes jours.

Mais quoi ! sur ce rayon déjà l'ombre s'envole :
Pour un siècle de pleurs une seule parole !
Est-ce tout ?... c'est assez ! Astre que j'ai chanté,
J'en bénirai toujours ta pieuse clarté,
Soit que dans nos climats, empire des orages,
Comme un vaisseau voguant sur la mer des nuages,
Tu perces rarement la triste obscurité ;
Soit que sous ce beau ciel, propice à ta lumière,
Dans un limpide azur poursuivant ta carrière,
Des couleurs du matin tu dores les coteaux ;
Ou que, te balançant sur une mer tranquille,
Et teignant de tes feux sa surface immobile,
Tes rayons argentés se brisent dans les eaux !

CHANT D'AMOUR

Si tu pouvais jamais égaler, ô ma lyre,
Le doux frémissement des ailes du zéphire
A travers les rameaux,
Ou l'onde qui murmure en caressant ces rives,
Ou le roucoulement des colombes plaintives
Jouant aux bords des eaux ;

Si, comme ce roseau qu'un souffle heureux anime,
Tes cordes exhalaient ce langage sublime,
Divin secret des cieux,
Que, dans le pur séjour où l'esprit seul s'envole,
Les anges amoureux se parlent sans parole,
Comme les yeux aux yeux ;

Si de ta douce voix la flexible harmonie,
Caressant doucement une âme épanouie
Au souffle de l'amour,
La berçait mollement sur de vagues images,
Comme le vent du ciel qui berce les nuages
Dans la pourpre du jour :

Tandis que sur les fleurs mon amante sommeille,
Ma voix murmurerait tout bas à son oreille
Des soupirs, des accords

Aussi purs que l'extase où son regard me plonge,
Aussi doux que le son que nous apporte un songe
Des ineffables bords.

Ouvre les yeux, dirais-je, ô ma seule lumière !
Laisse-moi, laisse-moi lire dans ta paupière
Ma vie et ton amour :
Ton regard languissant est plus cher à mon âme
Que le premier rayon de la céleste flamme
Aux yeux privés du jour.

¤

Un de ses bras fléchit sous son cou qui le presse,
L'autre sur son beau front retombe avec mollesse,
Et le couvre à demi :
Telle, pour sommeiller, la blanche tourterelle
Courbe son cou d'albâtre, et ramène son aile
Sur son œil endormi.

Le doux gémissement de son sein qui respire
Se mêle au bruit plaintif de l'onde qui soupire
A flots harmonieux ;
Et l'ombre de ses cils, que le zéphyr soulève,
Flotte légèrement comme l'ombre d'un rêve
Qui passe sur ses yeux.

¤

Que ton sommeil est doux, ô vierge, ô ma colombe !
Comme d'un cours égal ton sein monte et retombe
Avec un long soupir !
Deux vagues que blanchit le rayon de la lune,
D'un mouvement moins doux viennent l'une après l'une
Murmurer et mourir !

¤

Laisse-moi respirer sur ces lèvres vermeilles
Ce souffle parfumé... Qu'ai-je fait ? tu t'éveilles.
L'azur voilé des cieux
Vient chercher doucement ta timide paupière ;
Mais toi... ton doux regard, en voyant la lumière,
N'a cherché que mes yeux.

¤

Ah ! que nos longs regards se suivent, se prolongent,
Comme deux purs rayons l'un dans l'autre se plongent,
Et portent tour à tour
Dans le cœur l'un de l'autre une tremblante flamme,
Ce jour intérieur que donne seul à l'âme
Le regard de l'amour !

Jusqu'à ce qu'une larme aux bords de ta paupière,
De son nuage errant te cachant la lumière,
Vienne baigner tes yeux,
Comme on voit, au réveil d'une charmante aurore,
Les larmes du matin, qu'elle attire et colore,
L'ombrager dans les cieux.

¤

Parle-moi, que ta voix me touche !
Chaque parole sur ta bouche
Est un écho mélodieux.
Quand ta voix meurt dans mon oreille,
Mon âme résonne et s'éveille,
Comme un temple à la voix des dieux.

Un souffle, un mot, puis un silence,
C'est assez : mon âme devance

Le sens interrompu des mots,
Et comprend ta voix fugitive,
Comme le gazon de la rive
Comprend le murmure des flots.

Un son qui sur ta bouche expire,
Une plainte, un demi-sourire,
Mon cœur entend tout sans effort :
Tel, en passant par une lyre,
Le souffle même du zéphire
Devient un ravissant accord.

¤

Pourquoi sous tes cheveux me cacher ton visage ?
Laisse mes doigts jaloux écarter ce nuage :
Rougis-tu d'être belle, ô charme de mes yeux ?
L'aurore, ainsi que toi, de ses roses s'ombrage.
Pudeur, honte céleste, instinct mystérieux,
Ce qui brille le plus se voile davantage ;
Comme si la beauté, cette divine image,
N'était faite que pour les cieux !

Tes yeux sont deux sources vives
Où vient se peindre un ciel pur,
Quand les rameaux de leurs rives
Leur découvrent son azur.
Dans ce miroir retracées,
Chacune de tes pensées
Jette en passant son éclair,
Comme on voit sur l'eau limpide
Flotter l'image rapide
Des cygnes qui fendent l'air.

Ton front, que ton voile ombrage
Et découvre tour à tour,

Est une nuit sans nuage
Prête à recevoir le jour :
Ta bouche, qui va sourire,
Est l'onde qui se retire
Au souffle errant du zéphyr,
Et, sur ces bords qu'elle quitte,
Laisse au regard qu'elle invite
Compter les perles d'Ophir.

Tes deux mains sont deux corbeilles
Qui laissent passer le jour ;
Tes doigts de roses vermeilles
En couronnent le contour.
Sur le gazon qui l'embrasse
Ton pied se pose, et la grâce,
Comme un divin instrument,
Aux sons égaux d'une lyre
Semble accorder et conduire
Ton plus léger mouvement.

¤

Pourquoi de tes regards percer ainsi mon âme ?
Baisse, oh ! baisse tes yeux pleins d'une chaste flamme :
Baisse-les, ou je meurs.
Viens plutôt, lève-toi ! Mets ta main dans la mienne ;
Que mon bras arrondi t'entoure et te soutienne
Sur ces tapis de fleurs.

¤

Aux bords d'un lac d'azur, il est une colline
Dont le front verdoyant légèrement s'incline
Pour contempler les eaux ;
Le regard du soleil tout le jour la caresse,
Et l'haleine de l'onde y fait flotter sans cesse
Les ombres des rameaux.

Entourant de ses plis deux chênes qu'elle embrasse,
Une vigne sauvage à leurs rameaux s'enlace,
Et, couronnant leurs fronts,
De sa pâle verdure éclaircit leur feuillage,
Puis sur des champs coupés de lumière et d'ombrage
Court en riants festons.

Là, dans les flancs creusés d'un rocher qui surplombe
S'ouvre une grotte obscure, un nid où la colombe
Aime à gémir d'amour ;
La vigne, le figuier, la voilent, la tapissent ;
Et les rayons du ciel, qui lentement s'y glissent,
Y mesurent le jour.

La nuit et la fraîcheur de ces ombres discrètes
Conservent plus longtemps aux pâles violettes
Leurs timides couleurs ;
Une source plaintive en habite la voûte,
Et semble sur vos fronts distiller goutte à goutte
Des accords et des pleurs.

Le regard, à travers ce rideau de verdure,
Ne voit rien que le ciel et l'onde qu'il azure,
Et sur le sein des eaux
Les voiles du pêcheur, qui, couvrant sa nacelle,
Fendent ce ciel limpide, et battent comme l'aile
Des rapides oiseaux.

L'oreille n'entend rien qu'une vague plaintive
Qui, comme un long baiser, murmure sur sa rive,
Ou la voix des zéphyrs,
Ou les sons cadencés que gémit Philomèle,
Ou l'écho du rocher, dont un soupir se mêle
A nos propres soupirs.

II

Viens, cherchons cette ombre propice,
Jusqu'à l'heure où, de ce séjour,
Les fleurs fermeront leur calice
Aux regards languissants du jour.
Voilà ton ciel, ô mon étoile !
Soulève, oh ! soulève ce voile ;
Éclaire la nuit de ces lieux ;
Parle, chante, rêve, soupire,
Pourvu que mon regard attire
Un regard errant de tes yeux.

Laisse-moi parsemer de roses
La tendre mousse où tu t'assieds,
Et près du lit où tu reposes
Laisse-moi m'asseoir à tes pieds.
Heureux le gazon que tu foules,
Et le bouton dont tu déroules
Sous tes doigts les fraîches couleurs,
Heureuses ces coupes vermeilles
Que pressent tes lèvres, pareilles
A l'abeille, amante des fleurs !

Si l'onde des lis qu'elle cueille
Roule les calices flétris ;
Des tiges que sa bouche effeuille
Si le vent m'apporte un débris ;
Si sa boucle qui se dénoue
Vient, en ondulant sur ma joue,
De ma lèvre effleurer le bord ;
Si son souffle léger résonne,
Je sens sur mon front qui frissonne
Passer les ailes de la mort.

Souviens-toi de l'heure bénie
Où les dieux, d'une tendre main,
Te répandirent sur ma vie
Comme l'ombre sur le chemin.
Depuis cette heure fortunée,
Ma vie à ta vie enchaînée,
Qui s'écoule comme un seul jour,
Est une coupe toujours pleine,
Où mes lèvres à longue haleine
Puisent l'innocence et l'amour.

¤

Un jour le temps jaloux, d'une haleine glacée,
Fanera tes couleurs comme une fleur passée
Sur ces lits de gazon ;
Et sa main flétrira sur tes charmantes lèvres
Ces rapides baisers, hélas ! dont tu me sèvres
Dans leur fraîche saison.

Mais quand tes yeux, voilés d'un nuage de larmes,
De ces jours écoulés qui t'ont ravi tes charmes
Pleureront la rigueur ;
Quand dans ton souvenir, dans l'onde du rivage,
Tu chercheras en vain ta ravissante image,
Regarde dans mon cœur.

Là, ta beauté fleurit pour des siècles sans nombre ;
Là, ton doux souvenir veille à jamais à l'ombre
De ma fidélité,
Comme une lampe d'or dont une vierge sainte
Protège avec la main, en traversant l'enceinte,
La tremblante clarté.

Et quand la mort viendra, d'un autre amour suivie,
Éteindre en souriant de notre double vie
L'un et l'autre flambeau,

Qu'elle étende ma couche à côté de la tienne,
Et que ta main fidèle embrasse encor la mienne
Dans le lit du tombeau !

Ou plutôt, puissions-nous passer sur cette terre
Comme on voit en automne un couple solitaire
De cygnes amoureux
Partir, en s'embrassant, du nid qui les rassemble,
Et vers les doux climats qu'ils vont chercher ensemble
S'envoler deux à deux !

IMPROVISÉ

A LA GRANDE-CHARTREUSE

Jéhovah de la terre a consacré les cimes :
Elles sont de ses pas le divin marchepied,
C'est là qu'environné de ses foudres sublimes
Il vole, il descend, il s'assied.

Sina, l'Olympe même, en conservent la trace :
L'Oreb, en tressaillant, s'inclina sous ses pas ;
Thor entendit sa voix, Gelboé vit sa face ;
Golgotha pleura son trépas.

Dieu que l'Hébron connaît, Dieu que Cédar adore,
Ta gloire à ces rochers jadis se dévoila ;
Sur le sommet des monts nous te cherchons encore :
Seigneur, réponds-nous ; es-tu là ?

Paisibles habitants de ces saintes retraites,
Comme au pied de ces monts où priait Israël,
Dans le calme des nuits, des hauteurs où vous êtes
N'entendez-vous donc rien du ciel ?

Ne voyez-vous jamais les divines phalanges
Sur vos dômes sacrés descendre et se pencher ?
N'entendez-vous jamais des doux concerts des anges
Retentir l'écho du rocher ?

Quoi ! l'âme en vain regarde, aspire, implore, écoute :
Entre le ciel et nous est-il un mur d'airain ?

Vos yeux toujours levés vers la céleste voût
Vos yeux sont-ils levés en vain ?

Pour s'élancer, Seigneur, où ta voix les appelle,
Les astres de la nuit ont des chars de saphirs ;
Pour s'élever à toi, l'aigle au moins a son aile :
Nous n'avons rien que nos soupirs.

Que la voix de tes saints s'élève et te désarme :
La prière du juste est l'encens des mortels.
Et nous, pécheurs, passons : nous n'avons qu'une larme
A répandre sur tes autels.

ADIEUX A LA POÉSIE

Il est une heure de silence
Où la solitude est sans voix,
Où tout dort, même l'espérance ;
Où nul zéphyr ne se balance
Sous l'ombre immobile des bois.

Il est un âge où de la lyre
L'âme aussi semble s'endormir,
Où du poétique délire
Le souffle harmonieux expire
Dans le sein qu'il faisait frémir.

L'oiseau qui charme le bocage,
Hélas ! ne chante pas toujours :
A midi caché sous l'ombrage,
Il n'enchante de son ramage
Que l'aube et le déclin des jours.

Adieu donc, adieu, voici l'heure,
Lyre aux soupirs mélodieux !
En vain à la main qui t'effleure
Ta fibre encor répond et pleure :
Voici l'heure de nos adieux.

Reçois cette larme rebelle
Que mes yeux ne peuvent cacher.
Combien sur ta corde fidèle

Mon âme, hélas ! en versa-t-elle,
Que tes soupirs n'ont pu sécher !

Sur cette terre infortunée,
Où tous les yeux versent des pleurs,
Toujours de cyprès couronnée,
La lyre ne nous fut donnée
Que pour endormir nos douleurs.

Tout ce qui chante ne répète
Que des regrets ou des désirs ;
Du bonheur la corde est muette :
De Philomèle et du poète
Les plus doux chants sont des soupirs.

Dans l'ombre auprès d'un mausolée,
O lyre, tu suivis mes pas ;
Et, des doux festins exilée,
Jamais ta voix ne s'est mêlée
Aux chants des heureux d'ici-bas.

Pendue aux saules de la rive,
Libre comme l'oiseau des bois,
On n'a point vu ma main craintive
T'attacher, comme une captive,
Aux portes des palais des rois.

Des partis l'haleine glacée
Ne t'inspira pas tour à tour ;
Aussi chaste que la pensée,
Nul souffle ne t'a caressée,
Hormis le souffle de l'Amour.

En quelque lieu qu'un sort sévère
Fît plier mon front sous ses lois,
Grâce à toi, mon âme étrangère

A trouvé partout sur la terre
Un céleste écho de sa voix.

Aux monts d'où le jour semble éclore,
Quand je t'emportais avec moi
Pour louer celui que j'adore,
Le premier rayon de l'aurore
Ne se réveillait qu'après toi.

Au bruit des flots et des cordages,
Aux feux livides des éclairs,
Tu jetais des accords sauvages,
Et, comme l'oiseau des orages,
Tu rasais l'écume des mers.

Celle dont le regard m'enchaîne
A tes soupirs mêlait sa voix,
Et souvent ses tresses d'ébène
Frissonnaient sous ma molle haleine,
Comme tes cordes sous mes doigts.

Peut-être à moi, lyre chérie,
Tu reviendras dans l'avenir,
Quand, de songes divins suivie,
La mort approche, et que la vie
S'éloigne comme un souvenir.

Dans cette seconde jeunesse
Qu'un doux oubli rend aux humains,
Souvent l'homme, dans sa tristesse,
Sur toi se penche et te caresse,
Et tu résonnes sous ses mains.

Ce vent qui sur nos âmes passe
Souffle à l'aurore, ou souffle tard ;
Il aime à jouer avec grâce

Dans les cheveux qu'un myrte enlace,
Ou dans la barbe du vieillard.

En vain une neige glacée
D'Homère ombrageait le menton ;
Et le rayon de la pensée
Rendait la lumière éclipsée
Aux yeux aveugles de Milton.

Autour d'eux voltigeaient encore
L'amour, l'illusion, l'espoir,
Comme l'insecte amant de Flore,
Dont les ailes semblent éclore
Aux tardives lueurs du soir.

Peut-être ainsi... Mais avant l'âge
Où tu reviens nous visiter,
Flottant de rivage en rivage,
J'aurai péri dans un naufrage,
Loin des cieux que je vais quitter.

Depuis longtemps ma voix plaintive
Sera couverte par les flots,
Et, comme l'algue fugitive,
Sur quelque sable de la rive
La vague aura roulé mes os.

Mais toi, lyre mélodieuse,
Surnageant sur les flots amers,
Des cygnes la troupe envieuse
Suivra ta trace harmonieuse
Sur l'abîme roulant des mers.

COMMENTAIRES

DES

MÉDITATIONS POÉTIQUES

I. — COMMENTAIRES DES PREMIÈRES MÉDITATIONS

L'ISOLEMENT

J'écrivis cette première méditation un soir du mois de septembre 1819 [1], au coucher du soleil, sur la montagne [2] qui domine la maison de mon père, à Milly. J'étais isolé depuis plusieurs mois dans cette solitude. Je lisais, je rêvais, j'essayais quelquefois d'écrire, sans rencontrer jamais la note juste et vraie qui répondît à l'état de mon âme ; puis je déchirais et je jetais au vent les vers que j'avais ébauchés. J'avais perdu, l'année précédente, par une mort précoce, la personne que j'avais le plus aimée jusque-là. Mon cœur n'était pas guéri de sa première grande blessure, il ne le fut même jamais. Je puis dire que je vivais en ce temps-là avec les morts plus qu'avec les vivants. Ma conversation habituelle, selon l'expression sacrée, était dans le ciel. On a vu dans *Raphaël* comment j'avais été attaché et détaché soudainement de mon idolâtrie d'ici-bas.

J'avais emporté ce jour-là sur la montagne un volume de Pétrarque [3], dont je lisais de temps en temps quelques sonnets. Les premiers vers de ces sonnets me ravissaient en extase dans le monde de mes propres idées. Les derniers vers me sonnaient mélodieusement à l'oreille, mais faux au cœur. Le sentiment y devient l'esprit. L'esprit a toujours, pour moi, neutralisé le génie. C'est un vent froid qui sèche les larmes sur les yeux. Cependant j'adorais et j'adore

1. *En août* 1818.

2. *Cette « montagne » est le Craz. Le paysage que décrit le poète est en partie imaginaire ; c'est un bon exemple de ce « paysage intérieur » qu'a défini M. Zyromsky. Tous les grands paysagistes des diverses écoles pratiquaient d'ailleurs le procédé de composition qui consiste à grouper arbitrairement plusieurs « motifs « et à en inventer au besoin. L'absolue soumission à la nature est un principe d'art qui n'est communément accepté qu'au XIX^e^ siècle, après le romantisme — On ne voit du haut du Craz, lac, îles, ni palais.*

3. *On a bien retrouvé un Pétrarque, où Lamartine avait crayonné des vers à la marge. Mais ces vers n'appartiennent pas à l'*Isolement.

encore Pétrarque. L'image de Laure, le paysage de Vaucluse, sa retraite dans les collines *euganéennes*, dans son petit village que je me figurais semblable à Milly, cette vie d'une seule pensée, ce soupir qui se convertit naturellement en vers, ces vers qui ne portent qu'un nom aux siècles, cet amour mêlé à cette prière, qui font ensemble comme un *duo* dont une voix se plaint sur la terre, dont l'autre voix répond du ciel ; enfin cette mort idéale de Pétrarque la tête sur les pages de son livre, les lèvres collées sur le nom de Laure, comme si sa vie se fût exhalée dans un baiser donné à un rêve ! tout cela m'attachait alors et m'attache encore aujourd'hui à Pétrarque. C'est incontestablement pour moi le premier poète de l'Italie moderne, parce qu'il est à la fois le plus élevé et le plus sensible, le plus pieux et le plus amoureux ; il est certainement aussi le plus harmonieux : pourquoi n'est-il pas le plus simple ? Mais la simplicité est le chef-d'œuvre de l'art, et l'art commençait. Les vices de la décadence sont aussi les vices de l'enfance des littératures. Les poésies populaires de la Grèce moderne, de l'Arabie et de la Perse sont pleines d'afféteries et de jeux de mots. Les peuples enfants aiment ce qui brille avant d'aimer ce qui luit : il en est pour eux des poésies comme des couleurs : l'écarlate et la pourpre leur plaisent dans les vêtements avant les couleurs modérées dont se revêtent les peuples plus avancés en civilisation et en vrai goût.

Je rentrai à la nuit tombante, mes vers dans la mémoire, et me les redisant à moi-même avec une douce prédilection. J'étais comme le musicien qui a trouvé un motif, et qui se le chante tout bas avant de le confier à l'instrument. L'instrument pour moi, c'était l'impression. Je brûlais d'essayer l'effet du timbre de ces vers sur le cœur de quelques hommes sensibles. Quant au public, je n'y songeais pas, ou je n'en espérais rien. Il s'était trop endurci le sentiment, le goût et l'oreille aux vers techniques de Delille, d'Esménard et de toute l'école classique de l'Empire, pour trouver du charme à des effusions de l'âme qui, ne ressemblaient à rien, selon l'expression de M. D*** à Raphaël.

Je résolus de tenter le hasard, et de les faire imprimer à vingt exemplaires sur beau papier, en beau caractère, par les soins du grand artiste en typographie, de l'*Elzevir* moderne, M. Didot [1]. Je les envoyai à un de mes amis à Paris : il me les renvoya imprimés.

1. *Lamartine fit imprimer en effet à « vingt » ou « cinquante » exemplaires, sur beau papier, chez Didot, quelques pièces des* Méditations, *dont l'*Isolement, *en avril* 1819, *mais « il ne les envoya pas à un de ses amis », car il était à Paris, et corrigea lui-même les épreuves. — Il est assez curieux que l'on ne connaisse aucun exemplaire de ce précieux tirage à part ».*

Je fus aussi ravi, en me lisant pour la première fois, magnifiquement reproduit sur papier vélin. que si j'avais vu dans un miroir magique l'image de mon âme. Je donnai mes vingt exemplaires à mes amis : ils trouvèrent les vers harmonieux et mélancoliques ; ils me présagèrent l'étonnement d'abord, puis, après, l'émotion du public. Mais j'avais moins de confiance qu'eux dans le goût dépravé, ou plutôt racorni, du temps. Je me contentai de ce public composé de quelques cœurs à l'unisson du mien, et je ne pensai plus à la publicité.

Ce ne fut que longtemps après, qu'en feuilletant un jour mon volume de Pétrarque, je retrouvai ces vers, intitulés *Méditation*, et que je les recueillis par droit de primogéniture pour en faire la première pièce de mon recueil Ce souvenir me les a rendus toujours chers depuis, parce qu'ils étaient tombés de ma plume comme une goutte de la rosée du soir sur la colline de mon berceau, et comme une larme sonore de mon cœur sur la page de Pétrarque où je ne voulais pas écrire, mais pleurer.

L'HOMME.

Je n'ai jamais connu lord Byron [1]. J'avais écrit la plupart de mes méditations avant d'avoir lu ce grand poète [2]. Ce fut un bonheur pour moi. La puissance sauvage, pittoresque et souvent perverse de ce génie aurait nécessairement entraîné ma jeune imagination hors de sa voie naturelle : j'aurais cessé d'être original, en voulant marcher sur ses traces. Lord Byron est incontestablement à mes yeux la plus grande nature poétique des siècles modernes. Mais le désir de produire plus d'effet sur les esprits blasés de son pays et de son temps l'a jeté dans le paradoxe. Il a voulu être le Lucifer révolté d'un *pandaemonium* humain. Il s'est donné un rôle de fantaisie dans je ne sais quel drame sinistre dont il est à la fois l'auteur et l'acteur. Il s'est fait énigme pour être deviné. On voit qu'il procédait de Gœthe, le Byron allemand ; qu'il avait lu *Faust*, *Méphistophélès*, *Marguerite*, et qu'il s'est efforcé de réaliser en lui un Faust poète, un don Juan lyrique. Plus tard il est descendu plus bas ; il s'est ravalé jusqu'à Rabelais, dans un poème facétieux. Il a voulu faire de la poésie, qui est l'hymne de la terre, la grande raillerie de l'amour, de la vertu. de l'idéal, de Dieu. Il était si grand qu'il n'a pu se rapetisser tout à fait. Ses ailes l'enlevaient malgré lui de

1. *Il a raconté ailleurs. a trois reprises, comment il a vu lord Byron. Et il est en effet plus que probable qu'il ne l'a jamais vu.*

2. *Il a dû lire Byron. selon l'avis autorisé de M. Lanson, à Paris, en septembre* 1818.

cette fange et le reportaient au ciel à chaque instant. C'est qu'en lui le poète était immense, l'homme incomplet, puéril, ambitieux de néants. Il prenait la vanité pour la gloire, la curiosité qu'il inspirait artificiellement pour le regard de la postérité, la misanthropie pour la vertu.

Né grand, riche, indépendant et beau, il avait été blessé par quelques feuilles de rose dans le lit tout fait de son aristocratie et de sa jeunesse. Quelques articles critiques contre ses premiers vers lui avaient semblé un crime irrémissible de sa patrie contre lui. Il était entré à la Chambre des pairs ; deux discours prétentieux et médiocres n'avaient pas été applaudis : il s'était exilé alors en secouant la poussière de ses pieds, et en maudissant sa terre natale. Enfant gâté par la nature, par la fortune et par le génie, les sentiers de la vie réelle, quoique si bien aplanis sous ses pas, lui avaient paru encore trop rudes. Il s'était enfui sur les ailes de son imagination, et livré à tous ses caprices.

J'entendis parler pour la première fois de lui par un de mes anciens amis qui revenait d'Angleterre en 1819. Le seul récit de quelques-uns de ses poèmes m'ébranla l'imagination. Je savais mal l'anglais alors, et on n'avait rien traduit de Byron encore. L'été suivant, me trouvant à Genève, un de mes amis qui y résidait me montra un soir, sur la grève du lac Léman, un jeune homme qui descendait de bateau et qui montait à cheval pour rentrer dans une de ces délicieuses villas réfléchies dans les eaux du lac. Mon ami me dit que ce jeune homme était un fameux poète anglais, appelé lord Byron Je ne fis qu'entrevoir son visage pâle et fantastique à travers la brume du crépuscule. J'étais alors bien inconnu, bien pauvre, bien errant, bien découragé de la vie. Ce poète misanthrope, jeune, riche, élégant de figure, illustre de nom, déjà célèbre de génie, voyageant à son gré ou se fixant à son caprice dans les plus ravissantes contrées du globe, ayant des barques à lui sur les vagues, des chevaux sur les grèves, passant l'été sous les ombrages des Alpes, les hivers sous les orangers de Pise, me paraissait le plus favorisé des mortels. Il fallait que ses larmes vinssent de quelque source de l'âme bien profonde et bien mystérieuse pour donner tant d'amertume à ses accents, tant de mélancolie à ses vers. Cette mélancolie même était un attrait de plus pour mon cœur.

Quelques jours après, je lus, dans un recueil périodique de Genève, quelques fragments traduits du *Corsaire*, de *Lara*, de *Manfred*. Je devins ivre de cette poésie. J'avais enfin trouvé la fibre sensible d'un poète à l'unisson de mes voix intérieures Je n'avais bu que quelques gouttes de cette poésie, mais c'était assez pour me faire comprendre un océan.

Rentré l'hiver suivant dans la solitude de la maison de mon père à Milly, le souvenir de ces vers et de ce jeune homme me revint un matin à la vue du mont Blanc, que j'apercevais de ma fenêtre. Je m'assis au coin d'un petit feu de ceps de vigne, que je laissai souvent éteindre dans la distraction entraînante de mes pensées ; et j'écrivis au crayon, sur mes genoux, presque d'une seule haleine, cette méditation à lord Byron. Ma mère, inquiète de ce que je ne descendais ni pour le déjeuner ni pour le dîner de famille, monta plusieurs fois pour m'arracher à mon poème. Je lui lus plusieurs passages, qui l'émurent profondément, surtout par la piété de sentiments et de résignation qui débordait des vers, et qui n'était qu'un écoulement de sa propre piété. Enfin, désespérant de me faire abandonner mon enthousiasme, elle m'apporta de ses propres mains un morceau de pain et quelques fruits secs, pour que je prisse un peu de nourriture, tout en continuant d'écrire. J'écrivis en effet la méditation tout entière, d'un seul trait, en dix heures. Je descendis à la veillée, le front en sueur, au salon, et je lus le poème à mon père. Il trouva les vers étranges, mais beaux. Ce fut ainsi qu'il apprit l'existence du poète anglais et cette nature de poésie, si différente de la poésie de la France.

Je n'adressai point mes vers à lord Byron. Je ne savais de lui que son nom, j'ignorais son séjour. J'ai lu depuis, dans ses Mémoires, qu'il avait entendu parler de cette méditation d'un jeune Français, mais qu'il ne l'avait pas lue. Il ne savait pas notre langue. Ses amis, qui ne la savaient apparemment pas mieux, lui avaient dit que ces vers étaient une longue diatribe contre ses crimes. Cette sottise le réjouissait. Il aimait qu'on prît au sérieux sa nature surnaturelle et infernale ; il prétendait à la renommée du crime. C'était là sa faiblesse, une hypocrisie à rebours. Mes vers dormirent longtemps sans être publiés.

Je lus et je relus depuis, avec une admiration toujours plus passionnée, ceux de lord Byron. Ce fut un second Ossian pour moi, l'Ossian d'une société plus civilisée et presque corrompue par l'excès même de sa civilisation : la poésie de la satiété, du désenchantement et de la caducité de l'âge. Cette poésie me charma, mais elle ne corrompit pas mon bon sens naturel. J'en compris une autre, celle de la vérité, de la raison, de l'adoration et du courage.

Je souffris quand je vis, plus tard, lord Byron se faire le parodiste de l'amour, du génie et de l'humanité, dans son poème de *Don Juan*.

Je jouis quand je le vis se relever de son scepticisme et de son

épicurisme pour aller de son or et de son bras soutenir en Grèce la liberté renaissante d'une grande race. La mort le cueillit au moment le plus généreux et le plus véritablement épique de sa vie. Dieu semblait attendre son premier acte de vertu publique pour l'absoudre de sa vie par une sublime mort. Il mourut martyr volontaire d'une cause désintéressée. Il y a plus de poésie vraie et impérissable dans la tente où la fièvre le couche à Missolonghi, sous ses armes, que dans toutes ses œuvres. L'homme en lui a grandi ainsi le poète, et le poète à son tour immortalisera l'homme.

LE SOIR.

J'avais perdu depuis quelques mois, par la mort, l'objet de l'enthousiasme et de l'amour de ma jeunesse. J'étais venu m'ensevelir dans la solitude chez un de mes oncles, l'abbé de Lamartine, au château d'Urcy, dans les montagnes les plus boisées et les plus sauvages de la haute Bourgogne. J'écrivis ces strophes dans les bois qui entourent ce château, semblable à une vaste et magnifique abbaye. Mon oncle, homme excellent, retiré du monde depuis la Révolution, vivait en solitaire dans cette demeure. Il avait été, dans sa jeunesse, un abbé de cour, dans l'esprit et dans la dissipation du cardinal de Bernis. La Révolution l'avait enchaîné et proscrit. Il l'aimait cependant, parce qu'elle lui avait permis d'abandonner sans scandale le sacerdoce, auquel sa famille l'avait contraint et auquel sa nature répugnait. Il s'était consacré à l'agriculture. Il cultivait ses vastes champs, soignait ses forêts, élevait ses troupeaux. Il m'aimait comme un père. Il me donnait asile toutes les fois que les pénuries ou les lassitudes de la jeunesse me saisissaient. Sa maison était mon port de refuge : j'y passais des saisons entières, tête à tête avec lui. Sa bibliothèque savante et littéraire me nourrissait l'esprit ; ses bois couvraient mes rêveries, mes tristesses, mes contemplations errantes ; sa gaieté tendre, sereine et douce me consolait de mes peines de cœur. Il planait philosophiquement sur toutes choses, comme s'il n'eût plus appartenu à la vie que par le regard. En mourant, il me légua son château et ses bois. Ils ont passé en d'autres mains. Mes souvenirs les habitent souvent, et cherchent sa tombe pour y couvrir sa mémoire de mes bénédictions.

L'IMMORTALITÉ.

Ces vers ne sont aussi qu'un fragment tronqué d'une longue contemplation sur les destinées de l'homme. Elle était adressée à une femme jeune, malade, découragée de la vie, et dont les espérances d'immortalité étaient voilées dans son cœur par le nuage

de ses tristesses. Moi-même j'étais plongé alors dans la nuit de l'âme ; mais la douleur, le doute, le désespoir, ne purent jamais briser tout à fait l'élasticité de mon cœur souvent comprimé, toujours prêt à réagir contre l'incrédulité et à relever mes espérances vers Dieu. Le foyer de piété ardente que notre mère avait allumé et soufflé de son haleine incessante dans nos imaginations d'enfant paraissait s'éteindre quelquefois au vent du siècle et sous les pluies de larmes des passions : la solitude le rallumait toujours. Dès qu'il n'y avait personne entre mes pensées et moi, Dieu s'y montrait, et je m'entretenais pour ainsi dire avec lui. Voilà pourquoi aussi je revenais facilement de l'extrême douleur à la complète résignation. Toute foi est un calmant, car toute foi est une espérance, et toute espérance rend patient. Vivre, c'est attendre.

LE VALLON.

Ce vallon est situé dans les montagnes du Dauphiné, aux environs du *grand Lemps ;* il se creuse entre deux collines boisées, et son embouchure est fermée par les ruines d'un vieux manoir qui appartenait à mon ami Aymon de Virieu. [1] Nous allions quelquefois y passer des heures de solitude, à l'ombre des pans de murs abandonnés que mon ami se proposait de relever et d'habiter un jour, Nous y tracions en idée des allées, des pelouses, des étangs, sous les antiques châtaigniers qui se tendaient leurs branches d'une colline à l'autre. Un soir, en revenant au grand Lemps, demeure de sa famille, nous descendîmes de cheval, nous remîmes la bride à de petits bergers, nous ôtâmes nos habits, et nous nous jetâmes dans l'eau d'un petit lac qui borde la route. Je nageais très bien, et je traversai facilement la nappe d'eau ; mais, en croyant prendre pied sur le bord opposé, je plongeai dans une forêt sous-marine d'herbes et de joncs si épaisse, qu'il me fut impossible, malgré les plus vigoureux efforts, de m'en dégager. Je commençais à boire et à perdre le sentiment, quand une main vigoureuse me prit par les cheveux et me ramena sur l'eau, à demi noyé. C'était Virieu, qui connaissait le fond du lac, et qui me traîna évanoui sur la plage. Je repris mes sens aux cris des bergers.

1. *Ce vallon s'appelait la vallée Férouillat. Lamartine séjourna au Grand-Lemps chez Virieu en juin-juillet* 1817 *et y composa sans doute l'esquisse de cette pièce. Lamartine se fait dans cette pièce l'interprète des sentiments de son ami Virieu, alors fort découragé et déjà disposé à se retirer des affaires du monde. Le « vallon de mon enfance » est donc le vallon de l'enfance de Virieu.*

Depuis ce temps, Virieu a rebâti en effet le château de ses pères sur les fondements de l'ancienne masure. Il y a planté des jardins, creusé des réservoirs pour retenir le ruisseau du vallon ; il a inscrit une strophe de cette méditation sur un mur, en souvenir de nos jeunesses et de nos amitiés ; puis il est mort, jeune encore, entre les berceaux de ses enfants [1].

LE DÉSESPOIR.

Il y a des heures où la sensation de la douleur est si forte dans l'homme jeune et sensible, qu'elle étouffe la raison. Il faut lui permettre alors le cri et presque l'imprécation contre la destinée ! L'excessive douleur a son délire, comme l'amour. Passion veut dire souffrance, et souffrance veut dire passion. Je souffrais trop ; il fallait crier.

J'étais jeune, et les routes de la vie se fermaient devant moi comme si j'avais été un vieillard. J'étais dévoré d'activité intérieure, et on me condamnait à l'immobilité ; j'étais ivre d'amour, et j'étais séparé de ce que j'adorais : les tortures de mon cœur étaient multipliées par celles d'un autre cœur. Je souffrais comme deux, et je n'avais que la force d'un. J'étais enfermé, par les suites de mes dissipations et par l'indigence, dans une retraite forcée à la campagne, loin de tout ce que j'aimais ; j'étais malade de cœur, de corps, d'imagination ; je n'avais pour toute société que les buis chargés de givre de la montagne en face de ma fenêtre, et les vieux livres d'histoire, cent fois relus, écrits avec les larmes des générations qu'ils racontent, et avec le sang des hommes vertueux que ces générations immolent en récompense de leurs vertus. Une nuit, je me levai, je rallumai ma lampe, et j'écrivis ce gémissement ou plutôt ce rugissement de mon âme. Ce cri me soulagea : je me rendormis. Après, il me sembla que je m'étais vengé du destin par un coup de poignard.

1. *La strophe* 14 *du* Vallon *contient un vers, d'ailleurs légèrement cacophonique et dont le sens est fort obscur :*

Adore ici l'écho qu'adorait Pythagore.

Que vient faire Pythagore dans la vallée Ferrouillat ? Il semble que Pythagore ait enseigné à ses disciples une sorte de dieu immanent dont l'homme entendit la voix dans le silence de son cœur. Théorie tout à fait propre à séduire Lamartine. On cite d'un disciple de Pythagore, Sextus, un texte assez explicite en ce sens : « une intelligence droite est l'écho harmonieux de la divinité ». Il semble donc que l'on puisse ainsi expliquer ce vers : « Ecoute ici, dans le silence de ton cœur, l'écho de cette voix divine qu'adorait Pythagore. »

Il y avait bien d'autres strophes plus acerbes, plus insultantes, plus impies [1]. Quand je retrouvai cette méditation, et que je me résolus à l'imprimer, je retranchai ces strophes. L'invective y montait jusqu'au sacrilège. C'était byronien ; mais c'était Byron sincère et non joué.

LA PROVIDENCE A L'HOMME

Cette méditation ne vaut pas la précédente. Voici pourquoi : la première est d'inspiration, celle-ci est de réflexion. Le repentir a-t-il jamais l'énergie de la passion ?

Ma mère, à qui je montrai ce volume avant de le livrer à l'impression, me reprocha pieusement et tendrement ce cri de désespoir. C'était, disait-elle, une offense à Dieu, un blasphème contre la volonté d'en haut, toujours juste, toujours sage, toujours aimante, jusque dans ses sévérités. Je ne pouvais, disait-elle, imprimer de pareils vers qu'en les réfutant moi-même par une plus haute proclamation à l'éternelle sagesse et à l'éternelle bonté. J'écrivis, pour lui obéir et pour lui complaire, la méditation intitulée *la Providence à l'homme* [2].

SOUVENIR.

Les grandes douleurs sont muettes, a-t-on dit. Cela est vrai Je l'éprouvai après la première grande douleur de ma vie. Pendant six ou huit mois, je me renfermai comme dans un linceul avec l'image de ce que j'avais aimé et perdu. Puis, quand je me fus pour ainsi dire apprivoisé avec ma douleur, la nature jeta le voile de la mélancolie sur mon âme, et je me complus à m'entretenir en invocations, en extases, en prières, en poésie même quelquefois, avec l'ombre toujours présente à mes pensées.

Ces strophes sont un de ces entretiens que je me plaisais à cadencer, afin de les rendre plus durables pour moi-même, sans penser alors à les publier jamais. Je les écrivis un soir d'été de 1819, sur

1. *Ni dans les manuscrits, qu'a étudié M. Lanson, ni dans la* Correspondance *où Lamartine reproduit cette pièce qui s'appelait alors* l'Ode au Malheur *il n'y a trace de ces strophes supprimées.*

2. *M. de Lacretelle* (Les origines et la jeunesse de Lamartine, *p.* 109, *Hachette*, 1911) *estime que cette démarche de M^me^ de Lamartine auprès de son fils est une pieuse invention. Il n'en est pas dit un mot dans le* Manuscrit de ma mère. *D'autre part M. Lanson confirme cette opinion en faisant remarquer que cette pièce a été écrite à Monculot et non sous les yeux de M^me^ de Lamartine.*

le banc de pierre d'une fontaine glacée qu'on appelle *la fontaine du Hêtre*, dans les bois qui entourent le château de mon oncle à Urcy. Que de vagues secrètes de mon cœur le murmure de cette fontaine, qui tombe en cascade, n'a-t-il pas assoupies en ce temps-là !

L'ENTHOUSIASME

Cette ode est du même temps[1]. C'est une goutte de la veine lyrique de mes premières années. Je l'écrivis un matin à Paris, dans une mansarde de l'hôtel du maréchal de Richelieu, rue Neuve-Saint-Augustin, que j'habitais alors. Un de mes amis entra au moment où je terminais la dernière strophe. Je lui lus toute la pièce ; il fut ému. Il la copia, il l'emporta, et la lut à quelques poètes classiques de l'époque, qui encouragèrent de leurs applaudissements le poète inconnu. Je la dédiai ensuite à cet ami, qui faisait lui-même des vers remarquables. C'est M. Rocher, aujourd'hui une des lumières et une des éloquences de la haute magistrature de son pays. Nos routes dans la vie se sont séparées depuis ; il a déserté la poésie avant moi. Il y aurait eu les succès promis à sa belle imagination. Nos vers s'étaient juré amitié : nos cœurs ont tenu la parole de nos vers.

LE LAC.

Le commentaire de cette méditation se trouve tout entier dans l'histoire de *Raphaël*, publiée par moi.

C'est une de mes poésies qui a eu le plus de retentissement dans l'âme de mes lecteurs, comme elle en avait eu le plus dans la mienne. La réalité est toujours plus poétique que la fiction ; car le grand poète, c'est la nature.

On a essayé mille fois d'ajouter la mélodie plaintive de la musique au gémissement de ces strophes. On a réussi une seule fois. Niedermeyer a fait de cette ode une touchante traduction en notes. J'ai entendu chanter cette romance, et j'ai vu les larmes qu'elle faisait répandre. Néanmoins, j'ai toujours pensé que la musique et la poésie se nuisaient en s'associant. Elles sont l'une et l'autre des arts complets : la musique porte en elle son sentiment, de beaux vers portent en eux leur mélodie.

1. *Les deux premières strophes sont de* 1817. *Le reste est sans doute, en effet, de* 1819.

LA GLOIRE

Cet ode est un des premiers morceaux de poésie que j'aie écrits, dans le temps où j'imitais encore. Elle me fut inspirée à Paris en 1817 par les infortunes d'un pauvre poète portugais appelé Manoël [1]. Après avoir été illustre dans son pays, chassé par des réactions politiques, il s'était réfugié à Paris, où il gagnait péniblement le pain de ses vieux jours. Une jeune religieuse, d'une beauté touchante et d'un dévouement absolu, s'était attachée d'enthousiasme à l'exil et à la misère du poète. Il m'enseignait le Portugais, et m'apprenait à admirer Camoëns.

Les poètes ne sont peut-être pas plus malheureux que le reste des hommes, mais leur célébrité a donné dans tous les temps plus d'éclat à leur malheur ; leurs larmes sont immortelles ; leurs infortunes retentissent, comme leurs amours dans tous les siècles. La pitié s'agenouille, de génération en génération, sur leur tombeau. Le naufrage de Camoëns, sa grotte dans l'île de Macao, sa mort dans l'indigence, loin de sa patrie, sont le pendant des amours, des revers, des prisons du Tasse à Ferrare. Je ne suis pas superstitieux, même pour la gloire ; et cependant j'ai fait deux cents lieues [2] pour aller toucher de ma main les parois de la prison du chantre de *La Jérusalem*, et pour y inscrire mon nom au-dessous du nom de Byron, comme une visite expiatoire. J'ai détaché avec mon couteau un morceau de brique du mur contre lequel sa couche était appuyée, je l'ai fait enchâsser dans un cachet servant de bague, et j'y ai fait graver les deux mots qui résument la vie de presque tous les grands poètes : *Amour et Larmes*.

LA PRIÈRE.

J'ai toujours pensé que la poésie était surtout la langue des prières, la langue parlée et la révélation de la langue intérieure. Quand l'homme parle au suprême interlocuteur, il doit nécessairement employer la forme la plus complète et la plus parfaite de ce langage que Dieu a mis en lui. Cette forme relativement parfaite et complète, c'est évidemment la forme poétique. Le vers réunit toutes les conditions de ce qu'on appelle la parole, c'est-à-dire le son, la couleur, l'image, le rhythme, l'harmonie, l'idée, le sentiment,

1. *Manoël do Nascimento.*
2. *En octobre* 1844. *Cf.* Ferrare, *dans les Poésies diverses, à la suite des* Recueillements Poétiques, *tome III de la présente édition.*

l'enthousiasme : la parole ne mérite véritablement le nom de Verbe ou de Logos, que quand elle réunit toutes ces qualités. Depuis les temps les plus reculés les hommes l'ont senti par instinct ; et tous les cultes ont eu pour langue la poésie, pour premier prophète ou pour premier pontife les poètes.

J'écrivis cet hymne de l'adoration rationnelle en me promenant sur une des montagnes qui dominent la gracieuse ville de Chambéry, non loin des Charmettes, ce berceau de la sensibilité et du génie de J.-J. Rousseau [1].

INVOCATION.

(Pas de commentaire.)

LA FOI.

Ces vers furent écrits par moi dans cet état de convalescence qui suit les violentes convulsions et les grandes douleurs de l'âme, où l'on se sent renaître à la vie par la puissante sève de la jeunesse, mais où l'on sent encore en soi la faiblesse et la langueur de la maladie et de la mort. Ce sont les moments où l'on cherche à se rattacher, par le souvenir et par l'illusion, aux images de son enfance ; c'est alors aussi que la piété de nos premiers jours rentre dans notre âme pour ainsi dire par les sens, avec la mémoire de notre berceau, de notre prière du premier foyer, du premier temps où l'on a appris à épeler le nom que nos parents donnaient à Dieu. — Une femme de l'ancienne cour, amie de Madame Élisabeth, femme d'un esprit très distingué et d'un cœur très maternel pour moi, Mme la marquise de Raigecourt, m'avait accueilli avec beaucoup de bonté à Paris. Très frappée de quelques vers que je lui avais confiés, et de la lecture d'une tragédie sacrée que j'avais écrite alors, elle entretenait une correspondance avec moi. Elle avait rapporté du pied de l'échafaud de son amie, Madame Élisabeth, des cachots de la Terreur et des exils d'une longue émigration, ce sentiment de religion et de pieuse réminiscence des autels de sa jeunesse, que le malheur donne aux exilés. Elle m'entretenait sans cesse de Racine et de Fénelon, ces Homères et ces Euripides du siècle catholique de Louis XIV ; elle me disait que j'avais en moi quelques cendres encore chaudes de leur foyer éteint ; elle m'encourageait à chercher les mêmes inspirations dans les mêmes croyances. Moi-

1. *Lamartine a séjourné à Chambéry auprès de sa sœur Mme de Vignet en juillet* 1819. *C'est alors que s'est formé son projet de mariage avec Mlle Birch.*

même, lassé de chercher dans la nature et dans la seule raison les lettres précises de ce symbole que tout homme sensible a besoin de se faire à soi-même, je m'inclinai vers celui que j'avais balbutié, avec mes premières paroles, sur les genoux d'une mère.

J'écrivis ces vers sous cette double impression, et je les envoyai à Mme de Raigecourt : elle me les rendit plus tard, quand je me décidai, sur ses instances, à recueillir et à publier ces Méditations.

LE GOLFE DE BAIA.

Ces vers, qui faisaient partie d'un recueil que je jetai au feu, avaient été écrits à Naples en 1813 [1]. J'allais souvent alors passer mes journées, avec le père de Graziella et Graziella elle-même, dans le golfe de Baïa, où le pêcheur jetait ses filets (voir les *Confidences*, épisode de *Graziella*). J'écrivais la côte, les monuments, les impressions de la rive et des flots, en vers, pendant que mon ami Aymon de Virieu les notait au crayon et au pinceau sur ses albums. Il avait, par hasard, conservé une copie de cette élégie, et il me la remit au moment où je faisais imprimer les *Méditations*. Je la recueillis comme un coquillage des bords de la mer qu'on retrouve dans une valise de voyage oubliée depuis longtemps, et je l'enfilai, avec ses sœurs plus graves, dans ce chapelet de mes poésies.

LE TEMPLE.

Cette méditation n'est qu'un cri de l'âme jeté devant Dieu dans une petite église de village, où j'aperçus un soir la lueur d'une lampe et où j'entrai, plein de la pensée qui me poursuivait partout [2]. Une image se plaçait toujours entre Dieu et moi : j'éprouvai le besoin de la consacrer. En sortant de ce recueillement dans ces murs humides de soupirs, j'écrivis cette méditation. Elle était beaucoup plus longue : j'en retranchai la moitié à l'impression. La piété amoureuse a deux pudeurs : celle de l'amour et celle de la religion. Je n'osai pas les profaner.

1. *M. Lanson estime avec raison, selon moi, que cette pièce est plutôt de* 1815 *ou* 1816.

2. *Lamartine laisse subsister ici l'équivoque volontairement créée entre les diverses « Elvire ». Cette pièce n'est pas postérieure à* 1817. *Et l'Elvire que le poète « oserait nommer devant Dieu » n'est pas Mme Charles.*

CHANTS LYRIQUES DE SAÜL.

Cette méditation est tirée des chœurs de ma tragédie de *Saül*, qui n'a jamais été ni représentée ni imprimée. J'avais écrit ce drame en 1818, pour Mme de Raigecourt, qui m'engageait à faire pour Louis XVIII ce que Racine avait fait pour Louis XIV. Mais il manquait un Racine et un Louis XIV.

Les chœurs de Racine, dans *Esther* et dans *Athalie*, furent mon modèle. On voit combien je restai loin de ce grand maître en harmonie et en images.

HYMNE AU SOLEIL.

Ces vers sont postdatés. Ils sont de mon premier temps. Je les écrivis à l'âge de dix-huit ans [1], sous un beau rayon de soleil, après une légère maladie qui me faisait mieux sentir le prix de l'existence et la volupté d'être. Plus tard, je les retrouvai dans le portefeuille de ma mère, qui les avait conservés. J'y fis deux ou trois corrections, et je les insérai dans le volume des *Méditations*.

ADIEU.

Cette pièce est de 1815. En revenant de la Suisse après les Cent Jours, je m'arrêtai dans la vallée de Chambéry, chez l'oncle d'un de mes plus chers amis, le comte de Maistre. Le comte de Maistre était le frère cadet du fameux écrivain qui a laissé un si grand nom dans la philosophie et dans les lettres. Je passai quelques jours heureux dans cette charmante retraite de Bissy, enseveli sous l'ombre des noyers et des sapins du mont du Chat. Je voyais de ma fenêtre la nappe bleue de ce beau lac où je devais aimer et chanter plus tard. Je commençais à peine à crayonner de temps en temps quelques vers à l'ombre de ces sapins, au bruit monotone de ces eaux.

La vie que l'on menait chez mes hôtes était une vie presque espagnole : une douce oisiveté, des entretiens rêveurs, des promenades nonchalantes entre les hautes vignes et les hêtres des collines de Savoie, des lectures, des chapelets. A la nuit tombante, aux sons de l'*Angelus*, on s'acheminait en famille vers la petite église du hameau, cachée sous les arbres, avec son toit de chaume

1. *Plus probablement « de vingt-six ou vingt-sept ans ».*

et son clocher de bois noirci par la pluie. On y faisait la prière du soir. Ces habitudes régulières et saintes de cette maison m'attendrissaient et me charmaient, bien que je fusse alors dans les premiers bouillonnements et dans les dissipations de l'adolescence. Je suivais la famille dans tous ses actes de piété. L'esprit éminent et original, la bonté, la sérénité de caractère de toute cette maison de Maistre, me captivaient. Des jeunes personnes simples, vertueuses, charmantes, nièces de Mme de Maistre, répandaient leur rayonnement sur cette gravité de la famille. Je quittai avec peine cette oasis de paix, d'amitié, de poésie, pour revenir à Beauvais reprendre l'uniforme, le sabre, le cheval, le tumulte de la garnison. En arrivant à mon corps, j'écrivis ces adieux, et je les envoyai à mon ami Louis de Vignet, neveu du comte de Maistre.

LA SEMAINE SAINTE.

C'était en 1819.

Je vis un jour entrer dans ma chambre haute du grand et bel hôtel de Richelieu, rue Neuve-Saint-Augustin, que j'habitais pendant mon séjour à Paris, un jeune homme d'une figure belle, gracieuse et noble, un peu féminine. Il était introduit par le duc Mathieu de Montmorency, depuis ministre, et gouverneur du duc de Bordeaux. M. Mathieu de Montmorency, célèbre par son rôle dans la Révolution de 1789, puis par son amitié pour Mme de Staël, enfin par son dévouement à la maison de Bourbon, m'honorait d'une bienveillance qui ne coûtait rien à son caractère surabondant de tendresse d'âme et de grâce aristocratique : égalité qu'il voulait bien établir de si haut et de si loin entre lui et moi, la plus charmante des égalités, parce qu'elle est un don du cœur, et non une exigence de l'infériorité sociale.

Ce jeune homme était le duc de Rohan, depuis archevêque de Besançon et cardinal.

Le duc de Rohan était alors un brillant officier des mousquetaires rouges, admiré et envié pour l'élégance de sa personne, pour l'éclat de ses uniformes, pour la beauté de ses chevaux, pour la magnificence de ses palais et de ses jardins aux environs de Paris, et surtout pour la splendeur de son nom. Il aimait les vers : M. Mathieu de Montmorency lui avait récité quelques strophes de moi, retenues dans sa mémoire. Il avait désiré me connaître : il me plut au premier coup d'œil. Nous nous liâmes d'amitié, sans qu'il me fît sentir jamais, et sans que je me permisse d'oublier moi-même,

par ce tact naturel qui est l'étiquette de la nature, la distance qu'il voulait bien franchir, mais qui existait néanmoins entre deux noms que la poésie seule pouvait un moment rapprocher.

Le duc de Rohan rêvait déjà le sacerdoce : il était né pour l'autel comme d'autres naissent pour le champ de bataille, pour la tribune ou pour la mer. Il aspirait au moment de consacrer à Dieu son âme, sa jeunesse, son grand nom. Il possédait à la Roche-Guyon, sur le rivage escarpé de la Seine, une résidence presque royale de sa famille. Le principal ornement du château était une chapelle creusée dans le roc, véritable catacombe affectant, dans les circonvolutions caverneuses de la montagne, la forme des nefs, des chœurs, des piliers, des jubés d'une cathédrale. Il m'engagea à y aller passer la semaine sainte avec lui. Il m'y conduisit lui-même. J'y trouvai une réunion de jeunes gens distingués qui sont devenus, pour la plupart, des hommes éminents dans le clergé, dans la diplomatie, ou des hommes célèbres dans les lettres, depuis cette époque. Le service religieux, volupté pieuse du duc de Rohan, se faisait tous les jours dans cette église souterraine avec une pompe, un luxe et des enchantements sacrés qui enivraient de jeunes imaginations. J'étais très religieux d'instinct, mais très indépendant d'esprit. Seul, de toute cette jeunesse, je n'avais aucun goût pour les délices mystiques de la sacristie. Le duc de Rohan et ses amis me pardonnaient mon indépendance de foi en faveur de mes ardentes aspirations vers l'infini et vers la nature. J'étais à leurs yeux une sorte d'instrument lyrique, sur les cordes duquel ne résonnaient encore que des hymnes profanes, mais qu'on pouvait porter dans le temple pour y chanter les gloires de Dieu et les douleurs de l'homme.

C'est au retour de cette hospitalité du duc de Rohan à la Roche-Guyon que j'écrivis ces vers.

Depuis, nous suivîmes, chacun de notre côté, la route diverse que la destinée trace à chaque existence : lui, vers le sanctuaire et vers le ciel, où il se réfugia jeune, aux premiers orages de la révolution de 1830 ; moi, vers l'inconnu.

LE CHRÉTIEN MOURANT.

Ces strophes jaillirent de mon cœur, et furent écrites un matin, au pied de mon lit, par un de mes amis, M. de Montchalin, qui me soignait comme un frère dans une longue et dangereuse maladie dont je fus atteint à Paris en 1819.

M. de Montchalin vit encore, et je l'aime toujours de la même amitié. J'aurais dû lui dédier ces vers.

DIEU.

J'avais connu M. de Lamennais par son *Essai sur l'indifférence.* Il m'avait connu par quelques vers de moi que lui avait récités M. de Genoude, alors son ami et le mien. L'*Essai sur l'indifférence* m'avait frappé comme une page de J.-J. Rousseau retrouvée dans le XIX^e^ siècle. Je m'attachais peu aux arguments, qui me paraissaient faibles ; mais l'argumentation me ravissait. Ce style réalisait la grandeur, la vigueur et la couleur que je portais dans mon idéal de jeune homme. J'avais besoin d'épancher mon admiration. Je ne pouvais le faire qu'en m'élevant au sujet le plus haut de la pensée humaine, *Dieu* J'écrivis ces vers en retournant seul à cheval de Paris à Chambéry, par de belles et longues journées du mois de mai. Je n'avais ni papier, ni crayon, ni plume. Tout se gravait dans ma mémoire à mesure que tout sortait de mon cœur et de mon imagination. La solitude et le silence des grandes routes à une certaine distance de Paris, l'aspect de la nature et du ciel, la splendeur de la saison, ce sentiment de voluptueux frisson que j'ai toujours éprouvé en quittant le tumulte d'une grande capitale pour me replonger dans l'air muet, profond et limpide des grands horizons, tout semblable, pour mon âme, à ce frisson qui saisit et raffermit les nerfs quand on se plonge pour nager dans les vagues bleues et fraîches de la Méditerranée ; enfin, le pas cadencé de mon cheval, qui berçait ma pensée comme mon corps, tout cela m'aidait à rêver, à contempler, à penser, à chanter. En arrivant, le soir, au cabaret de village où je m'arrêtais ordinairement pour passer la nuit, et après avoir donné l'avoine, le seau d'eau du puits, et étendu la paille de sa litière à mon cheval, que j'aimais mieux encore que mes vers, je demandais une plume et du papier à mon hôtesse, et j'écrivais ce que j'avais composé dans la journée. En arrivant à Urcy, dans les bois de la haute Bourgogne, au château de mon oncle, l'abbé de Lamartine, mes vers étaient terminés.

L'AUTOMNE.

Cette pièce ne comporte aucun commentaire. Il n'y a pas une âme contemplative et sensible qui n'ait, à certains moments de ses premières amertumes, détourné la lèvre de la coupe de la vie, et embrassé la mort souriante sous ce ravissant aspect d'une automne expirante dans la sérénité des derniers jours d'octobre ; et puis qui, prête à mourir, n'ait repris à l'existence par le regret, et voulu

confondre au moins un dernier murmure d'adieu avec les derniers soupirs du vent du soir dans les pampres, ou avec la lueur du dernier rayon de l'année sur les sommets rosés de neige des montagnes.

Ces vers sont cette lutte entre l'instinct de tristesse qui fait accepter la mort, et l'instinct de bonheur qui fait regretter la vie. Ils furent écrits en 1819, après les premiers désenchantements de la première adolescence. Mais ils font déjà allusion à l'attachement sérieux que le poète avait conçu pour une jeune Anglaise qui fut depuis la compagne de sa vie.

LA POÉSIE SACRÉE.

J'avais peu lu la Bible. J'avais parcouru seulement, comme tout le monde, les strophes des psaumes de David ou des prophètes, dans les livres d'Heures de ma mère. Ces langues de feu m'avaient ébloui. Mais cela me paraissait si peu en rapport avec le genre de poésie adapté à nos civilisations et à nos sentiments d'aujourd'hui, que je n'avais jamais pensé à lire de suite ces feuilles détachées des sibylles bibliques.

Il y avait en ce temps, à Paris, un jeune homme d'une figure spirituelle et fine, douce, qu'on appelait M. de Genoude. Je l'avais rencontré chez son ami le duc de Rohan. Il cultivait aussi M. de Lamennais, M. de Montmorency, M. de Chateaubriand. Il me témoigna un des premiers une tendre admiration pour mes poésies, dont il ne connaissait que quelques pages. Nous nous liâmes d'une certaine amitié. Ce jeune homme traduisait alors la Bible. Il arrivait souvent chez moi le matin, les épreuves de sa traduction à la main, et je lui faisais lire des fragments qui me révélaient une région plus haute et plus merveilleuse de poésie.

Ces entretiens et ces lectures m'inspirèrent l'idée de rassembler dans un seul chant les différents caractères et les principales images des divers poètes sacrés. J'écrivis ceci en cinq ou six matinées, au bruit des causeries de mes amis, dans ma petite chambre de l'hôtel de Richelieu. J'en fis hommage à M. de Genoude, par reconnaissance de son affection pour moi.

Il m'aida, quelque temps après, à trouver un éditeur pour mon premier volume des *Méditations*. Il fut constamment plein d'obligeance et de grâce amicale pour moi. Il se destinait alors à l'état ecclésiastique. Quelques années plus tard, il renonça à cette pensée, rencontra dans le monde une jeune personne d'une grâce noble et d'une âme plus noble encore : il l'épousa ; elle lui laissa des fils.

Le veuvage et la tristesse le ramenèrent à ses premières vocations. Il entra au séminaire et se fit prêtre ; mais il voulut, et je m'en affligeai pour lui, avoir un pied dans le sanctuaire, un pied dans le monde politique. Fausse attitude. Dieu est jaloux, et le monde est logique. Le prêtre, dans aucune religion, ne peut combattre. M. de Genoude resta journaliste, et devint député. La politique ne rompit pas notre ancienne amitié, mais elle rompit nos opinions et nos rapports. Il mourut les armes à la main. J'aurais voulu qu'il les déposât au pied de l'autel avant l'heure du tombeau. N'importe ! Nous nous trompons tous : quelle est donc la vie qui n'ait pas de fausses routes ? Une larme les efface, une intention droite les redresse : Dieu est grand ! — Il reste de M. de Genoude une mémoire sans tache, d'immenses travaux qui ont vulgarisé le sentiment de la liberté en greffant ce sentiment sur des idées ou sur des préjugés monarchiques, et de l'estime dans tous les partis. Sa mort laisse un vide dans mes souvenirs. Je le voyais peu dans le présent, mais je l'aimais dans son passé.

A ELVIRE.

Cette méditation n'est qu'un fragment d'un morceau de poésie beaucoup plus étendu que j'avais écrit bien avant l'époque où je composai les Méditations véritables C'étaient des vers d'amour adressés au souvenir d'une jeune fille napolitaine dont j'ai raconté la mort dans les *Confidences*. Elle s'appelait Graziella. Ces vers faisaient partie d'un recueil en deux volumes de poésies de ma première jeunesse, que je brûlai en 1820. Mes amis avaient conservé quelques-unes de ces pièces : ils me rendirent celle-ci quand j'imprimai les *Méditations*. J'en détachai ces vers, et j'écrivis le nom d'Elvire à la place du nom de Graziella. On sent assez que ce n'est pas la même inspiration.

ODE.

Il ne faut pas chercher de philosophie dans les poésies d'un jeune homme de vingt ans. Cette méditation en est une preuve de plus. La poésie pense peu, à cet âge surtout : elle peint et elle chante. Cette méditation est une larme sur le passé. Je venais de lire le *Génie du Christianisme*, de M. de Chateaubriand : j'étais fanatisé des images dont ce livre, illustration de toutes les belles ruines, était étincelant. J'étais de l'opinion de René, de la religion d'Atala, de la foi du Père Aubry. De plus, j'avais eu toujours une indicible horreur du matérialisme, ce *squelette* de la création, exposé en dérision aux yeux de l'homme par des algébristes sur l'autel du néant, à la place de Dieu. Ces hommes me paraissaient et me paraissent

encore aujourd'hui des aveugles-nés, des *Œdipes* du genre humain, niant l'énigme de Dieu parce qu'ils ne peuvent pas la déchiffrer. Enfin, j'étais né d'une famille royaliste qui avait gémi plus qu'aucune autre sur la chute du trône, sur la mort du vertueux et malheureux roi, sur les crimes de l'anarchie. J'eus un accès d'admiration pour tous les passés, une imprécation contre tous les démolisseurs des vieilles choses. Cet accès produisit ces vers et quelques autres : il ne fut pas très long. Il se transforma par la réflexion en appréciation équitable des vices et des avantages propres à chaque nature de gouvernement, et en spiritualisme religieux plein de vénération pour toutes les fois sincères, et plein d'aspiration pour le rayonnement toujours croissant du nom divin sur la raison de l'homme.

PHILOSOPHIE

Le marquis de La Maisonfort était un de ces émigrés français qui avaient suivi la cour sur la terre étrangère, et qui avaient ébloui, pendant dix ans, l'Europe de leur insouciance et de leur esprit. Il avait été l'ami de Rivarol, de Champcenetz, et de tous ces jeunes et brillants écrivains des *Actes des Apôtres*, Satire Ménippée de 89, journal à peu près semblable au *Charivari* d'aujourd'hui, dans lequel ils décochaient à la Révolution des flèches légères, pendant qu'elle combattait le trône avec la sape, et bientôt avec la hache.

Après le retour des Bourbons en 1814, le marquis de La Maisonfort avait été nommé, par Louis XVIII, ministre plénipotentiaire à Florence. En 1825, je fus nommé secrétaire de légation dans la même cour. Le marquis de La Maisonfort était poète : il m'accueillit comme un père, et m'ouvrit plus de portefeuilles de vers que de portefeuilles de dépêches. Il vivait nonchalamment et voluptueusement dans ce doux exil des bords de l'Arno. C'était le plus naïf et le plus piquant mélange de philosophie voltairienne, épicurienne et sceptique de l'ancien régime, avec les théories officielles, et le langage assaisonné de trône et d'autel, de légitimité et de culte monarchique, dont il avait pris l'habitude à la cour d'Hartwell ; un Voltaire charmant, converti par l'exil, le malheur, la situation à la cour, mais conservant, sous son habit de diplomate et d'homme d'État, la sève, la grâce et l'incrédulité railleuse de sa première vie.

Il me priait souvent d'encadrer son nom dans mes vers, qui avaient, disait-il, plus d'ailes que les siens pour le porter au delà de sa vie. Je lui adressai ceux-ci, écrits, un soir d'automne, sous les châtaigniers de la sauvage colline de Tresserves, qui domine le lac du Bourget en Savoie.

Le marquis de La Maisonfort mourut l'année suivante à Lyon, en revenant de Paris à Florence. Je le remplaçai en Toscane. Sa mémoire me resta chère, douce comme ces souvenirs d'un entretien semi-sérieux qui font encore sourire, le lendemain, du plaisir d'esprit qu'on a eu la veille.

Cette race charmante de l'émigré français n'existe plus : elle s'est éteinte avec celle des abbés de cour, que j'ai encore entrevus dans ma jeunesse, et qu'on ne retrouve plus qu'en Italie. Les émigrés étaient les conteurs arabes de nos jours. Le marquis de La Maisonfort fut un des plus spirituels et des plus intéressants.

II. — COMMENTAIRES DES NOUVELLES MÉDITATIONS POÉTIQUES

L'ESPRIT DE DIEU.

J'écrivis cette ode à Paris [1], dans un de ces moments de sécheresse où l'âme se torture sans pouvoir enfanter sa pensée. Cette belle image de Jacob luttant avec l'ange, qui m'avait toujours paru inexpliquée, se révéla alors à moi. C'était évidemment l'inspiration de Dieu combattant contre la volonté aveugle et rebelle de l'homme. Cette idée me frappa tellement un matin à mon réveil, que je la chantai d'une seule haleine ; et que l'ode était écrite avant que le fils de la portière de mon hôtel, qui me servait de page, et dont j'ai parlé dans les *Confidences*, m'eût apporté mes habits et allumé le feu de ma cheminée.

SAPHO.

C'était en 1816 [2]. Je n'avais pas encore écrit vingt vers de suite. J'étais à Paris, livré à la dissipation et surtout au jeu, qui a dévoré tant de jours et tant de nuits de mon adolescence. Mes amis partageaient mes égarements ; mais ils étaient tous cependant des jeunes gens d'élite, lettrés, rêveurs, penseurs, jaseurs, poètes ou artistes, comme moi. Dans les intervalles de loisir et de réflexion que le jeu nous laissait, nous nous entretenions de sujets graves, philosophiques, poétiques, dans les bois de Saint-Cloud, d'Ivry, de Meudon, de Viroflay, de Saint-Germain. Nous y portions des poètes, surtout des poètes sensibles, élégiaques, amoureux, selon nos âges et selon nos cœurs. Nous les lisions à l'ombre des grands marronniers de ces parcs impériaux.

1. *Le 12 mars 1822, à Mâcon. L. de V*** à qui elle est dédiée est Louis de Vignet, neveu de Joseph de Maistre, et ami de jeunesse de Lamartine.*
2. 1815.

Un soir, en rentrant d'une de ces excursions, pendant laquelle nous avions relu la strophe unique, mais brûlante, de Sapho, sorte de Vénus de Milo pareille à ce débris découvert par M. de Marcellus, qui contient plus de beauté dans un fragment qu'il n'y en a dans tout un musée de statues intactes, je m'enfermai, et j'écrivis le commencement grec de cette élégie ou de cette *héroïde*. Je me couchai, je me relevai avec la même fièvre et la même obstination de volonté d'achever enfin un morceau quelconque ayant un commencement, un milieu, une fin, et digne d'être lu à mes amis d'une haleine. Je passai ainsi trois jours sans sortir de ma chambre, oubliant le jeu et le théâtre, et me faisant apporter à manger par la portière de mon hôtel, pour ne pas évaporer ma première longue inspiration

L'élégie terminée (et elle était beaucoup plus longue), j'ouvris ma porte à mes amis, et je leur lus mon premier soi-disant chef-d'œuvre. Aussi jeunes, aussi novices et aussi amoureux de poésie que moi, ils me couvrirent d'applaudissements, ils copièrent mes vers, ils les apprirent par cœur, ils les récitèrent de mémoire, tantôt à moi-même, tantôt à leurs autres amis. Ce fut mon baptême poétique.

Huit jours après, nous n'y pensions plus. Le jeu nous avait repris dans son vertige, et nous consumions les plus belles heures de notre jeunesse à entasser sur le tapis du hasard des monceaux d'or que le râteau du banquier amenait devant nous, et qu'il balayait par un autre coup, comme dans un rêve.

Après avoir perdu tout ce que je possédais, je partis de Paris, n'emportant pour tout trésor que cette élégie de Sapho. J'avais acheté un beau cheval arabe avec les débris de ma fortune de joueur : je le montais, et je faisais ma route à petites journées pour le ménager. Je me récitais à moi-même mes propres vers pour m'abréger les heures, et j'oubliais mes adversités de joueur malheureux dans l'entretien de mon cheval, de mon chien, et de mon pauvre et douteux génie, qui commençait à balbutier en moi.

BONAPARTE.

Cette méditation fut écrite à Saint-Point, dans la petite tour du nord, au printemps de l'année 1821 [1], peu de mois après qu'on eut appris en France la mort de Bonaparte à Sainte-Hélène. Elle fit une immense impression dans le temps. Je n'aimais pas Bonaparte :

1. Le 24 *juin* 1823.

j'avais été élevé dans l'horreur de sa tyrannie. L'inquisition de cet homme contre la pensée était telle, que, la police de Paris ayant été informée qu'un jeune homme de Mâcon, âgé de dix-sept ans, prenait des leçons de langue anglaise d'un prisonnier de guerre en résidence dans cette ville, le préfet vint chez le père de ce jeune homme lui signifier, au nom de l'empereur, de faire cesser cette étude de son fils, s'il ne voulait pas porter ombrage au gouvernement. En écrivant cette ode, qu'on a trouvée quelquefois trop sévère, je me trouvais donc moi-même trop indulgent : je me reprochais quelque complaisance pour la popularité posthume de ce grand nom. La dernière strophe surtout est un sacrifice immoral à ce qu'on appelle la gloire. Le génie par lui-même n'est rien moins qu'une vertu ; ce n'est qu'un don, une faculté, un instrument : il n'expie rien, il aggrave tout. Le génie mal employé est un crime plus illustre : voilà la vérité en prose. J'ai corrigé ici ces deux vers qui pesaient comme un remords sur ma conscience.

La circonstance dans laquelle j'appris la nouvelle de la mort de Bonaparte est trop remarquable pour que je ne la consigne pas ici [1].

J'étais à Aix, en Savoie. Mme de Saint-Fargeau, fille de Lepelletier de Saint-Fargeau, assassiné par Pâris le jour de la condamnation de Louis XVI, en expiation de son vote, m'avait invité à dîner chez elle. Je me rendis à son hôtel. J'y trouvai le maréchal Marmont ; il ignorait encore, comme tout le monde, la mort de son compagnon de jeunesse et de son empereur. Un moment après, entra M. de Lally-Tollendal. La conversation s'engagea sur des choses indifférentes. On attendit longtemps un quatrième convive : c'était le duc Dalberg, ambassadeur à Turin. Comme il n'arrivait pas, on se mit à table. L'entretien était serein, gai, très intéressant pour moi, jeune homme obscur, assis entre les représentants de deux siècles. Enfin, au milieu du dîner, arriva le duc Dalberg. Il paraissait ému. Il s'excusa sur la nécessité où il avait été d'ouvrir son courrier et de lire des dépêches importantes. « Il y a une bien grande nouvelle, dit-il à Mme de Saint-Fargeau avant de s'asseoir ; *il* est mort ! » *Il* voulait dire l'homme du siècle. Tout le monde le comprit. Le duc raconta alors l'événement et les détails.

J'étais en face du maréchal Marmont. Je surpris la nature avant qu'elle eût le temps de s'arranger ou de se voiler. Je vis dans la pâleur subite de la physionomie, dans le pli involontaire des lèvres,

1. *Napoléon est mort le 5 mai 1821. Il est exact que Lamartine séjourna à Aix entre le 10 et le 15 juin de cette même année.*

dans l'accent brisé de la voix, et bientôt dans les larmes montant du cœur aux yeux sous les larges sourcils noirs du soldat, la douleur non simulée, mais profonde et déchirante, de l'homme et de l'ami. Tous ceux qui étaient là détestaient Bonaparte : le duc Dalberg, comme ami de M. de Talleyrand ; M. de Lally-Tollendal, comme émigré rentré, voué au culte des Bourbons ; Mme de Saint-Fargeau, comme fille de son père, ayant eu la république pour marraine ; moi, comme poète. Le maréchal n'avait donc aucun intérêt à feindre. D'ailleurs, il n'aurait pas eu le temps de composer son visage. Il fut atterré. Il se leva de table et marcha longtemps dans la salle, les yeux levés au ciel, et les lèvres balbutiant des mots que nous n'entendions pas.

Non, un tel homme n'était pas un traître ! Il avait été placé dans une circonstance terrible entre sa patrie et son ami, bourrelé, surpris, indécis, entraîné. Mais il y avait eu étourdissement dans sa pensée ; il a subi une fatalité, il a perdu une heure plus tôt, il n'a pas vendu son bienfaiteur. L'attachement dans le cœur ne survit pas à la trahison. L'histoire peut chercher les clauses du pacte infâme et imaginaire dans lequel il aurait vendu son compagnon de jeunesse. Quant à moi, j'ai vu les larmes de l'ami. Je ne crois pas au traître.

LES ÉTOILES.

La nuit est le livre mystérieux des contemplateurs, des amants et des poètes. Eux seuls savent y lire, parce qu'eux seuls en ont la clef. Cette clef, c'est l'infini. Le ciel étoilé est la révélation visible de cet infini. L'œil n'y cherche pas seulement la vérité, mais il y cherche l'amour, surtout l'amour évanoui ici-bas. Ces lueurs sont des âmes, des regards, des silences pleins de voix connues. Qui n'a pas senti cela n'a jamais aspiré, aimé, regretté dans sa vie.

J'écrivis cette méditation sur un étang des bois de Montculot, château de ma famille, dans ces hautes montagnes de Bourgogne, à quelque distance de Dijon, pendant ces belles nuits de l'été où l'ombre immobile des peupliers frissonne de temps en temps au bord de l'eau transparente, comme au passage d'une ombre. Je détachais la barque du rivage, et je me laissais dériver au hasard, ou échouer au milieu des ajoncs. Ce lieu, que j'ai été obligé de vendre, m'est resté sacré. J'y ai tant lu, tant rêvé, tant soupiré, tant aimé, depuis l'âge de onze ans jusqu'à l'âge d'homme ! J'ai vendu le château, mais pas les mémoires ; les bois, mais pas l'ombre ; les eaux, mais pas les murmures. Tout cela est dans mon cœur et ne mourra qu'avec moi.

LE PAPILLON.

(Pas de commentaire.)

LE PASSÉ.

Cette méditation était adressée au comte Aymon de Virieu, l'ami le plus cher de mes premières années. J'ai parlé de lui dans le premier volume des *Confidences*. C'est de lui aussi qu'il est fait mention dans *Raphaël*. C'est lui qui me donna asile pendant l'hiver de 1817, que j'étais venu passer à Paris pour y voir un moment chaque soir la personne que j'ai célébrée sous le nom d'Elvire.

Virieu m'aimait comme un frère. Bien que nous n'eussions pas les mêmes caractères, nous avions les mêmes sentiments. Il avait sur moi la supériorité de l'âge, de la naissance, de la fortune, de l'éducation. Il aimait le grand monde, où son esprit prompt et brillant le faisait distinguer et applaudir. Ces tournois de conversation m'étaient insupportables : ils me fatiguaient l'esprit sans me nourrir le cœur. La fumée d'un narghilé, s'évaporant dans un ciel pur, m'a toujours paru moins inutile et plus voluptueuse que ces gerbes pétillantes d'esprits inoccupés, brillant pour s'éteindre sous les lambris d'un salon. Je n'aimais la conversation qu'à deux ; je fuyais le monde. Le sentiment s'évapore à ce vent et à ce bruit. Ma vie était dans mon cœur, jamais dans mon esprit.

Cependant Virieu m'introduisit pour ainsi dire de force dans deux ou trois salons où il était adoré. Il y parlait sans cesse de son ami le sauvage et le mélancolique ; il récitait quelques-uns de ses vers ; il donnait envie de me connaître. Il me conduisit ainsi chez Mme de Saint-Aulaire, sa cousine, chez Mme de Raigecourt, chez Mme de la Trémouille, chez Mme la duchesse de Broglie. Mme de Sainte-Aulaire et son amie Mme la duchesse de Broglie étaient, à cette époque, le centre du monde élégant, politique et littéraire de Paris. Le siècle des lettres et de la philosophie y renaissait dans la personne de M. Villemain, de M. Cousin, des amis de Mme de Staël, enlevée peu d'années avant à la gloire, de tous les orateurs, de tous les écrivains, de tous les poètes du temps. C'est là que j'entrevis ces hommes distingués qui devaient tenir une si haute place dans l'histoire de leur pays : M. Guizot, M. de Montmorency, M. de Lafayette, Sismondi, Lebrun, les Américains, les Anglais célèbres qui venaient sur le continent ; mais je ne fis que les entrevoir. J'étais moi-même comme un étranger dans ma patrie. Je regardais, j'étais quelquefois regardé ; je parlais peu, je ne me liais pas. Deux

ou trois fois on me fit réciter des vers. On les applaudit, on les encouragea. Mon nom commença sa publicité sur les lèvres de ces deux charmantes femmes. Elles me produisaient avec indulgence et bonté à leurs amis ; mais je m'effaçais toujours. Je rentrais dans l'ombre aussitôt qu'elles retiraient le flambeau.

La nature ne m'avait pas fait pour le monde de Paris. Il m'offusque et il m'ennuie. Je suis né oriental et je mourrai tel. La solitude, le désert, la mer, les montagnes, les chevaux, la conversation intérieure avec la nature, une femme à adorer, un ami à entretenir, de longues nonchalances de corps pleines d'inspirations d'esprit, puis de violentes et aventureuses périodes d'action comme celles des Ottomans ou des Arabes, c'était là mon être : une vie tour à tour poétique, religieuse, héroïque, ou rien.

Virieu n'était pas ainsi. Il causait avec une abondance et une grâce intarissables. Il savait tout ; il s'intéressait à tout. Il se consumait des nuits entières en conversations avec les hommes ou avec les femmes d'esprit du temps. Il revenait se coucher quand je me levais. Il était épuisé de paroles et fatigué de succès. Il en jouissait, et je le plaignais. J'aimais mieux mon poêle, mon livre, mon chien, mes courses solitaires dans les environs de Paris, et, le soir, une heure d'entretien passionné avec une femme inconnue de ce monde, que ces vertiges d'amour-propre et ces applaudissements de salons. Virieu les appréciait bien comme moi à leur juste valeur ; mais il se laissait séduire lui-même par l'admiration qu'on lui témoignait. J'étais ensuite son repos. Nous passions des demi-journées entières à répandre ensemble notre esprit sur les cent mille sujets qui jaillissent de deux jeunes intelligences qui s'entrechoquent, comme les étincelles jaillissaient du foyer quand nos pincettes remuaient au hasard le feu. Nous avons dépensé ainsi tête à tête ensemble, pendant dix ans, plus de paroles qu'il n'en faudrait pour résoudre tous les problèmes de la nature.

Plus tard, Virieu entra dans la diplomatie. Nous ne cessions alors de nous écrire. Il a brûlé mes lettres [1], j'ai brûlé les siennes. Les siennes étaient pleines d'idées, les miennes ne contenaient que des sentiments. Au retour de ses voyages, il se maria ; il se retira dans ses terres. Il passa de l'excès du monde dans l'excès de la solitude, du scepticisme dans la servitude volontaire de l'esprit. Il abdiqua sa philosophie dans sa foi. Il se consacra tout entier à sa femme,

1. *Pas toutes. La Correspondance de Lamartine en contient un grand nombre. Il est bien fâcheux que les lettres de Virieu n'aient pas été publiées. Est-il vrai qu'elles aient été détruites ?*

à ses enfants, à ses champs. Notre amitié n'en souffrit pas. Ce fut à ce moment de sa carrière que, revenant moi-même un jour sur la mienne, je lui adressai ces vers. Ils avaient pris, en s'adressant à lui, l'accent de son propre découragement. Quant à moi, je n'étais pas aussi découragé de la vie que ces vers semblent l'indiquer, ou plutôt mes découragements étaient fugitifs et passagers comme les sons de ma lyre. Un chant, c'était un jour. Ce jour-là j'étais à terre ; le lendemain j'étais au ciel. La poésie a mille notes sur son clavier. Mon âme en a autant que la poésie ; elle n'a jamais dit son dernier mot.

Cette ode est adressée au plus intime et au plus cher de mes amis le comte Aymon de Virieu, dont j'ai beaucoup parlé dans les *Confidences*, et surtout dans l'histoire de *Graziella*. J'ai fait là son portrait ; je ne le referai pas. Vers l'âge de trente ans, nos jeunesses finies, nous nous séparâmes pour prendre chacun nos routes diverses dans la vie. Nous entrâmes l'un et l'autre dans la diplomatie. Il alla à Rio-de-Janeiro, ce Constantinople du nouveau monde, avec l'ambassade du duc de Luxembourg ; j'allai à Naples avec l'ambassade de M. de Narbonne, homme aussi modeste qu'excellent. Mais nous restâmes aussi liés après la séparation que nous l'avions été depuis le collège. Notre correspondance formerait des volumes d'intimités et d'excursions de cœur et d'esprit sur tous les sujets. Nous aiguisions nos intelligences l'une contre l'autre. Il était la meule, moi le tranchant.

Dans un de ces moments où la vie devient sombre sous le passage de quelque nuée, et où l'on fait involontairement des retours sur le passé, jonché déjà de tombeaux et de feuilles mortes, je lui adressai ces vers. Lui seul me comprenait bien ; il avait été le confident de toutes mes plus secrètes émotions d'esprit et de cœur. Il m'entendait à demi-mot ; sa pensée achevait la mienne.

Cela fut écrit en Italie, en 1824 [1].

TRISTESSE

Lisez *Graziella*, dans les *Confidences*. C'est la clef de ces vers.

J'avais vingt ans ; j'avais quitté Naples et la maison du pêcheur ; j'avais laissé sur le bord de cette mer la jeune fille que j'aimais. J'ignorais encore qu'elle fût morte de mon absence. J'étais à Paris,

1. *En* 1821 *(août) puis repris et achevé en janvier* 1823.

dans la dissipation et dans le jeu. Je me promenais un jour, seul, dans le jardin désert du Luxembourg, le long de ce petit mur à hauteur d'appui qui séparait ce jardin du terrain alors inculte des Chartreux. Je m'accoudai sur ce mur. Je cherchais des yeux la mer de Naples, du cœur l'image de Graziella. J'avais le pressentiment de sa mort sans savoir sa maladie. Je restai là longtemps anéanti dans sa vision. Quand je me relevai, la pierre était tachetée de mes larmes. Je rentrai dans ma chambre, pour rêver et regretter plus seul. J'écrivis ces vers. Je ne passe jamais au Luxembourg sans m'approcher de ce petit mur, et sans regarder si le vent de tant de printemps et la pluie de tant d'hivers n'ont pas effacé toutes mes larmes d'enfant.

LA SOLITUDE.

Cette méditation de mes meilleurs jours est un cri d'admiration longtemps contenu qui m'échappa en apercevant le bassin du lac Léman et l'amphithéâtre des Alpes, en y plongeant pour la centième fois mon regard du sommet du mont Jura.

J'étais seul ; je voyageais à pied dans ces montagnes. Je m'arrêtai dans un chalet, et j'y passai trois jours dans une famille de bergers : j'aurais voulu y passer trois ans. Plus je montais, plus je voyais Dieu. La nature est, surtout pour moi, un temple dont le sanctuaire a besoin de silence et de solitude. L'homme offusque l'homme ; il se place entre notre œil et Dieu. Je comprends les solitaires. Ce sont des âmes qui ont l'oreille plus fine que les autres, qui entendent Dieu a travers ses œuvres, et qui ne veulent pas être interrompues dans leur entretien.

Aussi voyez ! tous les poètes se font une solitude dans leur âme, pour écouter Dieu.

ISCHIA.

C'est l'île de mon cœur, c'est l'oasis de ma jeunesse, c'est le repos de ma maturité. Je voudrais que cela fût le recueillement de mon soir, s'il vient un soir. On a vu et on verra dans les *Confidences* pourquoi.

J'ai décrit les îles du golfe de Naples dans l'épisode de *Graziella*. La première fleur d'oranger qu'on a respirée en abordant, presque enfant, un rivage inconnu, donne son parfum à tout un long souvenir.

En 1821 [1] je passai un nouvel été dans l'île d'Ischia avec la jeune femme que je venais d'épouser. J'étais heureux ; j'avais besoin de chanter, comme tout ce qui déborde d'émotions calmes. J'écrivis beaucoup de vers sous les falaises de cette côte, en face de la mer antique et du cap Misène, qu'Horace, Virgile, Tibulle, avaient contemplés de cette même rive avant moi. La plupart de ces vers, écrits par moi à cette époque, n'ont jamais paru et n'existent même plus. Les soupirs n'ont pas de corps. Ces vers se sont exhalés avec les parfums de l'île ; ils se sont éteints avec les reflets de lune sur les murs blancs des pêcheurs de Procida ; ils se sont évanouis avec les murmures des vagues que je comptais à mes pieds. Je suis retourné bien des fois depuis à Ischia ; j'y ai déposé les plus chères reliques, larmes ou félicités de ma jeunesse. Le brillant soleil de ce climat rassérène tout, même la mort.

LA BRANCHE D'AMANDIER.

Un jour, en revenant de Terracine à Rome, je m'arrêtai à Albano. C'était au mois de février : les collines étaient roses de fleurs de pechers et d'amandiers. Une jeune fille de Laricia, village voisin d'Albano, passa auprès de moi ; et, détachant de sa tête une couronne de ces fleurs que ses compagnes lui avaient tressée, elle me la jeta en me souhaitant bonheur. Elle était plus belle que ce printemps, et plus rose que ces fleurs. Je pris le rameau en souriant, et je l'attachai à la voiture.

Le soir, j'écrivis au crayon ces strophes. Arrivé à Paris, je les donnai à une charmante jeune femme, pour qui ces vers furent un triste présage : elle mourut dans l'année. C'était Mme de Genoude.

*A EL***.*

Cette élégie se rattache au temps dont j'ai donné, sous un autre nom, le récit dans *Raphaël* [2].

Il n'y a pas de commentaire à ces effusions du premier amour, qui chantent ou pleurent en nous sous un regard limpide, ou sous un regard assombri de pressentiments. Le roseau chante aussi sous le vent qui le courbe ou sous le vent qui le relève. Mais deman-

1. 1820.
2. *Cette poésie datée de* 1815 *ne s'adresse pas à Mme Charles, et n'a rien à voir avec* Raphaël.

dez lui ce qu'il chante : il n'en sait rien. Tout est chant dans la nature, parce que tout est voix. Le poète note quelques-unes de ces voix confuses et perdues, voilà tout : le sentiment n'est qu'un écho des sensations.

ÉLÉGIE.

On voit assez, par les formes un peu mythologiques de cette élégie, qu'elle est d'une date très antérieure aux Méditations. Elle est du temps où j'écrivais *Sapho*, où j'imitais au lieu de sentir par moi-même. C'est la philosophie voluptueuse et sensuelle d'Horace, d'Anacréon, d'Épicure : ce n'est pas la mienne. Le génie grave et infini du christianisme poétique n'a point passé par là.

LE POÈTE MOURANT.

A l'âge de seize ans, j'avais lu dans le poète anglais Pope trois strophes qui m'étaient restées depuis dans le souvenir, et que j'avais essayé de traduire en vers, avec l'aide de mon maître de langue.

En 1825 [1], étant allé à Lyon pour consulter, sur des langueurs dont j'étais atteint, un des fameux médecins que cette ville possède toujours, comme Genève ou Bologne, et croyant que j'étais condamné à mourir jeune, j'éprouvai la même mélancolie, et je retrouvai en moi les mêmes images que Pope avait rêvées, et qu'il avait essayé de peindre.

J'étais seul dans une chambre d'auberge, dont les fenêtres ouvraient sur la Saône lente, terne et voilée de brumes, sous la sombre colline de Fourvières, au sommet de laquelle s'élevèrent les premiers temples du christianisme dans les Gaules. La religion de ma mère et de mon enfance se présentait, dans ces années-là, à ma tristesse avec toutes les tendresses du berceau, avec toutes les perspectives dont elle a embelli l'autre côté de la tombe. J'écrivis ces strophes avec les larmes du souvenir et de l'espérance.

Le soir, je les portai à mon ami M. de Virieu, qui résidait alors dans le voisinage de Lyon. Il était lui-même malade. Je m'assis près de son lit, aux derniers rayons du soleil sur ses rideaux, et je lui lus les strophes, échos tristes, mais sereins, de deux vies qui finissent. Je vis, aux larmes de mon ami, que ces vers venaient du cœur, puisqu'ils y reproduisaient une si vive impression. Je les

1. *Nécessairement avant septembre* 1823, *date où parut en librairie le volume des* Nouvelles Méditations.

laissai à Virieu, qui me les rendit quelques mois après, pour l'impression.

L'ANGE.

Ceci est un fragment d'un poème épique de *Clovis*, que j'avais ébauché dans mon enfance [1], et que j'ai brûlé depuis avec tant d'autres ébauches indignes de la lumière. Un de mes amis avait copié ce fragment et le fit insérer dans je ne sais quelle feuille littéraire après la publication des premières *Méditations*. Je le recueillis dans les secondes, comme un enfant qui demandait asile dans la famille légitime de mes premiers vers.

CONSOLATION.

Cette méditation est de 1820. Elle se lie à l'époque où, ayant perdu très jeune les premiers attachements de ma vie, je commençai à connaître et à aimer d'un sentiment grave et tendre la femme à laquelle je désirais consacrer mes jours.

Les perspectives d'un chaste amour, de la vie domestique, du bonheur de famille, de la prolongation de l'existence dans des enfants, multipliant autour de nous et après nous l'amour et la vie, s'ouvraient devant moi. Tous mes vers de cette époque ont un caractère de repos et de piété heureuse, reflet et retentissement de mon cœur.

LES PRÉLUDES.

J'avais vingt-neuf ans [2]; j'étais marié et heureux. J'avais demandé un congé au ministre des Affaires Étrangères, et je passais l'hiver de 1822 à Paris.

La poésie n'était plus pour moi qu'un délassement littéraire ; ce n'était plus le déchirement sonore de mon cœur. J'écrivais encore de temps en temps, mais comme poète, non plus comme homme. J'écrivis les *Préludes* dans cette disposition d'esprit. C'était une sonate de poésie. J'étais devenu plus habile artiste ; je jouais avec mon instrument. Dans ce jeu j'intercalai cependant une élégie réelle, inspirée par l'amour pour la compagne que Dieu m'avait donnée :

L'onde qui baise ce rivage, etc.

1. *Pas dans son enfance — entre* 1817 *et* 1820.
2. *Trente-deux ans.*

L'APPARITION DE L'OMBRE DE SAMUEL.

C'est encore un fragment de cette tragédie biblique de *Saül* que j'avais écrite en 1818, que j'avais lue à Talma, pour la donner, sous les auspices de ce grand et excellent artiste, au théâtre, et que mes absences de Paris et mes entraînements m'avaient empêché de faire représenter. Dans ce temps-là, elle aurait eu peut-être un certain succès : c'était encore le temps des imitations en tout genre. Maintenant, elle n'en aurait plus. On cherche le drame moderne. Je sais bien où on le trouvera ; c'est dans l'histoire mieux étudiée et mieux comprise. La France a un génie dramatique qui fera cette découverte. Quant à moi, je m'en sens incapable. La poésie n'est pour moi que du chant ou du récit, l'hymne ou l'épopée. Le drame veut trop d'art, et je ne suis pas assez artiste.

STANCES.

C'est encore et toujours le même cri d'adoration jaillissant en vers du cœur de l'homme. Il s'en est échappé de pareils de ma poitrine presque à chacune de mes respirations. Ils n'ont pas été notés, voilà tout. Ce sentiment naturel, constant, passionné, de la présence, de la grandeur, de l'ubiquité de Dieu, est la base fondamentale de cet instrument que la nature, en me formant, a mis dans ma poitrine ; harpe ou âme, c'est la même chose. Ce sentiment, cet hymne perpétuel qui chante involontairement en moi, ne m'a pas rendu plus vertueux. La vertu est un effort, et je n'aime pas l'effort ; mais il m'a rendu plus adorateur. Adorer, selon moi, c'est vivre. Au fond, je ne crois pas que l'homme ait été créé pour autre chose. L'adoration est le retour de l'âme à son centre divin ; c'est la gravitation morale, c'est l'univers intellectuel.

Si Dieu me garde des jours libres et sereins au coucher de mon soleil, je les emploierai à chercher dans la nature de plus sublimes notes pour contenir son nom.

LA LIBERTÉ.

Je passai à Rome l'hiver de 1821 à 1822 [1]. La duchesse de De-

1. *Il arriva à Rome au début de janvier* 1821 *et en partit fin avril. Une première esquisse de cette pièce semble avoir été écrite avant* 1820. (Cf. *Correspondance*, II, p. 38).

vonshire, qu'on appelait *la reine des Romains*, et qui était l'amie du cardinal Consalvi, premier ministre, réunissait chez elle tous les hommes remarquables de l'Europe, et faisait de son palais, sur la place Colonne, un salon du siècle de Léon X. Rome lui appartenait par droit d'amour et de culte. On pouvait la comparer à une de ces saintes femmes de Jérusalem venant interroger le sépulcre et trouvant le Dieu remonté au ciel.

Je connaissais la duchesse de Devonshire depuis longtemps. Elle m'accueillit à Rome comme si elle eût été l'hospitalité souveraine de ces ruines. Je vivais dans son intimité toujours gracieuse, si enivrante autrefois. Nous parcourions le matin les villas, les musées, les sites classiques de Tusculum ou de Tibur. Le soir, je retrouvais chez elle le chevalier de Medici, longtemps premier ministre de Naples, et le cardinal Consalvi, ce véritable Fénelon romain. Les conversations étaient douces, sereines, érudites, enjouées, comme des entretiens de vieillards au bord de la vie, qui ne se passionnent plus, mais qui s'intéressent encore. Canova y venait aussi presque tous les jours. C'était le Praxitèle du siècle. Du fond de son atelier, il régnait sur l'empire des arts dans toute l'Europe. Les rois, les princes, les ministres, obtenaient comme une faveur de venir le voir travailler. Cette existence rappelait celle de Raphaël refusant le cardinalat.

En quittant Rome, j'adressai cette méditation à la duchesse de Devonshire.

Elle mourut peu de temps après. En ouvrant son testament, ses exécuteurs trouvèrent mon nom parmi ceux des amis particuliers à qui elle avait voulu laisser une trace de son affection après la vie. Elle me léguait un des monuments qu'elle avait élevés à la gloire de l'Italie, la patrie de ses derniers jours.

ADIEUX A LA MER.

Cette méditation est de 1820. Elle fut écrite dans l'île d'Ischia, dont j'ai tant parlé, et dont j'aurai à parler encore. J'aurais dû la jeter dans la mer, comme on brise d'impatience un miroir qui ternit, rapetisse et défigure un objet.

Je sens que je chanterais mieux maintenant ce ciel liquide qui console la terre de n'avoir pas l'autre ciel. Mais le temps est loin des jours nonchalants passés au pied d'une roche concave, sur un lit tiède de sable fin, à compter des vagues et à noter des frissons

de l'eau. S'ils reviennent jamais, je ferai ce que j'ai toujours rêvé de faire, des *Marines* en vers, des églogues de l'Océan. J'avais écrit quelques chants d'un poème des *Pêcheurs*. J'ai perdu le manuscrit.

LE CRUCIFIX.

Ceci est une méditation sortie avec des larmes du cœur de l'homme, et non de l'imagination de l'artiste. On le sent ; tout y est vrai.

Les lecteurs qui voudront savoir sous quelle impression réelle j'écrivis, après une année de silence et de deuil, cette élégie sépulcrale, n'ont qu'à lire dans *Raphaël* la mort de Julie. Mon ami M. de V..., qui assistait à ses derniers moments [1], me rapporta, de sa part, le crucifix qui avait reposé sur ses lèvres dans son agonie.

Je ne relis jamais ces vers : c'est assez de les avoir écrits [2].

LA SAGESSE.

Le mot *sagesse* est pris ici en dérision. La sagesse est de faire effort et de souffrir, pour perfectionner en soi le type imparfait de l'homme que la nature a mis en nous. Nous naissons ébauche, nous devons mourir statue. Le travail est la loi humaine ; la volupté n'est que l'égoïsme des sens.

Je savais bien tout cela quand j'écrivis cette ode en 1826, à Florence ; mais l'âme s'énerve dans le bonheur, comme le corps s'énerve dans les climats trop tempérés de l'Orient. J'étais heureux. Je fis comme Salomon, je m'enivrai de mon bonheur, et je dis : « Il n'y a pas d'autre sagesse. »

1. *Inexact. Ni Virieu, ni Vignet n'assistèrent aux derniers moments de Mme Charles, et le Crucifix fut rapporté à Lamartine par Amédée de Parseval.*

2. *M. Gustave Allais (Mélanges Lanson. Hachette, 1922, p. 325) a analysé de près la composition du* Crucifix. *En s'appuyant sur l'esquisse en prose « Il Crucifisso », publiée dans les Poésies Inédites et contenues dans l'Album III de la Bibliothèque nationale, M. Gustave Allais soutient : 1° que cette esquisse est, au plus tard, de 1819 ; 2° que la pièce a été écrite, à des dates qu'on ne peut fixer, en plusieurs morceaux, ensuite rassemblés et qu'elle se divise en deux parties : « une scène fictive, d'un romantisme plutôt fâcheux, et une méditation religieuse d'une belle envolée lyrique où l on sent frémir une profonde émotion. »*

Je n'ai pas besoin de dire au lecteur que c'est là un paradoxe en vers, dont Horace ou Anacréon auraient pu faire des strophes bien plus assoupissantes que les miennes, mais dont Platon aurait rougi. Il y a plus de philosophie dans une larme ou dans une goutte de sang versée sur le Calvaire, que dans tous les proverbes de Salomon.

APPARITION.

C'est la même date et la même pensée que dans le *Crucifix ;* mais c'est une mélancolie déjà moins poignante [1]. Le temps avait interposé des années entre la mémoire et la mort.

CHANT D'AMOUR.

Cette méditation fut écrite encore dans l'été de 1820, à Ischia. C'est un Cantique des cantiques, mais avec des notes moins pénétrantes et des couleurs moins orientales que le chant nuptial de Salomon. C'est un défi à la poésie, qui n'a jamais su exprimer le bonheur comme elle exprime la douleur, sans doute parce que le bonheur est un secret que Dieu a réservé au ciel ; et que l'homme, au contraire, connaît la douleur dans toute son intensité.

IMPROVISÉ A LA GRANDE-CHARTREUSE.

C'est une inspiration complète.

Une femme des plus ravissantes par la beauté et par le charme de l'âme, devenue depuis une des plus éminentes par la vertu active et par la prodigalité de sa vie à toutes les misères humaines, la marquise de B*** [1], me rencontra en Savoie en allant à Turin, et me pria de l'accompagner à la Grande-Chartreuse. J'acceptais avec bonheur. Je l'admirais depuis longtemps, et mon attachement pour elle avait ce vague indéterminé entre le respect et l'attrait, qui fait qu'on ne se définit pas à soi-même ce qu'on éprouve, de peur de le faire évanouir en le regardant de trop près. Son imagination ardente, tendre et pieuse, était le cristal le plus limpide et le plus coloré à la fois à travers lequel l'œil et le cœur d'un poète

1. *Je crois cette pièce antérieure au* Crucifix *au moins dans sa rédaction définitive.*

2. *La marquise de Bombelles, à qui est dédiée* La Voix humaine *(Harmonies poétiques).*

pussent contempler ces montagnes, monuments de la nature, et ce monastère, monument de l'homme. La saison était brûlante et donnait plus d'attrait aux sens pour les ombrages, les murmures et les fraîcheurs des bois, des neiges et des torrents.

Nous soupâmes dans le jardin ombragé de noyers et de pampres gigantesques d'une petite auberge de village, au pied de la montagne. Nous passâmes une partie de la nuit accoudés à la fenêtre de cette chaumière, écoutant les bruits d'eaux, de chutes de rochers, de roulement d'avalanches qui sortaient des gorges où nous devions entrer le lendemain ; respirant les brises nocturnes qui faisaient palpiter les feuilles de vigne sur les treilles et frissonner les cheveux sur nos tempes. Le lendemain, au lever du soleil, nous gravissions à cheval les pentes de la montagne. Il n'y a pas de coupures de rochers plus profondes, de détours de route plus inattendus, de ponts plus hardis et plus tremblants sur des abîmes d'écume, de torrents plus verdâtres endormis au fond des puits de granit luisants que les tourbillons d'eau se creusent au bord de leur lit en hiver, d'écumes plus bouillonnantes et plus laiteuses pulvérisées par leur chute et saupoudrant les branches étendues des hêtres et des sapins, dans toutes les Alpes ou dans tous les Apennins. Après trois heures d'extase, nous arrivâmes en vue du couvent. C'est un immense cloître assis sur les flancs inégaux de l'avant-dernière croupe de la montagne, au bord des neiges, et suivant, comme un manteau jeté sur le sol, les ondulations du terrain. J'entrai seul, pendant que M^me^ de B***, reçue à l'hospice des étrangers, en dehors du couvent, se reposait de la lassitude de la matinée. Le couvent me fit peu d'impression. Je comprends l'ermite ; je n'ai jamais compris ces solitudes peuplées d'hommes ou de femmes fuyant un monde pour en retrouver un autre. C'est rétrécir le monde, ce n'est pas l'éviter. Il est encore là avec toutes ses importunités, ses vices ou ses faiblesses : on n'a fait que changer ses ennuis.

Le soir, pendant que nous redescendions, un orage se forma sur les cimes des sapins : il éclata avec ses foudres, ses ruissellements de feu et d'eau, ses tonnerres d'en haut répercutés par ses tonnerres d'en bas, ses mugissements dans les sapins, ses arbres renversés sur les abîmes. Les guides avaient abrité M^me^ de B*** sous la concavité d'une roche élevée de quelques pieds au-dessus de la route : on eût dit une de ces niches où la piété des paysans de la Savoie et du Tyrol place la statue coloriée de la Vierge, pour protéger les passants dans les pas dangereux. J'étais descendu de cheval, et je m'étais laissé glisser jusqu'au fond du lit du torrent, où l'arche d'un pont de bois m'abritait de la pluie. L'orage à demi

passé et converti en pluie fine semblable à une vapeur d'écume que le vent sème autour d'une chute d'eau, un immense arc-en-ciel se dessina comme une arche céleste au-dessus de la roche concave où Mme de B***, collée à la muraille de granit gris, déroulait ses cheveux au vent pour les sécher. Je n'ai jamais si bien compris l'auréole que la piété fait rayonner autour de la figure des Vierges, des anges ou des saintes. Dieu lui-même avait dessiné et coloré celle-là.

Cette image m'inspira ces strophes et d'autres vers sur le même sujet, que j'écrivis sur mon genou.

ADIEUX A LA POÉSIE.

J'étais sincère quand j'écrivis ces adieux à la poésie en 1824 [1], à Saint-Point, au moment de quitter ma patrie pour les résidences à l'étranger. Je n'avais jamais écrit de vers que dans mes heures perdues. J'étais et je suis resté toute ma vie *amateur* de poésie plus que poète de métier. Je ne comptais plus rien écrire en vers, ou du moins plus rien imprimer. Les hasards de la pensée et du cœur, les sentiments, les circonstances, les bonheurs, les larmes de la vie, m'ont fait mentir souvent à ces adieux. Peut-être y mentirai-je encore à la dernière extrémité de mes jours ; car je n'ai jamais compris la poésie qu'à deux époques de la vie humaine : jeune pour chanter, vieux pour prier. Une lyre dans la jeunesse, une harpe dans les jours avancés, voilà pour moi la poésie : chant d'ivresse au matin, hymne de piété le soir ; l'amour partout.

1. *Nécessairement avant septembre* 1823. (Cf. *note du* Poète mourant.)

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.....

QUELQUES DATES..... XII

PREMIÈRES MÉDITATIONS

L'ISOLEMENT 3
Commentaire 221

L'HOMME, à Lord Byron..... 5
Commentaire 223

LE SOIR..... 14
Commentaire 226

L'IMMORTALITÉ..... 16
Commentaire 226

LE VALLON..... 21
Commentaire 227

LE DÉSESPOIR..... 24
Commentaire 228

LA PROVIDENCE A L HOMME..... 29
Commentaire 229

SOUVENIR. 33
Commentaire 229

L'ENTHOUSIASME 36
Commentaire 250

LE LAC..... 39
Commentaire 230

LA GLOIRE..... 42
Commentaire..... 231

LA PRIÈRE..... 45
Commentaire 231

INVOCATION..... 49
Commentaire 232

LA FOI..... 50
Commentaire..... 232
LE GOLFE DE BAIA..... 56
Commentaire..... 233
LE TEMPLE..... 59
Commentaire..... 233
CHANTS LYRIQUES DE SAUL..... 61
Commentaire..... 234
HYMNE AU SOLEIL..... 65
Commentaire..... 234
ADIEU..... 67
Commentaire..... 234
LA SEMAINE SAINTE A LA ROCHE GUYON..... 70
Commentaire..... 235
LE CHRÉTIEN MOURANT..... 73
Commentaire..... 236
DIEU..... 74
Commentaire..... 237
L'AUTOMNE..... 80
Commentaire..... 237
LA POÉSIE SACRÉE..... 82
Commentaire..... 238
A ELVIRE..... 91
Commentaire..... 239
ODE..... 93
Commentaire..... 239
PHILOSOPHIE..... 98
Commentaire..... 240

NOUVELLES MÉDITATIONS

L'ESPRIT DE DIEU..... 105
Commentaire..... 243
SAPHO..... 108
Commentaire..... 243
BONAPARTE..... 114
Commentaire..... 244
LES ÉTOILES..... 120
Commentaire..... 246
LE PAPILLON..... 125
Commentaire..... 247

LE PASSÉ 126
Commentaire 247
TRISTESSE..... 133
Commentaire 249
LA SOLITUDE..... 135
Commentaire 250
ISCHIA 139
Commentaire 250
LA BRANCHE D'AMANDIER..... 143
Commentaire 251
*A EL**** 144
Commentaire 251
ÉLÉGIE 146
Commentaire 252
LE POÈTE MOURANT 148
Commentaire 252
L'ANGE 154
Commentaire 253
CONSOLATION 160
Commentaire 253
LES PRÉLUDES..... 163
Commentaire 253
L'APPARITION DE L'OMBRE DE SAMUEL..... 176
Commentaire 254
STANCES..... 183
Commentaire 254
LA LIBERTÉ ou *UNE NUIT A ROME*..... 185
Commentaire 254
ADIEUX A LA MER..... 190
Commentaire 255
LE CRUCIFIX..... 194
Commentaire 256
LA SAGESSE..... 198
Commentaire 256
APPARITION..... 201
Commentaire 257
CHANT D'AMOUR. 203
Commentaire 257
IMPROVISÉ A LA GRANDE-CHARTREUSE..... 212
Commentaire 257
ADIEUX A LA POÉSIE..... 214
Commentaire 259

ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART. — 2-25.

CLASSIQUES GARNIER

COLLECTION DES MEILLEURS OUVRAGES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS, ANCIENS ET MODERNES

VOLUMES IN-12 JÉSUS (18,5 × 12)

ABÉLARD et HÉLOÏSE. — **Lettres complètes.** Traduction nouvelle précédée d'une préface par M. Gréard. 1 vol. ..... 7 fr.

ANDERSEN. — Contes. Traduction Grégoire et L. Moland, illustrations de Yan' Dargent. 1 vol. ; 5 vol. brochés à 7 fr., ou cartonnés à ..... 10 fr.

— **Contes danois.**
Contenant : *La Vierge des glaciers. — Ib et la petite Christine. — Elle se conduit mal. — Un crève-cœur. — Un couple d'amoureux. — Une histoire dans les dunes. — Caquets d'enfants. — Une feuille du ciel. — Ce que le vieux fait est bien fait. — Le Sylphe. — La reine des neiges. — Le fils du portier. — Le jardinier et ses maîtres.*

— **Nouveaux Contes danois.**
Contenant : *Le Camarade de voyage. — Sous le saule. — Les aventures du chardon. — La fille du Roi de la vase. — Le schilling d'argent. — Le vilain petit canard. — La petite sirène. — La soupe à la brochette. — Le sapin. — Le porcher. — Cinq dans une cosse. — L'histoire d'une mère.*

Les souliers rouges. Contenant : *Le Coffre volant. — Le papillon. — L'Infirme. — Il faut une différence. — Les coureurs. — La petite fille aux allumettes. — Margoton. — Le dernier rêve du chêne. — Le roi des aunes. — La vieille maison. — Le Sarrasin. — Le grand serpent de mer. — Le briquet. — L'intrépide soldat de plomb. — L'ange. — Le vieux ferme l'œil. — Le sanglier de bronze. — La comète. — C'est le rayon de soleil qui parle.*

L'Homme de neige. Contenant : *La pierre philosophale. — Le bonheur dans une branche. — Le livre muet. — L'histoire de l'année. — Le jardin du paradis. — L'ombre. — La vieille cloche d'église. — Les galoches du bonheur. — La plume et l'encrier. — Le lin. — Le livre d'images. — La vieille lanterne. — La tirelire. — Les deux coqs. — Jean Bâlourd. — Les voisins. — Les sauteurs. — Ogier le Danois. — Les feux follets sont dans la ville.*

Histoire de Valdemar Daae. Contenant : *Petite poucette. — Grand Claus et petit Claus. — Les cygnes sauvages. — Scènes de basse-cour. — La pâquerette. — Le rossignol. — L'enfant du tombeau. — Le goulot de la bouteille. — Les habits neufs*

de l'Empereur. — Bougie et chandelle. — La plus heureuse. — Le Stercoraire. — Trésor doré. — La petite fille qui marchait sur le pain. — Le crapaud. — Chacun et chaque chose à sa place. — Quelque chose.

ANTHOLOGIE POÉTIQUE FRANÇAISE. Poèmes choisis avec introduction, notices et notes, par Maurice Allem : XVI^e siècle, 2 vol. à **8 fr.** ; XVII^e siècle, 2 vol. à **8 fr.** ; XVIII^e siècle, 1 vol. **8 fr.**

ARIOSTE. — Roland Furieux. Traduction nouvelle avec une introduction et des notes par C. Hippeau. 2 vol. à..... **8 fr.**

BACHAUMONT. — Mémoires secrets (1762-1771). Mémoires dans lesquels on trouve d'abondants et curieux renseignements sur la société du XVIII^e siècle, revus et publiés avec des notes et une préface par P.-L. Jacob, bibliophile. 1 vol..... **8 fr.**

BARTHÉLEMY. — Nemésis. Nouvelle édition collationnée avec soin sur les éditions de 1835 et 1838. 1 vol..... **8 fr.**

BASSELIN. — Vaux-de-Vire, d'Olivier Basselin et de Jean Le Houx, suivis d'un choix d'anciens vaux-de-vire et d'anciennes chansons normandes tirés des manuscrits et des imprimés, avec une notice préliminaire et des notes philologiques, par A. Asselin, L. Dubois, Pluquet, Julien Travers et Charles Nodier. 1 vol. relié.

BAUDELAIRE. — Les Fleurs du mal. Edition intégrale revue sur les textes originaux, préface et notes de Ernest Raynaud, 1 vol..... **7 fr.**

— **Petits Poèmes en prose**, préface et notes de Ernest Raynaud. 1 vol. ..... **7 fr.**

BEAUMARCHAIS. — Mémoires dans l'affaire Gœzman. Nouvelle édition précédée d'une appréciation tirée des *Causeries du lundi*, par Sainte-Beuve. 1 vol..... **7 fr.**

— ***Théâtre** suivi de ses poésies diverses et précédé d'observations littéraires par Sainte-Beuve.
Le barbier de Séville. — La folle journée ou le mariage de Figaro. — L'autre Tartuffe ou la mère coupable. — Mélanges, vers et chansons. 1 vol..... **7 fr.**

***BEECHER STOWE. — La Case de l'oncle Tom** ou la vie des nègres en Amérique. Traduction complète par Alfred Michiels. Nouvelle édition avec gravures par Jules Davial. 1 vol. **7 fr.** ou cartonné..... **10 fr.**

***BENJAMIN CONSTANT. — Adolphe.** Anecdote trouvée dans les papiers d'un inconnu. Nouvelle édition suivie de : *La lettre sur Julie. — Des réflexions sur le théâtre allemand, etc...* 1 vol. **7 fr.**

BENVENUTO CELLINI. — Œuvres complètes traduites par Léopold Leclanché, 2 vol. reliés.
Tome I^er : *Mémoires.*
Tome II : *Suite des mémoires. — Traités de l'orfèvrerie et de la sculpture. — Discours sur le dessin et l'architecture.*

BÉRANGER. — Dernières chansons (1834-1851) avec notes de Béranger sur ses anciennes chansons. 1 vol. 1/2 chagrin. **25 fr.**

— **Ma Biographie.** Ouvrage posthume suivi d'un appendice. **8 fr.**

***BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.** — **Paul et Virginie**, suivi de la *Chaumière indienne*. Edition illustrée. 1 vol. ..... 7 fr.
ou cartonné ..... 10 fr.

BÉROALDE DE VERVILLE. — **Moyen de parvenir.** Œuvre contenant la raison de tout ce qui a été, est et sera, avec démonstrations certaines et nécessaires selon la rencontre des effets de vertu. 1 vol. ..... 8 fr.

BIRÉ. — **Dernières années de Chateaubriand (1830-1848).** 1 vol. ..... 7 fr.

***BOCCACE.** — **Contes** traduits par A. Sabatier de Castres. 2 vol. à ..... 7 fr.

***BOILEAU.** — **Œuvres.** Nouvelle édition avec préface et notes de G. Mongrédien et une étude sur la querelle de Boileau et de Perrault, par Ch. Gidel.
Satires. — Epîtres. — L'art poétique. — Le lutrin. — Odes. — Epigrammes et autres poésies. — Lettres. 1 vol. ..... 9 fr.

BONAVENTURE DES PÉRIERS. — **Contes** ou nouvelles récréations et joyeux devis, suivis du *Cymbalum Mundi*. Edition précédée d'une notice par P.-L. Jacob. 1 vol ..... 8 fr.

BOSSUET. — **De la Connaissance de Dieu** et de soi-même. Exposition de la doctrine catholique sur les matières de controverse, instructions pastorales sur les promesses de l'Eglise et explication de quelques difficultés sur les prières de la messe à un nouveau catholique. 1 vol. ..... 8 fr.

— ***Élévations à Dieu** sur tous les mystères de la religion chrétienne. Nouvelle édition revue sur les manuscrits originaux et les éditions les plus correctes. 1 vol ..... 8 fr.

— ***Histoire des variations des églises protestantes.** Nouvelle édition complète suivant le texte de l'édition de Versailles. 2 vol. à 9 fr.

— ***Méditations sur l'Évangile.** Edition revue sur les manuscrits originaux et les éditions précédentes les plus complètes. 2 vol. à ..... 8 fr.

— ***Oraisons funèbres** et panégyriques. Nouvelle édition suivant le texte de l'édition de Versailles, améliorée et enrichie à l'aide de travaux les plus récents. 2 vol. à ..... 8 fr.

— **Sermons choisis.** Edition revue d'après les meilleurs textes et précédée d'une préface par l'abbé Maury. 1 vol. ..... 8 fr.

— **Lectures spirituelles** préparatoires au Carême. 1 vol. ... 8 fr.

BOURDALOUE. Lectures spirituelles pour le temps de l'Avent. 1 vol ..... 8 fr.

BOURSAULT. — **Théâtre Choisi** (Edition Laplace), Contenant : *Esope à la ville. — Esope à la cour. — Le médecin galant. — Phaéton. — Les mots à la mode. — La satire des satires. — Le jaloux prisonnier.* 1 vol ..... 9 fr.

***BRANTOME.** — **Vies des dames galantes.** Nouvelle édition soigneusement revue et corrigée sur les manuscrits avec des remarques historiques et critiques. 1 vol ..... 7 fr.

BRANTOME. — Vies des dames illustres. Françaises et étrangères. Nouvelle édition avec une introduction et des notes par Louis Moland. 1 vol..... **7 fr.**

BRILLAT-SAVARIN. — Physiologie du goût ou méditations de gastronomie transcendante dédié aux gastronomes parisiens, suivi de *La Gastronomie* par Berchoux et de *L'art de dîner en ville* par Colnet. 1 vol..... **7 fr.**

BRIZEUX. — Œuvres. Nouvelle édition, revue, augmentée, corrigée, précédée d'une notice biographique sur l'auteur et suivie de notes par Auguste Dorchain. 4 vol. à..... **8 fr.**
Tome I^er^ : *Marie. — Telen Arvor. — Furnez. — Breiz.*
Tome II : *Les Bretons.*
Tome III : *La fleur d'or. — Histoires poétiques.*
Tome IV : *Histoires poétiques. — Poésies nouvelles.*

BYRON. — Œuvres complètes. Traduction de Amédée Pichot, édition augmentée de notices et de pièces inédites avec des notes. 4 vol. à..... **9 fr.**
Contenant :
Tome I^er^ : *Avant-propos de Ch. Nodier. — Odes. — Le Giaour.*
Tome II : *La fiancée d'Abydos. — Le Corsaire. — Lara. — Le siège de Corinthe. — Parisina. — Le prisonnier de Chillon. — Le pélerinage de Childe Harold.*
Tome III : *Don Juan.*
Tome IV : *Caïn. — Le ciel et la terre. — Manfred. — Les métamorphoses du bossu. — Marino Faliero, Doge de Venise. — Sardanapale. — Les deux Foscari. — Werner ou l'héritage.*

CAMOENS. — Les Lusiades. Traduction nouvelle avec notes et commentaires, précédée d'une étude sur la vie et les mœurs de Camoëns par Edouard Hippeau. 1 vol..... **8 fr.**

CASANOVA. — Mémoires de Casanova de Seingalt, écrits par lui-même, suivis de fragments des mémoires du prince de Ligne. Nouvelle édition collationnée sur l'édition originale de Leipsick et ornée de gravures sur bois d'après les dessins de Maillart. 8 vol. à..... **12 fr.**

CENT Nouvelles nouvelles (Les). Texte revu avec beaucoup de soin sur les meilleures éditions, accompagné de notes explicatives. 1 vol..... **8 fr.**

***CERVANTÈS.—L'ingénieux hidalgo Don Quichotte de la Manche.** Traduction de Delaunay. Revue, corrigée et augmentée d'une notice sur la vie de Cervantès par Adrien Grimaux. 2 vol. à **7 fr.**

— **Don Quichotte de la jeunesse** traduit par Florian, édition illustrée de vignettes sur bois. 1 vol. **7 fr.** ou cartonné..... **10 fr.**

CHANSONS de geste. *Roland. — Aimeri de Narbonne. — Le couronnement de Louis.* Traduction de L. Clédat. 1 vol.... **9 fr.**

CHANSON DE ROLAND. Texte annoté par Ed. Aubé. 1 vol. **8 fr.**

***CHATEAUBRIAND. — Génie du christianisme** et défense du *Génie du Christianisme* avec notes et éclaircissements. Nouvelle édition revue avec soin sur les éditions originales. 2 vol. à **7 fr.**

***CHATEAUBRIAND. — Les Martyrs** ou le triomphe de la religion chrétienne. Nouvelle édition revue avec soin sur les éditions originales. 1 vol..... **7 fr.**

— ***Itinéraire de Paris à Jérusalem.** Nouvelle édition revue avec soin sur les éditions originales. 1 vol..... **7 fr.**

— ***Atala, René, Le dernier Abencerage, Les Natchez.** Nouvelle édition revue avec soin sur les éditions originales. 1 vol. **7 fr.**

— **Le Paradis perdu.** 1 vol..... **7 fr.**

— **Études historiques.** Nouvelle édition revue sur les éditions originales. 1 vol..... **7 fr.**

— **Mélanges historiques et politiques** suivis de la vie de Rancé. 1 vol..... **7 fr.**

— **Les dernières années** (Voir à Biré). 1 vol..... **7 fr.**

— ***Mémoires d'outre-tombe.** Nouvelle édition avec une introduction, des notes et des appendices par Edmond Biré, illustrée de gravures sur acier. 6 vol. à..... **12 fr.**

CHÉNIER. — Œuvres poétiques. Nouvelle édition revue sur les meilleures avec préface par André Bellessort. 2 vol. à **7 fr.**
Tome I^er^ *Bucoliques. — Elégies.*
Tome II : *Epitres. — Théâtre. — Poèmes. — Poésies diverses. — Satires. — Hymnes. — Odes. — Iambes. — Mélanges littéraires.*

— **Œuvres en prose** précédées d'une notice sur le procès d'André Chénier et des actes de ce procès. Nouvelle édition mise en ordre et annotée par Louis Moland. 1 vol. relié 1/2 chagrin. **24 fr.**

COLLIN D'HARLEVILLE. — Théâtre suivi de *Poésies fugitives* avec une introduction de Louis Moland.
L'inconstant. — L'optimiste ou l'homme toujours content. — Les châteaux en Espagne. — M. de Crac dans son petit castel. — Le vieux célibataire. 1 vol. relié.

— **Théâtre** (Edition Laplace), précédé d'une notice biographique par Edouard Thierry et illustré de 4 gravures coloriées par Geoffroy et Allouard. 1 vol..... **9 fr.**
L'inconstant. — L'optimiste. — Monsieur de Crac dans son petit castel. — Les châteaux en Espagne. — Le vieux célibataire. — Les mœurs du jour. — Malice pour malice.

***COMMELIN (P.). — Nouvelle mythologie grecque et romaine.** Edition illustrée de nombreuses gravures. 1 vol..... **12 fr.**

COMTE (Auguste). — Catéchisme positiviste ou sommaire exposition de la religion universelle. Nouvelle édition avec une introduction et des notes explicatives par P.-F. Pécaut.
1 vol..... **7 fr.**

— **Cours de philosophie positive** (1^re^ et 2^e^ leçons). Discours sur l'esprit positif. Edition nouvelle avec une introduction et un commentaire par Ch. Le Verrier. 2 vol. à..... **7 fr.**

CONFUCIUS. — Doctrine ou les quatre livres de philosophie morale et politique de la Chine, traduction du chinois par M. G. Pauthier. 1 vol..... **8 fr.**

***CORNEILLE (P.).** — **Théâtre** précédé des discours sur le poème dramatique, suivi d'un examen analytique des pièces non comprises dans la présente édition et d'un choix de poésies diverses. 3 vol. à ..... 7 fr.

Tome I[er] : *Vie de Corneille par Fontenelle. — Discours sur le poème dramatique. — Médée. — Le Cid. — Rodogune. — Héraclius. — Horace.*

Tome II : *Cinna. — Pompée. — Polyeucte. — Le menteur. — La suite du menteur.*

Tome III : *Don Sanche d'Aragon. — Nicomède. — Sertorius. — Othon. — Examen analytique. — Poésies diverses.*

— **Même ouvrage** illustré de gravures sur acier coloriées. 3 vol. à ..... 9 fr.

— ***Théâtre choisi.** Nouvelle édition collationnée sur la dernière édition publiée du vivant de l'auteur. 1 vol. ..... 7 fr.
Le Cid. — Horace. — Cinna. — Polyeucte. — Pompée. — Le menteur. — Rodogune. — Nicomède. — Sertorius.

COURIER (P.-L.). — **Œuvres.** Edition augmentée de nombreuses lettres nouvelles avec préface et notes de R. Gaschet. 2 vol. à ..... 8 fr.

Tome I[er] : *Pamphlets politiques. — Pamphlets littéraires. — Œuvres diverses.*

Tome II : *Les pastorales de Longus ou Daphnis et Chloé. — Lettres écrites de France et d'Italie.*

— **La Vie et la Mort tragique de P.-L. Courier,** par R. Gaschet. 1 vol. ..... 9 fr.

— **Paul-Louis Courier et la Restauration,** par R. Gaschet. 1 vol. in-8°, broché ..... 9 fr.

— **Jeunesse de Paul-Louis Courier (La),** par R. Gaschet. 1 vol. in-8°, broché ..... 15 fr.

CRÉBILLON (J. de). — **Théâtre complet** (Edition Laplace). Nouvelle édition précédée d'une notice par Auguste Vitu et illustrée de 4 dessins en couleurs par Allouard. 1 vol. ..... 9 fr.
Idoménée. — Atrée et Thyeste. — Electre. — Rhadamiste et Zénobie. — Sémiramis. — Catilina. — Xerxès. — Pyrrhus. — Le triumvirat.

CYRANO DE BERGERAC. — **Histoire comique des États et Empires de la Lune et du Soleil.** Nouvelle édition revue et publiée avec des notes et une notice historique par P.-L. Jacob. 1 vol. ..... 8 fr.

— **Œuvres comiques, galantes et littéraires.** Nouvelle édition publiée avec des notes par P.-L. Jacob. 1 vol. relié 1/2 chagrin. 25 fr.

DANCOURT. — **Théâtre choisi.** Nouvelle édition précédée d'une notice par Francisque Sarcey et illustrée de 4 gravures coloriées par Allouard.
Les fonds perdus. — La désolation des joueuses. — Le chevalier à la mode. — La folle enchère. — La Parisienne. — Les bourgeoises à la mode. — Le tuteur. — La maison de campagne. — Les trois cousines. — Le mari retrouvé. 1 vol. ..... 9 fr.

***DANTE ALIGHIERI. — La divine comédie,** traduite en français par le chevalier Artaud de Montor. Nouvelle édition revue. 1 vol. ..... **7 fr.**

DARBOY (Mgr.). — Les femmes de la Bible. Principaux fragments d'une histoire du peuple de Dieu. 1 vol. ..... **7 fr.**

DASSOUCY. — Aventures burlesques. Nouvelle édition avec préface et notes par Emile Colombey. 1 vol. relié.

DELAVIGNE (Casimir). — Poésies

Messéniennes. — Chants populaires. — Poésies diverses. — Œuvres posthumes : *Derniers chants. — Poèmes. — Poèmes et ballades sur l'Italie.* 1 vol. relié 1/2 chagrin..... **24 fr.**

DEMOUSTIER. — Lettres à Émilie sur la mythologie. Nouvelle édition revue avec soin sur les textes les plus corrects et les plus complets et précédée d'une notice sur l'auteur. 1 vol. relié 1/2 chagrin..... **24 fr.**

DESAUGIERS. — Théâtre précédé d'une introduction et la liste des pièces de Desaugiers par Louis Moland.

M. Vautour. — Cadet-Roussel, esturgeon. — Le dîner de Madelon. — L'Hôtel garni. — Je fais mes farces. — Monsieur Sans-Gêne. — Les petites Danaïdes. 1 vol. relié.

DESCARTES. — Œuvres choisies. Nouvelle édition revue d'après les meilleurs textes.

Discours sur la méthode. — Méditations métaphysiques. — Des passions en général. — Règles pour la direction de l'Esprit. — Recherches par la lumière naturelle. — Extraits des lettres de Descartes. 1 vol..... **7 fr.**

***DIDEROT. — Œuvres choisies** précédées de sa vie par Mme de Vandeul et d'une introduction par François Tulou. 2 vol. à **7 fr.**

Tome 1er : *Lettre sur les aveugles. — Sur les femmes. — Entretien d'un philosophe avec la maréchale de ***. — Entretien d'un père avec ses enfants. — Regrets sur ma vieille robe de chambre. — Eloge de Richardson. — La religieuse. — Les deux amis de Bourbonne. — Ceci n'est pas un conte. — Sur l'inconséquence du jugement publié de nos actions particulières. — Histoire de Mme de la Pommeraye.*

Tome II : *Le neveu de Rameau. — Le père de famille. — La pièce et le prologue. — Paradoxe sur le comédien.* Salons : *Carle Van Loo, Boucher, Greuze, Loutherbourg, La Grenée, Vernet, Michel Van Loo, Robert, Baudouin, Juliart. — Sur la peinture. — Sur la sculpture. — De la manière. — Les deux académies. — Lettres à Mlle Vollaud.*

— **Jacques le fataliste** et son maître. Notice et notes par J. Assézat. 1 vol. relié 1/2 chagrin..... **24 fr.**

— **Les Bijoux indiscrets.** Notice et notes par J. Assézat. 1 vol. **7 fr.**

DORCHAIN (Auguste). — L'art des vers. Versification et poésie. Le rythme, de la rime, de la césure, des licences poétiques, etc. 1 vol..... **9 fr.**

— **Pierre Corneille.** Nouvelle édition revue et corrigée. 1 vol. **9 fr.**

DU BELLAY (Joachim). — **Œuvres.** Poésies avec notes de E. Courbet. 2 vol. à..... **12 fr.**

— **Défense et illustration de la langue française** suivie du projet de l'œuvre intitulée : *De la précellence du langage français*, par Henri Estienne. 1 vol..... **12 fr.**

DUPUIS. — **Abrégé de l'origine de tous les cultes** suivi du christianisme par Benjamin Constant, avec une notice et des notes critiques par B. Saint-Marc. 1 vol. relié.

FAVRE (Jules). — **Conférences** et discours littéraires précédés d'une introduction. 1 vol..... **7 fr.**

***FÉNELON.** — **Les aventures de Télémaque** suivies des aventures d'Aristonous. Édition accompagnée de notes philologiques et littéraires et précédée de l'éloge de Fénelon par La Harpe, illustrée de vignettes gravées sur bois. 1 vol..... **7 fr.**

— **Dialogues sur l'éloquence.** *Mémoire sur les occupations de l'Académie Française.* — *De l'Education des filles.* — *Recueil de fables.* — *Opuscules divers.* — *Dialogues des morts.* Précédés d'observations par le cardinal de Bausset. 1 vol. relié 1/2 chagrin..... **24 fr.**

FLÉCHIER (Voir Massillon).

FLORIAN. — **Fables** suivies de son théâtre. Comprenant :
Les deux billets. — *Le bon ménage.* — *Le bon père.* — *La bonne mère.* — *Le bon fils.* — *Arlequin, maître de maison.*
Édition précédée d'un jugement par La Harpe et d'observations littéraires par Sainte-Beuve, vignettes par Grandville. 1 vol. **7 fr.** Cartonné..... **10 fr.**

FLORIAN. — **Le Don Quichotte de la jeunesse** de Miguel de Cervantès Saavedra. 1 vol. **7 fr.** ou cartonné..... **10 fr.**

FOÉ (D. de). — **Aventures de Robinson Crusoé,** 1 vol. in-18, illustré par Grandville, **7 fr.** ou cartonné..... **10 fr.**

FOURNEL. — **Curiosités théâtrales** anciennes et modernes, françaises et étrangères. 1 vol..... **8 fr.**

FURETIÈRE. — **Le Roman bourgeois.** Ouvrage comique, notice et notes par F. Tulou. 1 vol..... **8 fr.**

GARNIER (Robert). — **Œuvres complètes,** avec notice et notes, par Lucien Pinvert. 2 vol. à..... **9 fr.**
Tome I^er^ : Théâtre. *Porcie-Cornélie.* — *Marc-Antoine.* — *Hippolyte.*
Tome II : Théâtre. *La Troade.* — *Antigone.* — *Les Juives.* — *Bradamante.* — *Poésies diverses.*

— **Les Juives.** Tragédie extraite des Œuvres complètes. 1 vol. **4 fr.**

GENTIL-BERNARD. — **L'Art d'aimer** (petits poèmes érotiques du XVIII^e^ siècle).
Bertin : *Les amours.* — Léonard : *Le temple de Gnide.* — Montesquieu : *Le temple de Gnide.* — Dorat : *Les baisers.* — Jean Secon : *Les baisers.* — Pezay : *La nouvelle Zelie au bain.* 1 vol..... **8 fr.**

GILBERT. — Œuvres précédées d'une notice historique par Charles Nodier. 1 vol. ..... 8 fr.

***GŒTHE.** — **Faust.** Le second Faust.

Poésies allemandes : *Gœthe, Schiller.* — *Klopstock, Burger, poètes divers.* 1 vol. ..... 7 fr.

— **Werther,** suivi de Hermann et Dorothée, traductions de Seve-linges et de Bitaubé, édition revue par E. Grégoire, avec une préface de Sainte-Beuve. 1 vol. ..... 7 fr.

GOLDSMITH. — **Le vicaire de Wakefield.** Traduction nouvelle accompagnée du texte anglais, précédée d'une notice sur Goldsmith. 1 vol. ..... 7 fr.

GRESSET. — **Œuvres choisies.**

Vert-Vert. — *Le carême impromptu.* — *Le lutrin vivant.* — *Epîtres.* — *Pièces fugitives.* — *Le méchant.* Edition précédée d'une appréciation littéraire par La Harpe. 1 vol. relié.

GRIMM. — **Contes** traduits de l'allemand par E. Grégoire et L. Moland, illustrations de Yan' Dargent. 1 vol. 7 fr. ou cartonné ..... 10 fr.

GRÉVIN (Jacques). — **Théâtre et Poésies.** Avec notice et notes par Lucien Pinvert.

1re partie : *César.* — *La trésorière.* — *Les Esbahis.* — *Pastorales.*

IIe partie : *L'Olimpe.* — *La Gélodacrye.* 1 vol. ..... 9 fr.

HAMILTON. — **Mémoires du Comte de Grammont.** Nouvelle édition revue. 1 vol. ..... 8 fr.

HEINE (Henri). — **Le livre des Chants,** traduction nouvelle par Mansvic, précédée d'une notice biographique par Th. de Wyzewa. 1 vol. ..... 7 fr.

***HEPTAMERON (L').** — **Contes de la reine de Navarre.** Nouvelle édition revue. 1 vol. ..... 7 fr.

***HOFFMANN.** — **Contes, Récits et Nouvelles** tirés des frères de Sérapion. 1 vol. ..... 8 fr.

— ***Contes fantastiques.** Choix de contes, récits et nouvelles. 1 vol. ..... 8 fr.

JACOB. — **Curiosités infernales.**

Diables. — *Bons anges.* — *Fées.* — *Elfes.* — *Follets et lutins.* — *Esprits familiers.* — *Possédés et ensorcelés.* — *Revenants, Lamies, Lémures.* — *Larves.* — *Vampires.* — *Prodiges et sortilèges.* — *Animaux parlants.* — *Présages de guerre, de naissance, de mort,* etc. 1 vol. relié.

— **Curiosités des sciences occultes.**

Alchimie. — *Médecine chimique et astrologique.* — *Talismans.* — *Amulettes.* — *Baguette divinatoire.* — *Astrologie.* — *Chiromancie.* — *Physiognomonie.* — *Prédictions.* — *Présages.* — *Oracles.* — *Onirocritie.* — *Art divinatoire.* — *Cartomancie.* — *Magie.* — *Sorcellerie.* — *Secrets d'amour,* etc. 1 vol 8 fr.

JACOB. — Curiosités théologiques.
Récits apocryphes relatifs à des personnages de l'Ancien Testament. — Légendes. — Miracles. — Superstitions. — Sacrements. — Prédicateurs bizarres. — Idées singulières chez divers peuples anciens et modernes. — Brahmanes. — Bouddhistes. — Africains. — Mahométans. — Opinions relatives à l'autre monde. — Diable. — Visionnaires. — Mormons. — Rabbins. — Livres religieux remarquables par leur étrangeté, etc. 1 vol. ..... 8 fr.

— **Paris ridicule et burlesque au XVII^e siècle,** par Claude Le Petit, Berthod, Scarron. 1 vol. ..... 8 fr.

— **Recueil de farces,** soties et moralités du XV^e siècle.
Le nouveau Pathelin. — Le testament de Pathelin. — Moralité de l'aveugle et du boiteux. — La farce de Munyer. — La condamnation de Bancquet. 1 vol. ..... 8 fr.

***LA BRUYÈRE. — Les caractères** de Théophraste, traduits du grec avec les caractères ou les mœurs de ce siècle, précédés d'une notice de Sainte-Beuve et suivis du discours prononcé à l'Académie. 1 vol ..... 8 fr.

***LACLOS (de). — Liaisons dangereuses** ou lettres recueillies dans une société et publiées pour l'instruction de quelques autres. 1 vol. ..... 8 fr.

***LACORDAIRE. — Sainte Marie-Madeleine.** Nouvelle édition précédée d'une notice sur le Père Lacordaire et suivie de : *Lettres à un jeune homme sur la vie chrétienne.* 1 vol.. 9 fr.

— ***Vie de Saint Dominique.** Nouvelle édition revue et annotée. 1 vol ..... 9 fr.

— **Conférences de Notre-Dame-de-Paris.** Nouvelle édition, avec notes historiques et critiques de M. l'abbé Chauvin. 5 vol. in-18 à ..... 9 fr.

— **Notices et panégyriques.** 1 vol. in-18 ..... 9 fr.

LA FAYETTE (Mme de). — Romans et Nouvelles. Nouvelle édition complète avec une notice par L.-S. Auger.
Zaïde. — La princesse de Clèves. — La princesse de Montpensier. — La comtesse de Tende. 1 vol ..... 8 fr.

LA FONTAINE. — Œuvres complètes, publiées avec préface, introductions, bibliographie et notes par MM. Edmond Pilon et Fernand Dauphin.

— ***Contes et nouvelles.** 1 vol. ..... 8 fr.

— ***Fables.** 2 vol. à ..... 7 fr.

— **Théâtre.** *L'Eunuque. — Les Rieurs du Beau-Richard. — Clymène. — Daphné. — Galatée. — Ragotin. — Le Florentin. — La coupe enchantée. — Le veau perdu. — Astrée. — Je vous prends sans verd. — Achille.* 1 vol. ..... 8 fr.

— **Poèmes et Poésies diverses.** 1 vol.

— **Les amours de Psyché,** Opuscules et lettres. 1 vol..... 8 fr.

— **Fables choisies,** édition illustrée de 150 dessins par Grandville. 1 vol **7 fr.** ou cartonné ..... **10 fr.**

LAMARTINE. — **Œuvres,** avec introduction et notes par J. des Cognets.

— ***Méditations poétiques.** Premières méditations, Nouvelles méditations. 1 vol. ..... **7 fr.**

— ***Harmonies poétiques et religieuses.** 1 vol. ..... **7 fr.**

— ***Recueillements poétiques.** 1 vol. ..... **7 fr.**

— **Cours familier de littérature** (Extraits).

Tome I[er] : *Qu'est-ce que la littérature? — Qu'est-ce que la poésie? — Comment je suis devenu poète. — De la poésie lyrique. — Pétrarque, Racine et Athalie. — Voltaire. — Jean-Jacques Rousseau.* 1 vol ..... **7 fr.**

Tome II : *Madame de Stael. — Chateaubriand. — Madame Récamier et Chateaubriand. — Mistral. — Lettres à M. de Sainte-Beuve.* 1 vol. ..... **7 fr.**

— ***Jocelyn.** Episode. Journal trouvé chez un Curé de village. 1 vol. ..... **7 fr.**

— ***Graziella-Raphaël.** 1 vol. ..... **7 fr.**

LAMENNAIS. — **Essai sur l'indifférence** en matière de religion. 4 vol. à ..... **8 fr.**

— **Paroles d'un croyant.** *Le livre du peuple. — Une voix de prison. — Mélanges. — Du passé et de l'avenir du peuple. — De l'esclavage moderne.* 1 vol. ..... **8 fr.**

— **Affaires de Rome.** Des maux de l'Eglise et de la société et des moyens d'y remédier. 1 vol. ..... **8 fr.**

— **Les Évangiles.** Traduction nouvelle avec des notes et des réflexions à la fin de chaque chapitre. 1 vol. ..... **8 fr.**

— **De l'art et du beau** tiré du 3[e] volume de l'*Esquisse d'une philosophie.* 1 vol. relié 1/2 chagrin ..... **25 fr.**

— **L'Imitation de Jésus-Christ,** traduction avec des réflexions à la fin de chaque trimestre. 1 vol. ..... **15 fr.**

***LA ROCHEFOUCAULD.** — **Réflexions, sentences et maximes morales** précédées d'un portrait littéraire par Sainte-Beuve, suivies de : Vauvenargues, œuvres choisies :

Introduction à la connaissance de l'esprit humain, conseils à un jeune homme. — Réflexions critiques sur quelques poètes. — Réflexions et maximes. 1 vol. ..... **8 fr.**

LASSERRE (Pierre). — **Les Chapelles littéraires** (Claudel-Jammes-Péguy). 1 vol. ..... **9 fr.**

— **Le romantisme français.** Essai sur la révolution dans les sentiments et dans les idées au XIX[e] siècle, nouvelle édition augmentée d'une préface. 1 vol. ..... **9 fr.**

— Le même ouvrage en format in-8[e] broché ..... **12 fr.**

— **Portraits et discussions.** *Auguste Comte. — Chateaubriand. — Stendhal, le Faust de Gœthe. — Ruskin. — Carlyle. — Mistral. — Barrès. — Madame de Noailles. — Porto-Riche,* etc. 1 vol. **8 fr.**

LASSERRE (Pierre). — **La Morale de Nietzsche.** Nouvelle édition augmentée d'une préface. 1 vol..... 9 fr.

— **La Doctrine officielle de l'Université. Critique du haut enseignement** de l'État. Défense et théorie des humanités classiques. 1 vol. in-16 relié seulement.

— Le même ouvrage en format in-8 broché. 1 vol..... 12 fr.

LAVATER et GALL. — **Physiognomonie et phrénologie** rendues intelligibles pour tout le monde. Exposé du sens moral des traits de la physionomie humaine et de la signification des protubérances de la surface du crâne relativement aux facultés et aux qualités de l'homme, par A. Ysabeau. Edition accompagnée de 150 figures dans le texte. 1 vol. relié

***LE SAGE.** — **Histoire de Gil Blas de Santillane.** Edition précédée des jugements et témoignages sur Le Sage et sur Gil Blas. 2 vol. à..... 7 fr.

— **Le Diable boiteux.** Nouvelle édition complète. 1 vol... 7 fr.

— **Histoire de Guzman d'Alfarache.** Nouvelle édition revue et corrigée. 1 vol..... 7 fr.

— **Théâtre.** *Turcaret. — Crispin rival de son maître. — La Tontine.* 1 vol. relié.

LESPINASSE (Mlle de). — **Lettres.** 1 vol..... 8 fr.

MACHIAVEL. — **Le Prince.** Traduction Guiraudet avec quelques maximes extraites des œuvres de Machiavel, une introduction, des notes et la bibliographie française du *Prince.* 1 vol. 7 fr.

***MAHOMET.** — **Le Koran** traduit de l'arabe, accompagné de notes, précédé d'un abrégé de la vie de Mahomet, tiré des écrivains orientaux les plus estimés, par M. Savary. 1 vol. 8 fr.

MAISTRE (Comte J. de). — **Les soirées de Saint-Pétersbourg** ou entretien sur le gouvernement temporel de la Providence, suivies d'un traité sur les sacrifices. 2 vol. à..... 7 fr.

— **Du Pape.** Nouvelle édition. 1 vol. relié 1/2 chagrin... 24 fr.

***MAISTRE (Xavier de).** — **Œuvres complètes.** Nouvelle édition précédée d'une notice sur l'auteur par Sainte-Beuve, illustrations de Staal.

Voyage autour de ma chambre. — Expédition nocturne. — Le lépreux de la cité d'Aoste. — Les prisonniers du Caucase. — La jeune Sibérienne. 1 vol..... 7 fr.

MALHERBE. — **Poésies.** Texte publié pour la première fois d'après les éditions revues et corrigées par Malherbe et disposé dans un ordre nouveau par Philippe Martinon. 1 vol..... 9 fr.

MANOU (Lois de) ou Mânava-Dharma-Sastra comprenant les institutions religieuses et civiles des Indiens. Traduites du sanscrit et accompagnées de notes explicatives par A. Loiseleur Deslongchamps. 1 vol..... 8 fr.

MANZONI. — **Les Fiancés. Histoire milanaise du XVII^e siècle.** Traduction nouvelle sur la dernière édition, illustrée, revue et publiée à Milan sous les yeux de l'auteur par le marquis de Montgrand. Illustrations de Staal. 2 vol. à..... 7 fr.

MARIVAUX. — **Théâtre choisi** avec une introduction par Louis Moland. 2 vol. à..... 8 fr.

Tome I^er : *La surprise de l'amour. — La double inconstance. — La seconde surprise de l'amour. — Le jeu de l'amour et du hasard. — L'école des mères. — Le legs. — Les fausses confidences. — Les sincères. — L'épreuve.*

Tome II : *Les serments indiscrets. — La dispute. — Le préjugé vaincu. — Arlequin poli par l'amour. — L'heureux stratagème. — La méprise.*

— **Le Paysan parvenu.** Nouvelle édition. 1 vol..... 8 fr.

MAROT (Clément). — **Œuvres complètes** revues sur les meilleures éditions avec une notice et un glossaire par Abel Grenier. 2 vol. à..... 12 fr.

Tome I^er : *Opuscules. — Epîtres. — Elégies. — Ballades. — Chants divers. — Rondeaux. — Chansons. — Estrennes. — Epitaphes. — Cimetière. — Complaintes.*

Tome II : *Epigrammes. — Proverbes énigmatiques. — Traductions. — Deux colloques d'Erasme. — Oraisons. — Psaumes de David. — Pièces diverses attribuées à Marot. — Préfaces diverses.*

— **Œuvres choisies.** Edition accompagnée d'une étude sur la vie, les œuvres et la langue de ce poète, avec des variantes, des notes philologiques, littéraires et historiques et un glossaire par E. Voizard. 1 vol..... 9 fr.

Epîtres. — Pièces diverses. — Ballades. — Rondeaux. — Epigrammes. — Opuscules. — Psaumes.

***MARTEL.** — **Petit recueil des proverbes francais.**

Locutions proverbiales. — Proverbes énonçant un fait. — Proverbes formant précepte. 1 vol..... 7 fr.

MASSILLON. — **Œuvres choisies.** Petit Carême suivi de sermons divers. Nouvelle édition précédée d'observations littéraires par La Harpe et de l'éloge de Massillon par d'Alembert. 1 vol. 7 fr.

— **Lectures spirituelles pour le Carême.** 1 vol..... 7 fr.

MASSILLON, FLÉCHIER, MASCARON. — **Oraisons funèbres** précédées de l'essai sur l'oraison funèbre par Villemain. 1 vol. 7 fr.

MAYNARD (François). — **Poésies complètes.** Recueil de 1646 et choix de divers autres recueils, avec notices et notes, par F. Gohin. 1 vol..... 9 fr.

MENNECHET. — **Histoire de France.** Depuis la fondation de la monarchie. Ouvrage dédié aux pères de famille et couronné par l'Académie Française. 2 vol. à..... 8 fr.

MERLIN COCCAIE. — Histoire macaronique. Prototype de Rabelais où est traicté les *Ruses de Cingar. — Les tours de Boccal. — Les adventures de Léonard. — Les forces de Fracasse. — Les enchantements de Gelfore et Pandragne et Les rencontres heureuses de Balde*, avec une notice et des notes par G. Brunet. Nouvelle édition revue par P.-L. Jacob. 1 vol. relié 1/2 chagrin. **25 fr.**

MESLIER. — Le bon sens du curé Meslier suivi de son testament. 1 vol. relié.

***MÉRIMÉE (Prosper). — Carmen.** — *Arsène Guillot. — L'Abbé Aubain. — Mateo Falcone. — Tamango. — Le Vase étrusque*, avec une préface et des notes, par Maxime Revon. 1 vol. **8 fr.**

— ***Colomba.** — *La Vénus d'Ille. — Les Ames du purgatoire*, avec des notes de Maxime Revon. 1 vol..... **8 fr.**

— **Théâtre de Clara Gazul.** 1 vol..... **8 fr.**

MILLE et un jours (Les). — Contes orientaux traduits par Petis de la Croix, notices et notes par F. de Donville. 1 vol. relié.

***MILLE et une nuits (Les).** — Contes arabes traduits par Galland. Nouvelle édition revue avec soin sur les meilleurs textes. 3 vol. à ..... **8 fr.**

MILLEVOYE. — Œuvres. *Elégies. — Chants élégiaques. — Poèmes divers. — Poésies légères. — Dizains et huitains. — Ballades. — Romances. — Epigrammes. — Traductions et imitations.* 1 vol. relié.

***MILTON. — Le Paradis perdu.** Traduit et précédé d'une étude sur Milton par Chateaubriand. 1 vol..... **7 fr.**

MIRABEAU. — Lettres d'amour précédées d'une étude sur Mirabeau par Mario Proth. 1 vol..... **8 fr.**

***MOLIÈRE. — Œuvres complètes.** Nouvelle édition accompagnée de notes tirées de tous les commentateurs avec des remarques nouvelles par Félix Lemaistre, précédée de la vie de Molière par Voltaire. 3 vol. à..... **8 fr.**

Tome I^er^ : *Vie de Molière. — Molière et la comédie par la Harpe. — La jalousie du Barbouillé. — Le médecin volant. — L'étourdi ou les contre-temps. — Le dépit amoureux. — Les précieuses ridicules. — Sganarelle. — Don Garcie de Navarre. — L'Ecole des maris. — Les fâcheux. — L'Ecole des femmes. — La critique de l'école des femmes. — L'impromptu de Versailles. — Le mariage forcé.*

Tome II : *La princesse d'Elide. — Don Juan. — L'amour médecin. — Le misanthrope. — Le médecin malgré lui. — Mélicerte. — Pastorale comique. — Le Sicilien. — L'Imposteur. — Amphitryon. — Georges Dandin ou le mari confondu. — L'avare.*

Tome III : *Monsieur de Pourceaugnac. — Les amants magnifiques. — Le bourgeois gentilhomme. — Psyché. — Les fourberies de Scapin. — La comtesse d'Escarbagnas. — Les femmes savantes. — Le malade imaginaire. — Poésies diverses.*

— Même ouvrage illustré de gravures sur acier coloriées. 3 vol. à ..... **9 fr.**

MOLIÈRE (Vie de). — Histoire de son théâtre et de sa troupe par L. Moland. 1 vol. ..... 7 fr.

***MONTAIGNE.** — **Essais.** Nouvelle édition avec des notes choisies dans tous les commentateurs et la traduction de toutes les citations que renferme le texte, par M. J.-V. Leclerc. 4 vol. à ..... 7 fr.

***MONTESQUIEU.** — **De l'Esprit des lois** avec des notes de Voltaire, de Crevier, de Mably, de La Harpe. Nouvelle édition revue sur les meilleurs textes, suivie de la *Défense de l'Esprit des lois*, par l'auteur. 2 vol. à ..... 7 fr.

— **Lettres persanes** suivies de *Arsace et Isméine* et de pensées diverses. 1 vol. ..... 7 fr.

— **De la grandeur des Romains et de leur décadence** avec la dissertation sur la politique des Romains dans la religion, le dialogue de Sylla, d'Eucrate et Lysimaque, l'essai sur le goût et des lettres, suivi des réflexions sur les divers génies du peuple romain dans les différents temps de la République, par Saint-Évremond. 1 vol. ..... 7 fr.

MOREAU (Hégésippe). — **Œuvres.** *Le Myosotis.* — *Poésies diverses.* — *Contes en prose.* Nouvelle édition précédée d'une notice littéraire par Sainte-Beuve. 1 vol. ..... 7 fr.

***MURGER.** — **Scènes de la Vie de Bohême.** Nouvelle édition revue, corrigée et précédée d'une notice biographique sur l'auteur, par Paul Ginisty. 1 vol. ..... 8 fr.

— **Le pays latin.** — **Les buveurs d'eau.** — **La scène du gouverneur.** Nouvelle édition, revue, corrigée et suivie de notes par Paul Ginisty. 1 vol. ..... 8 fr.

— **Bonhomme jadis.** — **Les amours d'Olivier.** — **Propos de ville et propos de théâtre.** — **Les nuits d'hiver.** — **Le dernier rendez-vous.** Nouvelle édition, revue, corrigée et suivie de notes par Paul Ginisty. 1 vol. ..... 8 fr.

MUSSET. — **Œuvres complètes.** Nouvelle édition revue, corrigée et complétée de documents inédits, précédée d'une notice biographique sur l'auteur et suivie de notes par Edmond Biré.

*Tome I^er^ : *Premières poésies.* — *Contes d'Espagne et d'Italie.* — *Spectacle dans un fauteuil.* — *Poésies diverses.* — *Namouna.* 1 vol. ..... 7 fr.

*Tome II : *Poésies nouvelles.* — *Rolla.* — *Les nuits.* — *Poésies nouvelles.* — *Contes en vers.* 1 vol. ..... 7 fr.

*Tome III : *Comédies et proverbes I.* — *André del Sarto.* — *Lorenzaccio.* — *Caprices de Marianne.* — *Fantasio.* — *On ne badine pas avec l'amour.* — *La nuit vénitienne.* — *Barberine.* 1 vol. ..... 7 fr.

*Tome IV : *Comédies et proverbes II.* — *Le chandelier.* — *Il ne faut jurer de rien.* — *Un caprice.* — *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée.* — *Louison.* — *On ne saurait penser à tout.* — *Carmosine.* — *Bettines.* 1 vol. ..... 7 fr.

Tome V : *Nouvelles : Emmeline.* — *Les deux maîtresses.* — *Frédéric et Bernerette.* — *Le fils du Titien.* — *Margot.* — *Les Croisilles.* 1 vol. ..... 7 fr.

Tome VI : *Contes.* — *Pierre et Camille.* — *Le secret de Javotte.* — *La mouche.* — *Histoire d'un merle blanc.* — *Mimi Pinson.* — *Lettres de Dupuis et Cotonet.* 1 vol. ..... 7 fr.

Tome VII : *Confession d'un enfant du siècle.* 1 vol. ..... 7 fr.

Tomes VIII et IX : *Mélanges de littérature et critique.* Reliés 1/2 chagrin à ..... 24 fr.

***NERVAL (Gérard de). — Œuvres choisies,** avec introduction et notes, par Henri Clouard. Poésies. Prose : *Petits châteaux de Bohême.* — *Les Filles du feu.* — *Les Nuits d'octobre.* — *Promenades et souvenirs. Les Fêtes de Hollande.* — *A Constantinople.* 1 vol ..... 7 fr.

NINON DE LENCLOS. — Lettres précédées de mémoires sur sa vie par A. Bret. 1 vol ..... 7 fr.

NODIER (Charles). — La Neuvaine de la Chandeleur. Contenant : *Le génie Bonhomme.* — *Les aveugles de Chamouny.* — *Baptiste Montaubon.* — *Trilby.* — *Jean-François les bas-bleus.* Illustrations de Staal. 1 vol. 7 fr. ou cartonné ..... 10 fr.

OVIDE. — Les amours. L'art d'aimer, le remède d'amour, les cosmétiques. Traduction de Maugeard et Héguin de Guerle, suivis d'imitations d'Ovide par Régnier et précédés d'une étude sur Ovide et la poésie amoureuse par Jules Janin. 1 vol. 7 fr.

PARNY. — Œuvres. *Elégies.* — *Poésies diverses.* — *Mélanges.* — *Lettres.* 1 vol. relié.

***PASCAL. — Pensées** sur la religion et quelques autres sujets. Texte de l'édition Brunschvicg. — Introduction et notes de Ch.-M. des Granges. 1 vol ..... 7 fr.

— ***Lettres écrites à un provincial** précédées de l'histoire des lettres provinciales d'après l'édition de 1754 et d'observations littéraires par François de Neufchateau. 1 vol ..... 7 fr.

***PELLICO. — Mes prisons** suivies des devoirs des hommes, traduction nouvelle par le comte H. de Messey, revu par le vicomte Alban de Villeneuve. 1 vol ..... 7 fr.

PERRAULT. — Contes des Fées suivis des contes de Mme d'Aulnoy et de Mme Leprince de Beaumont, édition illustrée de nombreuses vignettes par G. Staal. 1 vol. 7 fr. ou cartonné 10 fr.

PÉTRARQUE. — Œuvres amoureuses. Sonnets, triomphes. Traduites en français avec le texte en regard et précédées d'une notice sur la vie de Pétrarque par P.-L. Ginguené. 1 vol. 7 fr.

PICARD. — Théâtre avec une introduction par L. Moland. 2 vol. reliés.

Tome Ier : *La petite ville.* — *Duhautcours.* — *Les Marionnettes.* — *Les deux Philibert.*

Tome II : *Les ricochets.* — *La vieille tante.* — *Monsieur Musard.* — *Les voisins.* — *Le vieux comédien.* — *Les deux ménages.* — *Les visitandines.*

PICARD. — Théâtre choisi. Nouvelle édition précédée d'une notice par Édouard Fournier et illustrée de quatre dessins en couleur par Gilbert et Allouard.
Les Visitandines. — La petite ville. — Duhautcours. — Monsieur Musard. — Les marionnettes. — Les ricochets. — Les deux Philibert. — La maison en loterie. 1 vol..... **9 fr.**

PIRON. — Œuvres choisies. Avec une analyse de son théâtre et des notes par Jules Troubat, 1 vol..... **8 fr.**
La Métromanie. — Epitres. — Odes. — Contes. — Poésies diverses. — Chansons. — Epigrammes.

POGGE (Le Florentin). — Les Facéties. Traduction nouvelle et intégrale accompagnée des *Moralitez* de Guillaume Tardif, suivie de la *Description des Bains de Bade* (XV^e^ siècle) et du dialogue *Un vieillard doit-il se marier*. Edition annotée, précédée d'une notice sur Pogge, sa vie, son œuvre, ses traducteurs, par Pierre des Brandes. 1 vol. relié.

***PRÉVOST (L'Abbé). — Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut.** Texte de 1753, publié avec les variantes de l'édition de 1731, une introduction et des notes, par Maurice Allem, 1 vol..... **7 fr.**

QUITARD. — Anthologie de l'amour, extraite des poètes français depuis le XV^e^ siècle jusqu'au XIX^e^, avec des notices biographiques et littéraires. 1 vol..... **9 fr.**

— **Proverbes sur les femmes.** L'amitié, l'amour et le mariage, recueillis et commentés. 1 vol..... **9 fr.**

***RABELAIS (Tout ce qui existe de ses œuvres). — Gargantua, Pantagruel.** Texte soigneusement collationné sur les éditions originales, précédé d'une vie de l'auteur d'après les documents les plus récemment découverts et les plus authentiques et suivi d'une biographie de notes et d'un glossaire par Louis Moland. Nouvelle édition précédée d'une notice bibliographique par Henri Clouzot. 2 vol. à..... **7 fr.**
Pantagruéline. — Prognostication. — Almanachs. — Schiomachie. — Lettres. — Opuscules. — Pièces attribuées à Rabelais.

***RACINE. — Théâtre complet** avec des remarques littéraires et un choix de notes classiques par Félix Lemaistre, précédé d'une notice sur la vie et le théâtre de Racine par L.-S. Auger. 1 vol..... **7 fr.**
La Thébaïde. — Alexandre le Grand. — Andromaque. — Les Plaideurs. — Britannicus. — Bérénice. — Bajazet. — Mithridate. — Iphigénie. — Phèdre. — Esther. — Athalie.

— Même ouvrage illustré de gravures sur acier coloriées. 1 vol..... **9 fr.**

REGNARD. — Théâtre, avec une introduction par Louis Moland. 1 vol..... **9 fr.**
Le bal. — Le joueur. — Le distrait. — Le retour imprévu. — Les folies amoureuses. — Les menechmes. — Le légataire universel. — Poésies diverses. — Roman. — La Provençale. — Voyages.

REGNARD. — Œuvres (Édition Laplace). Nouvelle édition par Ed. Fournier, précédée d'une introduction d'après les documents entièrement nouveaux, orné de huit gravures sur acier coloriées. 2 vol. à..... 9 fr.

Tome I^er^ : *La sérénade. — Le bal. — Le joueur. — Le distrait. — Attendez-moi sous l'orme. — Démocrite. — Le retour imprévu. — Les folies amoureuses. — Les ménechmes.*

Tome II : *Le légataire universel. — La critique du légataire. — Les souhaits. — Le carnaval de Venise. — Poésies diverses. — La Provençale. — Voyages.*

RÉGNIER. — Œuvres complètes. Nouvelle édition avec le commentaire de Brossette, publié en 1729, des notes littéraires, un index des mots vieillis ou hors d'usage et une étude biographique et littéraire par Prosper Poitevin. 1 vol..... 8 fr.

Satyres. — Epîtres. — Elégies. — Poésies diverses. — Poésies spirituelles.

RICARD. — L'Amour, les Femmes et le Mariage. Historiettes, pensées et réflexions de l'année à travers champs. 1 vol. 9 fr.

***RONSARD (P. de). — Poésies choisies,** introduction biographique et bibliographique par P. de Nolhac. 1 vol..... 9 fr.

— **Œuvres complètes.** Texte de 1578 publié avec compléments, tables et glossaires par Hugues Vaganay. 7 vol. à.. 9 fr.

— ***Les Amours,** avec préface de P. de Nolhac, de l'Académie française. 2 vol.

— **Les Odes.** 1 vol. **Les Poèmes.** 1 vol.

— **Les Elégies, Eclogues et Mascarades.** 1 vol.

— **Les Hymnes: les Discours et la Franciade.** 1 vol.

— **Œuvres en prose.** 1 vol.

ROTROU. — Théâtre choisi (Edition Laplace). Nouvelle édition avec une introduction et des notices par Félix Hémon, illustrée de 4 gravures coloriées, dessiné par Allouard, ouvrage couronné par l'Académie Française. 1 vol..... 9 fr.

Les Sosies. — Laure persécutée. — La Sœur. — Saint-Genest. — Don Bernard de Cabrère. — Venceslas. — Cosroès.

***ROUSSEAU (J.-J.). — Les Confessions.** Edition intégrale publiée sur le texte autographe conservé à la Bibliothèque de Genève, précédée d'une introduction et suivie de notes et d'un index par Ad. Van Bever, 3 vol. à..... 7 fr.

— ***Contrat social** ou principes du droit politique, suivi de discours, lettre à d'Alembert sur les spectacles, considérations sur le gouvernement de Pologne et la réforme projetée en avril 1772. Lettre à M. de Beaumont, archevêque de Paris. 1 vol. 7 fr.

— ***Emile** ou de l'éducation. Nouvelle édition revue, contenant la profession de foi du vicaire savoyard. 1 vol..... 7 fr.

— ***Julie** ou la *Nouvelle Héloïse*, lettres de deux amants. 1 vol. 9 fr.

— **Les Rêveries d'un promeneur solitaire.** — *Le devin du village. — Lettres écrites de la montagne.* 1 vol..... 7 fr.

— **Lettre à d'Alembert sur les spectacles,** texte revu d'après les anciennes éditions avec une introduction et des notes par L. Fontaine. 1 vol..... 7 fr.

SAINT ALPHONSE DE LIGUORI. — Lectures spirituelles sur les Fins dernières. 1 vol. ..... 7 fr.

SAINTE BIBLE traduite en français par Lemaistre de Sacy, édition revue par l'abbé Jacquet. 2 vol. à ..... 12 fr.

***SAINTE-BEUVE (Œuvres de).**

— **Causeries du lundi.** 16 vol. à ..... 9 fr.

— **Portraits littéraires.** 3 vol. à ..... 9 fr.

— **Portraits de femmes.** 1 vol. ..... 9 fr.

— **Les Grands Écrivains français.** Etudes des Lundis et des Portraits classés selon un ordre nouveau et annotées par Maurice Allem.

XVI^e Siècle.

LES POÈTES : **Pierre de Ronsard, Joachim du Bellay, Louise Labé, Du Bartas, Philippe Desportes.** 1 vol. ..... 9 fr.

LES PROSATEURS : **Marguerite de Navarre, Rabelais, Montluc, Amyot, Montaigne, Charron, La Boëtie, Etienne Pasquier, Agrippa d'Aubigné.** 1 vol. ..... 9 fr.

XVII^e Siècle.

LES POÈTES DRAMATIQUES : **Corneille, Molière, Racine, Regnard.** 1 vol. ..... 9 fr.

LES POÈTES : **Malherbe, Racan, Maynard, Mathurin Régnier, Théophile de Viau, Saint-Amant, Voiture, La Fontaine, Boileau.** 1 vol. ..... 9 fr.

Moralistes et philosophes. 1 vol. ..... 9 fr.

Écrivains et orateurs religieux. 1 vol. ..... 9 fr.

XIX^e Siècle. — LES ROMANCIERS.

Tome I : **Xavier de Maistre, Benjamin Constant, Senancour, Stendhal, Balzac.** 1 vol. ..... 9 fr.

Tome II : **Mérimée, George Sand, Fromentin, Flaubert, Edmond et Jules de Goncourt.** 1 vol. ..... 9 fr.

XIX^e Siècle. — LES POÈTES.

Tome I : **Lamartine, Alfred de Vigny.** 1 vol. ..... 9 fr.

Tome II : **Victor Hugo, Alfred de Musset, Théophile Gautier.** 1 vol. ..... 9 fr.

***SAINT FRANÇOIS DE SALES. — Lettres.** Nouveau choix plus étendu et plus varié que les recueils précédents et précédé du portrait du saint évêque de Genève par **Mme de Chantal.** 2 vol. à ..... 7 fr.

SAINT LOUIS DE GRENADE. — Lectures spirituelles sur les fêtes de la très Sainte-Vierge. 1 vol. relié.

SATIRE MÉNIPPÉE de la vertu du catholicon d'Espagne et de la tenue des estatz de Paris MDXCIII. Nouvelle édition revue sur les textes originaires par Ch. Marcilly. 1 vol. ..... 8 fr.

SATIRES FRANÇAISES, par Fleuret et Perceau.

XVI^e siècle. 2 vol. à ..... 8 fr.

XVII^e siècle. 2 vol. à ..... 8 fr.

SCARRON. — Le Roman comique. Nouvelle édition revue sur les meilleurs textes. 1 vol..... **8 fr.**

— **Le virgile travesti** en vers burlesques avec la suite de *Moreau de Brasei*. Nouvelle édition revue, annotée et précédée d'une étude sur le burlesque par Victor Fournel. 1 vol..... **8 fr.**

— **Théâtre complet** (Edition Laplace). Nouvelle édition précédée d'une notice biographique par Ed. Fournier et illustrée de 4 gravures coloriées.

Le marquis ridicule. — L'écolier de Salamanque. — L'héritier ridicule. — Jodelet duelliste. — Jodelet ou le maître Valet. — Don Japhet d'Arménie. — La fausse apparence. — Le prince Corsaire. 1 vol..... **9 fr.**

SCEVE (Maurice). — Poésies complètes. Introduction, glossaire, bibliographie et notes par B. Guégan. 1 vol..... **9 fr.**

SCHILLER. — Œuvres dramatiques. Traduction de M. de Barante. Nouvelle édition revue et complétée par M. de Suckau, avec une étude sur Schiller des notices sur chaque pièce et des notes. 3 vol. à..... **9 fr.**

Tome I[er] : *Etude sur la vie de Schiller. — Les brigands. — La conjuration de Fiesque. — Intrigue et amour.*

Tome II : *Don Carlos. — Le camp de Wallenstein. — Les Piccolomini. — La mort de Wallenstein. — Le Misanthrope. — Sémélé.*

Tome III : *Marie Stuart. — La pucelle d'Orléans. — La fiancée de Messine. — Guillaume Tell. — Plans et fragments.*

SEDAINE. — Théâtre complet avec une introduction par M. Louis Moland.

Le diable à quatre. — Le roi et le fermier. — Rose et Colas. — Le philosophe sans le savoir. — La gageure imprévue. — Le déserteur. — Richard Cœur de Lion. 1 vol. relié.

***SÉVIGNÉ (Mme de). — Lettres choisies** accompagnées de notes explicatives sur les faits et les personnages du temps, précédées d'observations littéraires par Sainte-Beuve. 1 vol..... **7 fr.**

SHAKSPEARE. — Œuvres complètes. Traduction de M. Guizot. 8 vol. à..... **12 fr.**

Tome I[er] : *Vie de Shakspeare. — Hamlet. — La tempête. — Coriolan.*

Tome II : *Jules César. — Cléopâtre. — Macbeth. — Les Méprises. — Beaucoup de bruit pour rien.*

Tome III : *Timon d'Athènes. — Le jour des Rois. — Les deux gentilshommes de Vérone. — Roméo et Juliette. — Le songe d'une nuit d'été. — Tout est bien qui finit bien.*

Tome IV : *Mesure pour mesure. — Othello. — Comme il vous plaira. — Le conte d'hiver. — Troïlus et Cressida.*

Tome V : *Le roi Lear. — Cymbeline. — La méchante femme mise à la raison. — Poésies d'amour perdues. — Périclès.*

Tome VI : *Le marchand de Venise. — Les joyeuses bourgeoises de Windsor. — Le roi Jean. — La vie et la mort du roi Richard II. — Henri IV* (1[re] partie).

Tome VII : *Henri IV* (2e partie). — *Henri V*. — *Henri VI* (1re, 2e, 3e parties).

Tome VIII : *La vie et la mort du roi Richard III*. — *Le roi Henri VIII*. — *Titus Andronicus*. — Poèmes et Sonnets : *Vénus et Adonis*. — *La mort de Lucrèce*. — *La plainte d'une amante*. — *Le pèlerin amoureux*. — *Sonnets*.

SHELLEY (Percy). — **Odes, Poèmes et Fragments lyriques choisis.** Traduction et introduction par A. Fontainas. 1 vol. . . 8 fr.

SOREL. — **La vraie histoire comique de Francion.** Édition avec avant-propos et notes. 1 vol. relié 1/2 chagrin . . . . . 25 fr.

***STAEL (Mme de).** — **Corinne ou l'Italie.** Nouvelle édition précédée de quelques observations par Mme Necker de Saussure et Sainte-Beuve. 1 vol. à . . . . . 7 fr.

— ***De l'Allemagne.** Nouvelle édition revue d'après les meilleurs textes. 2 vol. à . . . . . 7 fr.

— ***Delphine.** Édition soigneusement revue, précédée de quelques observations par Sainte-Beuve. 1 vol. à . . . . . 7 fr.

***STENDHAL.** — **Le Rouge et le Noir.** Chronique du XIXe siècle. 1 vol. . . . . 7 fr.

— ***La Chartreuse de Parme.** Édition complète, revue et corrigée. 2 vol. à . . . . . 7 fr.

— ***De l'amour.** Nouvelle édition revue avec introduction et notes par Emile Henriot. 1 vol. . . . . 7 fr.

— ***L'Abbesse de Castro.** 1 vol. . . . . 7 fr.

SWIFT. — **Voyages de Gulliver** dans les contrées lointaines. Traduction nouvelle précédée d'une notice par W. Scott ; illustré par Grandville. 1 vol. 7 fr. ou cartonné . . . . . 10 fr.

TABARIN. — **Œuvres** avec les *Aventures du capitaine Rodomont*. *La farce des bossus* et autres pièces tabariniques. Préface et notes de Georges d'Harmonville. 1 vol. . . . . 8 fr.

THÉATRE ESPAGNOL. Traduction nouvelle avec notices biographiques et littéraires et notes par Dubois et Oroz.

G. de Castro : *La jeunesse du Cid*. — *Les prouesses du Cid*. — J.-R. de Alarcon : *La vérité suspecte*. — L.-F. de Moratin : *La Comédie nouvelle*. — *Le oui des jeunes filles*. 1 vol. Relié 1/2 chagrin . . . . . 24 fr.

LE THÉATRE FRANÇAIS au XVIe et au XVIIe siècle ou choix des comédies les plus remarquables, antérieures à Molière, par Ed. Fournier.

Tome 1er : Jodelle : *L'Eugène*. — Rémy Belleau : *La reconnue*. — P. de Larivey : *Les Esprits*. — Odet de Turnèbe : *Les Contents*. — F. d'Amboise : *Les Néapolitaines*. — François Perrin : *Les escholiers*. — Tabarin : *Farces tabariniques*. — Du Peschier : *La comédie des comédies*. 1 vol. . . . . 9 fr.

Tome II : Pichon : *Les folies de Cardenio.* — Pierre du Ryer : *Les vendanges de Suresnes.* — Antoine Mareschal : *Le railleur.* — Jean de Mairet : *Les galanteries du duc d'Ossonne.* — L.-C. Discret : *Alizon.* — Desmarets Saint-Sorlin : *Les visionnaires.* — Rotrou : *La sœur.* — Claude de Lestoille : *L'intrigue des filous.* — Bois-Robert : *La belle plaideuse.* 1 vol. ..... 9 fr.

— **Théâtre choisi au XVIII^e siècle.**

Tome I^er : Regnard : *Les Folies amoureuses.* — D'Allainval : *L'Ecole des Bourgeois.* — Lesage : *Crispin rival de son maître.* — *Turcaret.* — Destouches : *Le Philosophe marié.* — *Le Glorieux.* — Dancourt : *Le Chevalier à la mode.* 1 vol. ..... 9 fr.

Tome II : Collin d'Harleville : *Le vieux célibataire.* — Piron : *La Métromanie.* — Gresset : *Le Méchant.* — Favart : *Les Trois Sultanes.* — Sedaine : *Le Philosophe sans le savoir.* — *La Gageure imprévue.* — Barthe : *Les Fausses infidélités.* — Collé : *La Partie de chasse de Henri IV.* 1 vol. ..... 9 fr.

— **Le Théâtre inédit au XIX^e siècle,** recueil de pièces de divers auteurs.

Tome I^er : *La Fontaine en ménage.* — *La tabatière.* — *Une provinciale.* — *La double épreuve.* — *L'amour et l'argent.* — *Le voyage interrompu.* — *Le roman de mon oncle.* — *Les deux jardiniers.* 1 vol. ..... 9 fr.

Tome II : *Jeanne d'Arc.* — *Madame Durand.* — *Nos aïeux.* — *Charlemagne.* — *Echec au roi.* — *Chez Mylord.* — *Vendée.* 1 vol. ..... 9 fr.

THÉOPHILE. — Œuvres poétiques. Texte choisi et établi par L.-R. Lefèvre avec une introduction, des notes et une bibliographie. 1 vol. ..... *9 fr.

THIERRY (Augustin). — Dix ans d'études historiques. Nouvelle édition revue. 1 vol. ..... 8 fr.

— **Essai sur l'histoire de la formation et des progrès du Tiers-État** suivi de deux fragments du recueil des monuments inédits de cette histoire. 1 vol. ..... 8 fr.

— **Lettres sur l'histoire de France.** Nouvelle édition revue. 1 vol. ..... 8 fr.

— ***Récits des temps mérovingiens** précédés de considérations sur l'histoire de France. Nouvelle édition revue. 2 vol. à.... 8 fr.

TOPFFER. — Premiers voyages en zigzag ou excursions d'un pensionnat en vacances dans les cantons suisses et sur le revers italien des Alpes. Illustrations de Calame d'après les dessins de l'auteur. 2 vol. à ..... 7 fr.

Tome I^er : *Vallée d'Aoste.* — *Saint-Gervais.* — *Valais.* — *Saint-Gothard.* — *Schwitz.* — *Milan.* — *Come.* — *Splugen.*

Tome II : *Chamonix.* — *L'Oberland.* — *Le Righi.* — *Le tour du lac de Genève.* — *Venise.*

— **Nouveaux voyages en zigzag** précédés d'une notice par Sainte-Beuve et illustrés d'après les dessins originaux de Topffer.

Tome I^er : *Voyage à la Grande-Chartreuse et autour du Mont-Blanc.*

Tome II : *Voyage dans les vallées d'Hérens, de Zermatt au Grimsel, à Gênes et à la Corniche.* 2 vol. à ..... 7 fr.

TOPFFER. — **Nouvelles genevoises** illustrées d'après les dessins de l'auteur. 1 vol. à..... 7 fr.

— **Rosa et Gertrude.** Edition précédée de notices sur la vie et les ouvrages de l'auteur par Sainte-Beuve et de la Rive. 1 vol. 7 fr.

— **Le Presbytère.** Nouvelle édition. 1 vol. Relié ½ chagrin.. 2½ fr.

***TOUCHARD-LAFOSSE.** — **Chroniques de l'œil de bœuf** des petits appartements de la cour et des salons de Paris sous Louis XIV, la Régence, Louis XV et Louis XVI. Nouvelle édition augmentée du règne de Louis XIII. 5 vol. à ..... 9 fr.

TRISTAN L'HERMITE. — **Les Amours et autres poésies choisies,** avec une préface et des notes par Pierre Camo. 1 vol. .... 9 fr.

VADÉ. — **Œuvres.**
La pipe cassée. — *Les bouquets poissards.* — *Lettres de la Grenouillère.* — *Fables.* — *Contes.* — *Lettres.* — *Amphigouris.* — *Chansons.* — *Jérosme et Fanchonnette.* — *Les racoleurs.* — *Le mauvais plaisant.* — *La Canadienne.* 1 vol. ..... 8 fr.

VALLET DE VIRIVILLE. — **Chronique de la Pucelle** ou chronique de Cousinot, suivie de la chronique normande de P. Cochon, relatives aux règnes de Charles VI et de Charles VII. Restituées à leurs auteurs et publiées pour la première fois intégralement à partir de l'an 1403 d'après les manuscrits, avec notices, notes et développements. 1 vol. relié.

VAUQUELIN DE LA FRESNAYE. — **L'art poétique** où l'on peut remarquer la perfection et le défaut des anciennes et des modernes poésies. Texte conforme à l'édition de 1605 avec notice, commentaire et glossaire par G. Pellissier. 1 vol. ..... 8 fr.

VIGNY (Alfred de). — **Poésies complètes.** *Poèmes antiques et modernes.* — *Les Destinées.* Poèmes retranchés ou non recueillis par l'auteur. Introduction et notes par A. Dorchain. 1 vol. ..... 8 fr.

— **Servitude et Grandeur militaires.** *Laurette ou le cachet rouge.* — *La Veillée de Vincennes.* — *La canne de jonc.* Remarques et notes par A. Dorchain. 1 vol. ..... 8 fr.

***VILLON (François).** — **Œuvres complètes** publiées avec une étude sur Villon, des notes, la liste des personnages historiques et la bibliographie par Louis Moland. 1 vol..... 7 fr.

VOISENON. — **Contes et poésies fugitives** précédées d'une notice par J. Reuneval. 1 vol. relié ½ chagrin..... 25 fr.

VOLNEY. — **Les Ruines** ou méditation sur les révolutions des Empires. De la loi naturelle et de l'histoire de Samuel. Nouvelle édition revue. 1 vol. relié ½ basane..... 23 fr.

***VOLTAIRE.** — **Théâtre.** Nouvelle édition revue d'après les meilleurs textes.
Œdipe. — *Brutus.* — *Zaïre.* — *Alzire.* — *Le fanatisme ou Mahomet.* — *Mérope.* — *La mort de César.* — *Sémiramis.* — *Nanine.* — *L'orphelin de la Chine.* — *Tancrède.* 1 vol. 7 fr.

— **Epître, Satires.** Contes, épigrammes, fragments de *La Pucelle.* 1 vol. relié ½ chagrin..... 24 fr.

VOLTAIRE. — **La Henriade** précédée d'une notice bibliographique sur la *Henriade* et de la préface de **Marmontel**. *Poème de Fontenoy*. — *Dissertation sur la mort de Henri IV*. — *Essai sur la poésie épique*. 1 vol. ..... 7 fr.

— ***Histoire de Charles XII** Roi de Suède. 1 vol. ..... 7 fr.

— ***Lettres choisies** avec le Traité de la connaissance des beautés et des défauts de la poésie et de l'éloquence dans la langue française, précédées d'une notice et accompagnées de notes explicatives par L. Moland. 2 vol. à..... 7 fr.

— ***Précis du siècle de Louis XV** et *Histoire du Parlement de Paris*. 2 vol. à ..... 7 fr.

— ***La Pucelle d'Orléans.** Poème divisé en 21 chants et précédé de la préface de dom Apuleius Risorius. Nouvelle édition avec toutes les variantes, les notices et notes des principaux éditeurs et commentaires. 1 vol. ..... 7 fr.

— ***Romans** suivis de ses **contes en vers**. **Nouvelle édition** revue. 1 vol. ..... 7 fr.

Le monde comme il va. — Memmon. — Histoire des voyages de Scarmentado. — Zadig. — Micromégas. — Candide. — Le blanc et le noir. — Jeannot et Colin. — L'homme aux quarante écus. — L'ingénu. — La princesse de Babylone. — Le taureau blanc. — Contes en vers.

— ***Le siècle de Louis XIV.** Nouvelle édition revue sur les meilleurs textes. 2 vol. à..... 7 fr.

— **Le Sottisier** suivi des remarques sur le *Discours sur l'inégalité des conditions* et sur le *Contrat social*. **Nouvelle édition** avec une notice, des notes et un index. 1 vol. ..... 7 fr.

VORAGINE (Jacques de). — **Légende dorée.** Compilation de vies des saints, ouvrage traduit du latin et précédé d'une notice historique et bibliographique par M. G. B. 2 vol. à... 8 fr.

WARÉE. — **Curiosités judiciaires** historiques, anecdotiques, recueillies et mises en ordre, relié ½ chagrin..... 24 fr.

***WISEMAN.** — **Fabiola** ou l'Église des Catacombes. Traduction nouvelle par Mlle Nettement, précédée d'une introduction de Alfred Nettement, vignettes d'après les dessins de Yan' Dargent. 1 vol. ..... 7 fr.

WYSS. — **Le Robinson suisse** traduit de l'allemand par Mme Elise Voïart, précédé d'une introduction par Charles Nodier, orné de vignettes d'après les dessins de Ch. Lemercier. 2 vol. à. 7 fr. ou cartonnés à ..... 10 fr.

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE LATINE-FRANÇAISE

TRADUCTION FRANÇAISE ET TEXTE LATIN EN BAS DE LA PAGE

Chaque volume format in-12 jésus broché..... 9 fr.
Relié ½ basane bigarrée..... 24 fr.

(Les ouvrages en plusieurs volumes ne se vendent pas séparément reliés.)

CATULLE, TIBULLE ET PROPERCE. Traduction de la collection Panckoucke par Héguin de Guerle, Valatour et Genouille. Nouvelle édition revue par A. Valaton. 1 vol.

CÉSAR. — Commentaires sur la guerre des Gaules, suivis des commentaires sur la guerre civile et de la vie de César par Suétone. Traduction d'Artaud. Nouvelle édition revue par Félix Lemaistre et précédée d'une étude par Charpentier. 2 vol.

CICÉRON. — Œuvres. Traduction française par MM. Charpentier, Félix Lemaitre, Gérard, Cabaret-Dupaty, etc. Chaque volume broché seulement ..... 9 fr.

Étude sur la vie et les ouvrages de Cicéron. 1 vol.

De l'orateur. 1 vol.

Brutus. — L'orateur adressé par Cicéron à Brutus. — Des orateurs parfaits. — Dialogue sur les partitions oratoires. 1 vol.

Discours pour Sextus Roscius d'Amérie, pour Publius Quintus, pour Roscius le comédien contre Cécilius. — Première action contre Verrès. — Seconde action contre Verrès, livre premier. 1 vol.

Seconde action contre Verrès, livres II, III et IV. — De la préture. — Des blés. — Des statues. 1 vol.

Seconde action contre Verrès, livre V. — Discours pour A. Cécina, pour Fonteius, en faveur de la loi Manilia, pour Cluentius Auitus, sur la loi agraire contre Servilius Rullus, pour C. Rabirius. 1 vol.

Discours contre Catilina, pour Murena, pour Sylla, pour Archias, pour Flaccus, au Sénat après son retour, au peuple après son retour. 1 vol.

Discours pour sa maison, pour Sextius, contre Vatinius, sur la réponse des auspices, sur les provinces consulaires, pour Cornélius Balbus, pour Marcus Cælius Rufus. 1 vol.

Discours contre Pison, pour Plancius, pour Rabirius Postumus, pour Milon, pour Marcellus. 1 vol.
Discours contre Marc-Antoine, 1re *à* 7e *philippiques.* 1 vol.
8e *à* 14e *philippiques.* 1 vol.
Lettres. 4 vol.
Les Académiques. — Des vrais biens et des vrais maux. — Les paradoxes. 1 vol.
Les Tusculanes. — L'amitié. — De la démande du Consulat. 1 vol.
Les Devoirs. — Sur la vieillesse. — De la nature des Dieux. 1 vol.
Fragments. — Ouvrages apocryphes. — Table générale. 1 vol.

CLAUDIEN. — Œuvres complètes traduites en français par Héguin de Guerle, traduction de la collection Panckoucke, revue avec le plus grand soin. 1 vol. relié 1/2 basane..... **24** fr.

CORNÉLIUS NEPOS avec une traduction nouvelle par Amédée Pommier. *Eutrope,* abrégé de l'histoire romaine, traduit par N.-A. Dubois. 1 vol.

HORACE. — Œuvres complètes. Traduction en français par les traducteurs de la collection Panckoucke, enrichi de notes explicatives accompagnées de texte latin et précédée d'une étude sur Horace par H. Rigault.
Odes. — Epodes. — Satires. — Epîtres. — Art poétique. 1 vol.

JORNANDÈS. — De la succession des royaumes et des temps et de l'origine des actes de Goths. Traduction nouvelle par A. Savagner. 1 vol.

JUSTIN. — Œuvres complètes. Abrégé de l'histoire universelle de Trogue-Pompée. Traduction française par Jules Pierrot et E. Boitard, édition soigneusement revue par E. Pessonneaux. 1 vol.

JUVÉNAL et PERSE. — Œuvres complètes suivies de fragments de *Turnus* et de *Sulpicia,* traduction de Juvénal par Dussaulx et J. Pierrot de Perse, par A. Perreau. Nouvelle édition revue avec le plus grand soin par Félix Lemaistre. 1 vol.

LUCRÈCE. — Œuvres complètes avec la traduction française de Lagrange, revue par M. Blanchet. 1 vol.

MARC AURÈLE. — Pensées suivies du *Manuel d'Epictète* et du *Tableau de Cébès,* traduction de P. Commelin. 1 vol.

OVIDE. — Les Amours, l'Art d'aimer, les Cosmétiques, Héroïdes. Nouvelle édition revue avec le plus grand soin par Félix Lemaistre et précédée d'une étude sur Ovide par Jules Janin. 1 vol.
— **Les Fastes.** *Les Tristes,* traduction de la collection Panckoucke par Th. Burette et Vernadé, édition revue par Pessonneaux. 1 vol.
— **Les Héroïdes.** *Le remède d'amour. — Les pontiques. — Petits poèmes.* Traduction de H. Chappuzi, Héguin de Guerle, Caresme et J. Mangeart, revue par M. Charpentier. 1 vol.
— **Les Métamorphoses.** Traduction française de Gros, refondue avec le plus grand soin par M. Cabaret-Dupaty et précédée d'une notice sur Ovide par M. Charpentier. 2 vol.

PÉTRONE. — **Œuvres complètes.** *Le Satyricon*, avec la traduction française de la collection Panckoucke, par M. Heguin de Guerle, édition précédée des recherches sceptiques sur le *Satyricon* et son auteur. 1 vol.

PHÈDRE. — **Fables** traduites en français par E. Panckoucke. Suivies des *Œuvres d'Avienus, des Distiques moraux de Denys Caton* et des *Sentences de Publius Syrus*. Traduites par Levasseur et J. Chenu, nouvelle édition revue par E. Pessonneaux et précédée d'une étude sur *Phèdre* par M. Charpentier. 1 vol. relié 1/2 basane ..... **24 fr.**

POETÆ MINORES. Traduction par M. Cabaret-Dupaty.
Sabinus. — Calpurnius. — Gracius Faliscus. — Nemesien. — Fracastor. — Paulin de Nole. — Valerius Caton. — Veille en l'honneur de Caton. — Vestritius Spurinna. — Pentadius. — Sulpicius Lupercus Servastus. — Arborius. — Euchérie. 1 vol. relié 1/2 basane ..... **24 fr.**

SAINT-AUGUSTIN. — **Les Confessions.** Traduction française d'Arnauld d'Andilly, avec une introduction par M. Charpentier. 2 vol.

— **La Cité de Dieu.** Traduction nouvelle par L. Moreau (Ouvrage couronné par l'Académie française). 3 vol.

SAINT-JÉROME. — **Lettres choisies.** Traduction et introduction par J.-P. Charpentier. 2 vol.

SALLUSTE. — **Œuvres complètes** avec la traduction française de la collection Panckoucke par Charles Durozoir, édition revue par J.-P. Charpentier et Félix Lemaistre et précédée d'une nouvelle édition sur Salluste par M. Charpentier. 1 vol.

SÉNÈQUE. — **Tragédies.** Traduction de la collection Panckoucke par E. Greslon, édition revue par M. Cabaret Dupaty.
Hercule furieux, — Thyeste. — Les Phéniciennes. — Hippolyte. — Œdipe. — Les Troyennes. — Médée. — Agamemnon. — Hercule sur l'Œta. — Octavie. 1 vol.

SPINOZA. — **Ethique,** texte latin soigneusement revu, traduction nouvelle, notice et notes par Ch. Appuhn. 2 vol.

SUÉTONE. — **Œuvres.** Traduction française de La Harpe, revue par M. Cabaret-Dupaty. 1 vol.

TACITE. — **Œuvres complètes,** traduites en français avec une introduction par J.-L. Burnouf. 2 vol.
Tome Ier : *Les annales.*
Tome II : *Histoire. — La Germanie. — Vie de J. Agricola. — Des orateurs.*

TACITE. — **Œuvres.** Traduction nouvelle *sans texte latin*, mise au courant des travaux récents de la philologie par L. Loiseau, préface de J.-A. Hild. 2 vol. reliés.
Tome Ier : *Les annales.*
Tome II : *Dialogue sur les orateurs. — Vie d'Agricola. — Des mœurs des Germains. — Histoire.*

TÉRENCE. — **Comédies.** 2 vol.

L'andrienne. — L'hécyre. — L'héautontimorouménos. — L'eunuque. — Le phormion. — Les Adelphes.

TITE-LIVE. — **Œuvres complètes** avec la traduction française de la collection Panckoucke, par Liez, Dubois, Verger et Corpet. Nouvelle édition revue par E. Pessonneaux, Blanchet et M. Charpentier et précédée d'une étude sur Tite-Live par M. Charpentier. 6 vol.

VELLEIUS PATERCULUS. — **Histoire romaine.** Traduction de Desprès, refondue par M. Gréard, suivie de Florus : *Abrégé de l'histoire romaine*. Traduction par M. Ragon, précédée d'une notice sur Florus par Villemain. 1 vol.

VIRGILE. — **Œuvres.** Traduction française de la collection Panckoucke. Edition revue et améliorée avec des corrections importantes et de nombreux changements dans la traduction de l'Enéide par Félix Lemaistre et précédée d'une étude sur Virgile par Sainte-Beuve. 2 vol.

Tome I[er] : *Bucoliques. — Georgiques. — Enéide, livres I, VI, III.*

Tome II : *Enéide, livres IV à XII.*

CHEFS-D'ŒUVRE DE LA LITTÉRATURE GRECQUE

BIBLIOTHÈQUE DE CLASSIQUES GRECS TRADUITS EN FRANÇAIS

VOLUMES IN-12 JESUS

Le volume broché..... **9 fr.**
1/2 basane bigarrée..... **24 fr.**

ARISTOPHANE. — Théâtre. Traduction française d'André-Charles Brotier, revue et corrigée, précédée d'une introduction et augmentée d'une notice sur chaque pièce par L. Humbert. 2 vol.
Tome Ier : *Les Acharniens. — Les nuées. — Les chevaliers. — Les guêpes. — La paix.*
Tome II : *Les oiseaux. — Lysistrata. — Les Thesmophoriazouses. — Les grenouilles. — Les harangueuses. — Plutus.*

ARISTOTE. — La politique. Traduction française de Thurot. Nouvelle édition revue par A. Bastien et précédée d'une introduction par Ed. Laboulaye. 1 vol.

— Poétique et rhétorique. Traduction nouvelle d'après les dernières recensions du texte par Ch. Emile Ruelle. 1 vol.

ESCHYLE. — Théâtre. Traduction française de J. de la Porte du Theil avec une introduction de L. Humbert.
Les suppliants. — Les perses. — Prométhée enchaîné. — Les sept contre Thèbes. — Agamemnon. — Les Choéphores. — Les Euménides. 1 vol.

ESOPE. — Fables. Traduction P. Commelin. 1 vol.

EURIPIDE. — Théâtre. Traduction nouvelle avec introduction, notices et notes par Louis Humbert. 2 vol.
Tome Ier : *Hécube. — Oreste. — Les phéniciennes. — Hippolyte. — Médée. — Alceste. — Andromaque. — Les suppliantes. — Iphigénie à Aulis.*
Tome II : *Iphigénie en Tauride. — Rhésus. — Les Troyennes. — Les Bacchantes. — Les Héraclides. — Hélène. — Ion. — Hercule furieux. — Electre. — Le Cyclope.*

HOMÈRE. — L'Odyssée. Traduction de Mme Dacier. Nouvelle édition revue et corrigée, suivie de petits poèmes attribués à Homère traduits par Dugas Montbel. 1 vol.

HOMÈRE. — **L'Iliade.** Traduction de Mme Dacier. Nouvelle édition revue et corrigée. 1 vol.

PINDARE. — **Œuvres complètes.** Traduction française par C. Poyard. (Ouvrage couronné par l'Académie Française.) Nouvelle édition complètement refondue, augmentée d'*Anacréon*, de *Sapho* et d'*Erina*. 1 vol.

PLATON. — **Œuvres.** Précédées d'un argument de M. Pissier. Traduction par A. Bastien.
Apologie de Socrate. — *Criton.* — *Phédon.* — *Gorgias.* 1 vol.
— **L'État ou la République.** Trad^on nouvelle par A. Bastien. 1 vol.
— **Ion, Lysis, Protagoras, Phèdre, Le Banquet.** Trad^on Chambry. 1 v.

PLUTARQUE. — **Les vies des hommes illustres** traduites en Français par Ricard, précédées de la vie de Plutarque. 6 vol.
Tome I^er : *Thésée.* — *Romulus.* — *Lycurgue.* — *Numa.* — *Solon.* — *Valérius Publicola.* — *Thémistocle.* — *Camille.* — *Périclès.*
Tome II : *Fabius Maximus.* — *Alcibiade.* — *Coriolan.* — *Timoléon.* — *Paul Emile.* — *Pélopidas.* — *Marcellus.* — *Aristide.* — *Caton.*
Tome III : *Philopémen.* — *Flamininus.* — *Pyrrhus.* — *Marius.* — *Lysandre.* — *Sylla.* — *Cimon.* — *Lucullus.*
Tome IV : *Nicias.* — *Crassus.* — *Sertorius.* — *Eumène.* — *Agésilas.* — *Pompée.* — *Alexandre.*
Tome V : *César.* — *Phocion.* — *Caton d'Utique.* — *Démosthène.* *Cicéron.* — *Agis et Cléomène.* — *Tibérius.*
Tome VI : *Démétrius.* — *Antoine Dion.* — *Brutus.* — *Aratus.* — *Artaxercès.* — *Galba.* — *Othon.* — *Chronologie.*

POÈTES moralistes de la Grèce. Notices et traductions par Guignault, Patin, J. Girard et L. Humbert.
Hésiode. — *Théognis.* — *Callinus.* — *Tyrtée.* — *Mimnerme.* — *Solon.* — *Simonide d'Amorgos.* — *Phocylide.* — *Pythagore.* — *Aristote.* 1 vol.

POLYBE (Histoire de). — Traduction nouvelle avec une notice et des notes par P. Waltz. 4 vol.

ROMANS grecs. *Les Pastorales de Longus* ou *Daphnis et Chloé*, traduction d'Amyot, refondue par P.-L. Courier. *Les Ethiopiennes d'Héliodore* ou *Théagène et Charictée*. Traduction de Queuneville, revue par L. Humbert, précédés d'une étude sur le roman grec par A. Chassang. 1 vol.

SOPHOCLE. Théâtre. Traduction par L. Humbert. 1 vol.
Ajax. — *Electre.* — *Œdipe roi.* — *Œdipe à Colone.* — *Antigone.* — *Les trachiniennes.* — *Philoctète.*

THÉOCRITE. — **Œuvres complètes.** Traduction nouvelle, introduction, table des noms propres historiques, géographiques et mythologiques et notes par F. Barbier. 1 vol.

THUCYDIDE. — **Histoire.** Traduction de Ch. Lévesque, revue, corrigée et annotée par A. Loiseau. 1 vol.

BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE LITTÉRAIRE ET DE CRITIQUE

Volumes in-16 colombier, tirés sur papier vergé, brochés.... 15 fr.

DEJA PARUS :

LA JEUNESSE DE RENAN

HISTOIRE DE LA CRISE RELIGIEUSE AU XIX^e^ SIÈCLE
par Pierre LASSERRE, Grand Prix de Littérature 1922

TOME I. — De Tréguier à Saint-Sulpice.
— II. — Le drame de la métaphysique chrétienne.
— III. — La critique biblique et la crise de la foi (*à paraître*).

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

LE ROMANESQUE. — LE PHILOSOPHE. — LE MALADE. — LE ROMANTIQUE, par Ernest SEILLIÈRE, Membre de l'Institut.

LAMENNAIS

SA VIE. — SES IDÉES. — SES OUVRAGES
d'après les sources imprimées et les documents inédits par F. DUINE.

CHARLES BAUDELAIRE

ÉTUDE BIBLIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE SUIVIE D'UN ESSAI DE BIBLIOGRAPHIE ET D'ICONOGRAPHIE BAUDELAIRIENNE
par Ernest RAYNAUD.

ALFRED DE VIGNY

SA PENSÉE ET SON ART
par Edmond ESTÈVE, Professeur à la Sorbonne.

ÉMILE MONTÉGUT

UN GRAND CRITIQUE DU XIX^e^ SIÈCLE
par Pierre-Alexis MUENIER

JEAN RACINE

L'Homme. — L'Artiste. — L'Œuvre et le Temps
par Gonzague TRUC

CHATEAUBRIAND

L'Homme et la vie. — Le génie et les livres
par Pierre MOREAU, Professeur à l'Université de Fribourg.

VICTOR HUGO

L'homme et sa vie. — Le poète. — Le théâtre.
Le Romancier. — Le philosophe. — Le politique. — Conclusion
par Paul BERRET.

1 *vol. in-16 colombier, broché*..... **20 fr.**

Il a été tiré de cet ouvrage 300 *exemplaires de luxe numérotés sur papier pur fil des Papeteries du Marais*, à..... **40 fr.**

LA MENNAIS

DUINE (F.). — Essai de bibliographie de Félicité-Robert de Lamennais, comprenant plus de 1.300 articles, brochures ou livres avec des fac-similés de son écriture, de l'écriture de son frère Jean et de son oncle des Saudrais. 1 vol. in-18, broché.. **6 fr.**

SOUS LE SIGNE DE LA CHOUETTE

Textes anciens et modernes publiés par Ferdinand GOHIN, format in-16, chaque volume tiré sur papier alfa, broché ..... **10 »**.

J. DU BELLAY, Choix d'Odes.

CORROZET (Gilles), Le Compte du Rossignol (réimpression de l'édition de Jean de Tournes).

ROTROU, L'Hypocondriaque ou **Le Mort amoureux.**

MAYNARD (François), Odes et sonnets.

JODELLE (Etienne), Cléopâtre captive, Tragédie.

DESBORDES-VALMORE, Poésies.

Il a été tiré de cette collection 40 *exemplaires de luxe numérotés sur papier pur fil à* 20 *francs.*

COLLECTION "SELECTA" DES CLASSIQUES GARNIER

Format in-16 colombier.

Edition à tirage limité et imprimée sur papier vergé pur fil Lafuma.

Reliure de la collection, demi-chagrin havane avec coins, tête dorée, en plus par volume ..... **30 fr.**

DU BELLAY (Joachim). — Poésies françaises et latines. 2 vol. brochés ..... **70 fr.**

STAEL (Mme de). — Corinne, 1 vol. broché..... **35 fr.**

LE SAGE. — Gil Blas. 2 vol. brochés..... **70 fr.**

HEINE (Henri). — Le Livre des chants, 1 vol. broché.... **30 fr.**

MAROT (Clément). — Œuvres, 2 vol. brochés..... **70 fr.**

VIGNY (Alfred de). — Servitude et grandeur militaires, préface et notes de A. Dorchain. 1 vol. broché..... **30 fr.**

— **Poésies complètes,** introduction et notes de A. Dorchain. 1 vol. broché ..... **35 fr.**

GRÉVIN (Jacques). — Théâtre et œuvres poétiques, préface et notes de Lucien Pinvert. 1 vol. broché..... **30 fr.**

LES SATIRES FRANÇAISES, par Fleuret et Perceau :

XVI^e^ siècle, 2 vol. brochés..... **40 fr.**

XVII^e^ siècle, 2 vol. brochés..... **40 fr.**

GARNIER (Robert). — Œuvres complètes, avec introduction et notes, par Lucien Pinvert. 2 vol. brochés..... **60 fr.**

SHELLEY (Percy). — Odes, poèmes et fragments lyriques choisis. 1 vol. broché..... **30 fr.**

GÉRARD de NERVAL. — Œuvres choisies. Prose et poésie, avec introduction et notes par Henri Clouard. 1 vol. broché **35 fr.**

STENDHAL. — De l'Amour, avec introduction et notes de Emile Henriot. 1 vol. broché..... **35 fr.**

— **L'Abbesse de Castro.** 1 vol. broché..... **35 fr.**

— **La Chartreuse de Parme.** 2 vol. brochés..... **70 fr.**

CHANSON DE ROLAND (La). Texte annoté par Ed. Aubé. 1 vol. broché ..... **30 fr.**

LA FONTAINE. — Œuvres. Préface, introductions, bibliographie et notes de MM. Pilon et Dauphin.

— **Fables.** 2 vol. (*Epuisé.*)

— **Contes et nouvelles.** 2 vol. ..... **70 fr.**

— **Poèmes et poésies diverses.** 1 vol. ..... **35 fr.**

— **Théâtre.** 1 vol. ..... **35 fr.**

— **Les Amours de Psyché.** 1 vol. ..... **40 fr.**

RONSARD (P. de). — Œuvres complètes. Texte de 1578, publié avec compléments, tables et glossaires, par Hugues Vaganay. 7 vol. brochés ..... **245 fr.**

— **Les Amours,** avec préface de P. de Nolhac, de l'Académie française. 2 vol.

— **Les Odes.** 1 vol.

— **Les Poèmes.** 1 vol.

— **Les Élégies, Églogues et Mascarades.** 1 vol.

— **Les Hymnes, les Discours et la Franciade.** 1 vol.

— **Œuvres en prose.** 1 vol.

LAMARTINE. — Œuvres. Textes établis, préfacés et annotés, par J. des Cognets.

— **Premières méditations et nouvelles méditations poétiques.** 1 vol. ..... **38 fr.**

— **Harmonies poétiques.** 1 vol. ..... **30 fr.**

— **Recueillements poétiques.** 1 vol. ..... **30 fr.**

— **Jocelyn.** 1 vol. ..... **35 fr.**

— **Graziella-Raphaël.** 1 vol. ..... **35 fr.**

— **Extrait du cours familier de littérature.** 2 vol. ..... **70 fr.**

PASCAL. — Pensées. Texte de l'édition Brunschvicg. — Introduction et notes de Ch.-M. des Granges. 1 vol. broché ..... **35 fr.**

PRÉVOST (L'Abbé). — Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut. Texte de 1753, publié avec les variantes de l'édition de 1731, une introduction et des notes, par Maurice Allem. 1 vol. broché ..... **35 fr.**

MONTAIGNE. — Essais. Texte de J.-V. Leclerc. 4 vol. brochés ..... **140 fr.**

COURIER (Paul-Louis). — Œuvres. Nouvelle édition avec préface et notes, par R. Gaschet. 2 vol. reliés seulement ..... **130 fr.**

MALHERBE. — **Poésies.** Texte publié pour la première fois d'après les éditions revues et corrigées par Malherbe et disposé dans un ordre nouveau par Philippe Martinon. 1 vol. broché **40 fr.**

THÉOPHILE. — **Œuvres poétiques.** Texte choisi et établi par Louis-Raymond Lefèvre. 1 vol. broché..... **40 fr.**

TRISTAN L'HERMITE. — **Les Amours et autres poésies choisies,** avec une préface et des notes, par Pierre Camo. 1 vol. broché..... **40 fr.**

ROUSSEAU (J.-J.). — **Les Confessions.** Édition intégrale publiée sur le texte autographe conservé à la Bibliothèque de Genève, précédée d'une introduction et suivie de notes et d'un index par Ad. Van Bever. 3 vol. brochés..... **120 fr.**

MÉRIMÉE (Prosper). — **Carmen, Arsène Guillot, L'Abbé Aubain, Mateo Falcone, Tamango, Le Vase étrusque,** avec une préface et des notes, par Maxime Revon. 1 vol. broché..... **40 fr.**

— **Colomba, La Vénus d'Ille, Les Ames du Purgatoire,** avec des notes de Maxime Revon. 1 vol. broché..... **40 fr.**

— **Théâtre de Clara Gazul,** avec une préface et des notes par Maxime Revon. 1 vol. broché..... **40 fr.**

MAYNARD (François). — **Poésies complètes,** avec notices et notes, par F. Gohin. 1 vol. broché..... **40 fr.**

SCÈVE (Maurice). — **Poésies complètes.** Introduction, glossaire, bibliographie et notes, par B. Guégan. 1 vol. broché.. **40 fr.**

BEAUMARCHAIS. — **Théâtre,** suivi de ses poésies diverses. 1 vol. broché ..... **30 fr.**

BOILEAU. — **Œuvres,** avec préface et notes de G. Mongrédien. 1 vol. ..... **35 fr.**

BAUDELAIRE. — **Petits poèmes en prose.** Préface et notes de Ernest Raynaud. 1 vol. broché ..... **30 fr.**

CHOIX DE BEAUX OUVRAGES

FORMATS ET PRIX DIVERS

BALZAC. — Les Contes drôlatiques, illustrés de dessins de Gustave Doré. 1 vol. petit in-8° broché ..... 25 fr.
Relié bigarré tête dorée ..... 40 fr.
Relié demi-chagrin, dos long ..... 52 fr.
Reliure artistique, parchemin avec coins, dos orné d'une aquarelle ..... 65 fr.
Relié basane pleine, tête dorée ..... 62 fr.

CASANOVA DE SEINGALT. — Mémoires écrits par lui-même. Nouvelle édition, ornée de gravures sur bois, d'après les dessins de D. Maillart. 8 vol. in-8° cavalier, brochés ..... 160 fr.
Reliés demi-basane bigarrée, fers spéciaux, tête dorée, en étui ..... 400 fr.

DANTE. — La Divine comédie, traduction de Artaud de Montor. 1 vol. grand in-8°, illustré par Yan' Dargent, broché .. 35 fr.
Relié demi-basane bigarrée ..... 70 fr.
Reliure artistique demi-parchemin avec coins ..... 100 fr.

LA FONTAINE. — Fables illustrées par Grandville de 240 gravures, un sujet pour chaque fable. Edition augmentée de nombreux culs-de-lampe, faux-titres, têtes de pages. 1 vol. grand in-8° jésus, broché ..... 35 fr.
Relié demi-basane bigarrée ..... 70 fr.
Relié demi-chagrin, tête dorée ..... 75 fr.
Reliure artistique parchemin avec coins, dos orné d'une aquarelle ..... 100 fr.

MUSSET (Alfred de). — Premières poésies. 1 vol. in-8°.
— **Poésies nouvelles.** 1 vol. in-8°. Nouvelle édition annotée par Ed. Biré, illustrée d'héliogravures d'après les dessins de Maillart.
Chaque vol. broché ..... 18 fr.
Relié demi-basane bigarrée, tête dorée ..... 45 fr.
Relié demi-parchemin avec coins, tête couleur ..... 58 fr.

RABELAIS. — Œuvres, illustrées par Gustave Doré, 60 grandes compositions, 250 en-têtes de chapitre, environ 200 culs-de-lampe et nombreuses vignettes dans le texte. 2 vol. in-4°.
Reliés, pleine toile, plaque spéciale ..... 600 fr.
Reliés, demi-chagrin, tête dorée ..... 675 fr.
Amateur ..... 750 fr.
Même ouvrage, première édition. 2 vol. in-f° colombier, sur papier vélin, reliés pleine toile ..... 1.500 fr.

96457. — Imp. E. Desfossés, Paris.

Collection des Classiques GARNIER

Chaque volume se vend broché,
relié bigarré tête fantaisie ou 1/2 chagrin, tête dorée.

LITTÉRATURE DU XIXe SIÈCLE

BENJAMIN CONSTANT. — Adolphe. 1 vol.
BÉRANGER. — Œuvres. 2 vol.
— Dernières chansons (1834-1851).
— Ma biographie. 1 vol.
— Béranger des familles. 1 vol.
BIRÉ. — Dernières années de Chateaubriand (1830-1848). 1 vol.
BRIZEUX. — Œuvres. 4 vol.
CHATEAUBRIAND. — Génie du christianisme. 2 vol.
— Les Martyrs. 1 vol.
— Itinéraire de Paris à Jérusalem.
— Atala, René. 1 vol.
— Voyages en Amérique. 1 vol.
— Le Paradis perdu. 1 vol.
— Études historiques. 1 vol.
— Histoire de France. 1 vol.
— Mélanges historiques et politiques. 1 vol.
COMTE (Auguste). — Catéchisme positiviste. 1 vol.
— Cours de philosophie positive.
DELAVIGNE (C.). — Théâtre. 2 v.
— Poésies. 1 vol.
DUPONT (Pierre). — Muse populaire. 1 vol.
FAVRE (Jules). — Conférences et discours. 1 vol.
HOFFMANN. — Contes. Récits et Nouvelles. 1 vol.
— Contes fantastiques. 1 vol.
MOREAU (H.). — Œuvres. 1 vol.
MURGER. — Scènes de la Vie de Bohême. 1 vol.
— Le pays latin. Les buveurs d'eau.
— Bonhomme jadis. 1 vol.
MUSSET. — Œuvres complètes.
I. — Premières poésies.
II. — Poésies nouvelles.
III. — Comédies et proverbes. 1.
IV. — — 2.
V. — Nouvelles.
VI. — Contes.
VII. — Confession d'un enfant du siècle.
VIII et IX. — Mélanges de littérature et critique.
STENDHAL. — Le Rouge et le Noir. 1 vol.
— La Chartreuse de Parme. 1 vol.
— De l'amour. 1 vol.
THIERRY (A.). — Histoire de la conquête d'Angleterre. 4 vol.
— Dix ans d'études historiques.
— Essai sur l'histoire de la formation et des progrès du Tiers État. 1 vol.
— Lettres sur l'histoire de France.
— Récits des temps mérovingiens.
TOUCHARD-LAFOSSE. — Chroniques de l'œil-de-bœuf. 5 v.
VIDOCQ. — Mémoires. 2 vol.
VIGNY. — Servitude et grandeur militaires. 1 vol.
WECKERLIN. — Musiciana. 1 v.
— Nouveau musiciana. 1 vol.
— Dernier musiciana. 1 vol.

Paris — Imp. Cavallier. 2-25